



HISTOIRE
 DU COMTE
 DE LIVRY
 ET
 DE MADEMOISELLE
 DE MANCIGNI.

LE Chevalier de Livry étoit cadet
 d'une des plus illustres maisons du
 Royaume, & quoique dans une
 grande jeunesse, son mérite le
 faisoit aimer de tous ceux qui le connois-
 soient; & il se faisoit d'autant plus distin-
 guer, qu'il avoit un frère aîné d'un carac-
 tère tout opposé. En effet, autant celui-ci avoit

Tome IV.

A

2 *Histoire du Comte de Livry*

douceur , de politesse , accompagnée de manières insinuanes , & d'un esprit vif & pénétrant ; autant l'ainé avoit-il de hauteur , d'orgueil & d'avarice. Mais si le cadet avoit tous les avantages du corps & de l'esprit sur son frère , l'ainé avoit ceux de la fortune sur son cadet. Son droit d'ainesse l'avoit mis en possession des biens très-considérables de sa famille , & son frère n'en avoit qu'une part si médiocre , qu'il se trouvoit obligé de dépendre de son aîné , & d'obtenir par ses soumissions qu'il voulût suppléer à la figure que leur naissance exigeoit qu'ils fissent , & à laquelle son peu de bien ne pouvoit fournir. Bien qu'il fût aisé à l'ainé de subvenir à l'entretien & aux besoins de son frère , ses manières dures , jointes à son avarice , faisoient ressentir à ce cadet toute la rigueur de cette dépendance , & lui firent former le dessein de s'en affranchir par quelque moyen. La guerre , ressource ordinaire des cadets de famille , lui parut le meilleur expédient pour le délivrer de la tyrannie de son frère ; mais il étoit retenu à Paris par une inclination , & bien qu'il ne fût encore quel succès il pouvoit espérer dans cet amour , il ne pouvoit se résoudre à partir sans du moins avoir découvert à cette beauté ce qu'il sentoît pour elle , & avoir vu comment cette déclaration seroit reçue.

Cette Demoiselle étoit fille de Mr. de

Mancigni , d'une famille plus riche que noble , & dont toute la succession lui étoit destinée , puisqu'elle étoit fille unique. Elle joignoit à cet avantage une beauté qui avoit peu de pareilles , un esprit fin & délicat , & une excellente éducation ; un air & des manières toutes propres à enlever les cœurs ; & nonobstant un certain respect qu'elle savoit inspirer à ceux qui l'approchoient , ceux qui avoient une fois subi le joug , ne pouvoient le secouer , quoiqu'ils le souffrissent avec peu d'espérance & sans oser lui découvrir leurs sentimens.

Il y avoit long-temps que le Chevalier en avoit cherché l'occasion ; mais quoiqu'elle se fût présentée plus d'une fois , il avoit été arrêté tout court , soit par le respect que lui imprimèrent les regards de cette Demoiselle , soit par une timidité naturelle qu'il ne pouvoit vaincre. En effet , bien qu'il eût toutes les qualités qui peuvent recommander un jeune Seigneur , & le rendre aimable , il étoit le seul qui doutât de son mérite ; & les sentimens modestes qu'il en avoit lui faisoient craindre de hasarder une déclaration , dont le succès ne lui paroissoit pas devoir être heureux. Que puis-je espérer , se disoit-il en lui-même , & qu'elle fortune ai-je à offrir à Mlle. de Mancigni ? Je suis un cadet de famille qui n'ai que la cape & l'épée. Mon mérite seul me fera.

4 *Histoire du Comte de Livry*

Il préférer à des partis , qui peuvent l'emporter sur moi , & par ce côté-là , & par les grands biens que la richesse & la beauté de Mademoiselle lui peuvent faire prétendre avec raison ?

Ces pensées lui faisoient perdre toute espérance de réussir ; mais lorsque l'amour s'est une fois infnué dans un cœur , il fait s'y maintenir par l'espoir ; & s'il n'avoit ce secours , les amans renonceroient de bonne heure aux peines qu'il leur cause. Il fit donc bientôt renaître quelque lueur d'espoir dans le cœur du Chevalier , qui pensa que ce n'étoit pas toujours le mérite & les bonnes qualités qui venoient à bout du cœur des belles ; que la destinée & un certain penchant , dont la raison n'étoit pas toujours maîtresse , en décidoient souvent , & avoit plus de pouvoir que toutes les raisons du monde ; que s'il avoit le bonheur de toucher le cœur de cette belle , le père pourroit la lui accorder nonobstant le peu de bien qu'il avoit , en considération du sang illustre dont il sortoit , qui pourroit donner un rang considérable à sa fille. S'étant flatté de ces idées agréables , il résolut de mettre tout en œuvre pour réussir dans ce projet. Il crut ne pouvoir mieux faire que de s'en ouvrir à son frère , qui pourroit lui rendre de grands services dans cette occasion , & qui vraisemblablement ne seroit pas fâché de le voir établi d'une manière à

& de Mlle. de Mancigni. 5

le dispenser de fournir à son entretien. Il lui déclara donc le dessein qu'il avoit de tenter la fortune de ce côté-là, le pria de vouloir seconder son entreprise, & lui fit envisager les avantages qu'il y pouvoit trouver. Son frère approuva d'abord son projet, lui promit de le secourir, & de ses services & de sa bourse, & de faire toutes les démarches pour lui qu'il croiroit nécessaires pour parvenir à un heureux succès.

Le Chevalier charmé de la bonté peu ordinaire avec laquelle le Comte son frère l'avoit reçu, & de la facilité avec laquelle il avoit paru se prêter à ses desseins, crut avoir beaucoup gagné, & espéra que son frère, malgré sa léfine & le peu d'amitié qu'il lui avoit toujours témoigné, fourniroit avec plaisir à la dépense qu'il seroit obligé de faire pour paroître dans un équipage digne de cette Demoiselle.

Mais il étoit bien loin de son compte. Comme il étoit du meilleur naturel du monde, & qu'il auroit été disposé à rendre service à son frère en toute occasion, même aux dépens de son sang, il jugeoit des autres par lui-même, & croyoit que son frère lui avoit parlé sincèrement : peut-être l'avoit-il fait, mais son avarice & l'envie qui le dominoit lui firent faire des réflexions qui ruinèrent les desseins de son cadet. Il considéra que le parti étant fort riche, lui convien-

6 *Histoire du Comte de Livry*

droit du moins aussi-bien qu'à son frère, & qu'ayant de grands biens il obtiendrait bien aisément la préférence sur lui. D'ailleurs par une maligne envie il se faisoit un secret plaisir de le supplanter, & de le priver d'une fortune qui l'eût mis en état de se passer de lui, & lui ôtoit le moyen à lui de chagriner son frère & de le tenir dans sa dépendance.

Comme il ne se piquoit pas de délicatesse dans ses sentimens, & que l'intérêt étoit son premier mobile, il trouva à propos de s'adresser d'abord au père, s'attendant bien qu'ayant une fois son consentement, la fille ne pourroit refuser le sien, ou que le père seroit en droit de la contraindre à lui obéir. Il le fit donc sonder, & voyant qu'il le regardoit comme un parti très-avantageux à sa fille, il alla chez lui, & lui en fit la demande lui-même. Mr. de Mancigni le reçut comme un homme de l'alliance duquel il se tenoit fort honoré, le conduisit dans l'appartement de sa fille, qui le reçut aussi parfaitement bien. Quoique peu sensible aux charmes du corps & de l'esprit, il fut surpris de la beauté de Mlle. de Mancigni, & l'esprit qu'elle montra dans la courte conversation qu'ils eurent ensemble, fit un effet sur lui, duquel il ne se seroit pas cru susceptible lui-même. Ainsi il se retira l'homme du monde le plus con-

tent , de voir qu'en satisfaisant à sa passion dominante , qui étoit l'intérêt , il alloit posséder une des plus aimables personnes du monde.

Mr. de Mancigni ayant parlé à sa fille du Comte , elle qui n'avoit aucun engagement , avoit d'abord répondu à son père qu'il pouvoit disposer d'elle , & qu'elle recevroit toujours ses ordres avec une parfaite soumission. Elle avoit reçu le Comte avec toute la civilité qu'elle devoit à un homme qu'elle regardoit comme son futur époux ; & quoique son abord & ses manières ne l'eussent pas fort prévenue en sa faveur , & qu'il n'eût pas montré un esprit fort poli dans la conversation , elle ne crut pas devoir en juger sur ce premier échantillon ; & crut que comme c'étoit la première fois qu'il lui avoit parlé , l'émotion que lui causoit sa vue avoit pu le troubler , & lui avoit apparemment fait oublier le compliment qu'il avoit médité ; ce qui cependant lui faisoit juger qu'il avoit peu d'usage du monde. Quoique sa figure ne fût pas fort revenante , elle n'avoit rien de choquant non plus ; il étoit à peu près de même taille que son frère , mais le Chevalier avoit quelque chose de plus dégagé , des manières aisées & polies , un esprit fin & souple ; & lorsqu'on voyoit les frères ensemble , la différence étoit trop sensible pour que le cadet ne remportât pas

8 *Histoire du Comte de Livry*

tout l'avantage sur l'ainé. Il sembloit que le Comte, content des avantages que son droit d'ainesse lui avoit donné sur son frère, eût négligé tous ceux qu'il auroit pu retirer de l'excellente éducation qui leur avoit été commune; & qu'au contraire le Chevalier eût cru ne pouvoit mieux suppléer à ce qui lui manquoit du côté de la fortune, que par l'ardeur avec laquelle il s'appliquoit à toutes les sciences qui peuvent former l'honnête-homme & l'homme du monde. Il réussissoit parfaitement dans tous les exercices du corps, soit à faire des armes, soit à monter à cheval, & personne n'avoit meilleure grace que lui. Outre qu'il dansoit à charmer, il s'étoit outre cela poli l'esprit par la lecture, & en fréquentant les personnes de bon goût, qui se plaisoient aussi à sa conversation, charmées de trouver tant de modestie dans un jeune homme, jointe à un esprit aisé & pénétrant.

Le Comte dès qu'il le vit, lui dit qu'il avoit déjà commencé par s'introduire chez Mr. de Mancigni pour tâcher de lui rendre service, & que lorsqu'il le jugeroit à propos il feroit les ouvertures, mais qu'il croyoit qu'il falloit qu'il tâchât auparavant de s'insinuer dans l'esprit de la Demoiselle. Le Chevalier lui témoigna toute la reconnoissance dont il étoit pénétré de voir le zèle avec lequel il s'employoit pour lui, & le pria de

vouloir bien lui fournir quelque argent pour pouvoir attirer sur lui, par la magnificence de ses habits, les regards de sa maîtresse. Mais il vit par le froid avec lequel son frère reçut sa demande, qu'il n'y avoit rien à espérer de ce côté-là. Il lui fut cependant bon gré de la démarche qu'il avoit faite en sa faveur.

Il fut bien surpris le lendemain matin ; lorsque le premier de ses amis qu'il rencontra, le félicita sur le mariage de son frère. Mais quel fut son étonnement lorsqu'il apprit que c'étoit avec Mlle. de Mancigni. Il ne put se le persuader, & quoique son ami, qui prétendoit en être fort bien instruit, lui dit pour lui prouver, il n'en voulut jamais rien croire ; & quoiqu'il n'eût ressenti que trop d'effets du mauvais naturel de son frère, il ne pouvoit s'imaginer qu'il eût poussé la perfidie jusqu'à ce point. Il résolut cependant de s'en éclaircir ; & comme toutes les personnes à qui il s'en informa paroissoient surprises qu'il fût le seul qui l'ignorât, il ne put plus douter de la trahison de son frère, ni du mauvais tour qu'il lui avoit joué. L'horreur qu'il ressentoit d'une si noire perfidie lui fit d'abord former des projets de la plus cruelle vengeance, mais son cœur peu accoutumé à ces idées funestes le rappella bientôt à son naturel. Il condamna ses cruelles pensées, & les éloigna de son esprit ; cependant il résolut de se

10 *Histoire du Comte de Livry*

venger d'une autre manière , & sentant assez que , la fortune à part , il avoit tout l'avantage sur son frère , il forma le dessein de le supplanter à son tour , & espéra que peut-être , en se faisant aimer de Mlle. de Mancigni , comme elle étoit fort riche & assez pour le mettre fort à son aise , elle auroit assez de générosité pour préférer le mérite à des richesses dont elle n'avoit pas besoin.

Il ne perdit point le temps à faire d'inutiles reproches à son frère , qui n'auroient fait aucun effet sur son esprit , & qui l'auroient peut-être engagé à être davantage sur ses gardes : il se contenta d'observer toutes ses démarches , & ayant appris qu'il devoit se rendre le soir à onze heures dans le jardin de Mlle. de Mancigni , il résolut de tâcher de s'y glisser secrètement , pour savoir du moins à quels termes ils en étoient. Dès que la nuit fut venue il se mit à roder autour des murailles du jardin , & à chercher un moyen de s'y introduire. Il eut bien voulu rencontrer quelque domestique qu'il put gagner par ses libéralités , & mettre dans ses intérêts , mais la fortune lui fut encore plus favorable qu'il n'eût osé l'espérer. Il entendit ouvrir une porte du jardin , qui donnoit sur le rempart où il se promenoit , & où il étoit occupé à méditer tantôt l'escalade , tantôt quelque autre expédient. Il crut d'abord son souhait accompli , & crut que moyennant

quelques louis il trouveroit facilement le moyen de s'y introduire ; mais c'étoit Mlle. de Mancigni elle-même , qui par je ne fais quel hafard avoit ouvert cette porte pour se promener sur le rempart avec sa fille de chambre , en attendant l'heure que par ordre de son père elle avoit donnée au Comte , qu'elle ne croyoit pas trouver de ce côté-là.

J'ai déjà dit que le Comte & le Chevalier étoient à peu près de même taille , leurs voix se ressembloient assez aussi , hormis que le Comte prenoit un ton plus arrogant & plus imposant que son frère , mais qu'apparemment il avoit adouci lorsqu'il s'étoit trouvé avec elle , de sorte qu'elle y fut trompée , & s'étant entretenue long-temps avec le Chevalier , elle le prit toujours pour le Comte. Dès que le Chevalier avoit entendu ouvrir la porte , il s'étoit avancé sans pouvoir distinguer encore que c'étoit Mlle. de Mancigni elle-même. Dès qu'elle l'aperçut , le prenant pour son frère , Ah , Comte , lui dit-elle , qui eût cru vous trouver ici ? Outre que je ne vous attendois pas si-tôt , car il n'est guères plus de dix heures , que pouviez-vous chercher de ce côté-ci ! Le Chevalier d'abord surpris de trouver là Mlle. de Mancigni , prit bientôt son parti , & résolut de profiter de l'erreur où elle étoit. Il lui dit que l'impatience qu'il avoit que l'heure du rendez-vous fût venue , ne lui permettant pas de goûter

12 *Histoire du Comte de Livry*

aucun repos chez lui, il avoit résolu pour calmer son inquiétude de la passer du moins à regarder les murailles qui la renfermoient ; que ce n'étoit pas la première fois qu'il avoit rodé autour de sa maison & de son jardin , dans l'espérance de la pouvoir voir & d'en être vu du moins un moment. Il lui dit cela d'un ton de voix si tendre & si passionné , que Mlle. de Mancigni , qui lui savoit déjà bon gré de son impatience , fut charmée de l'empressement que lui témoignoit son amant. Ils entrèrent ensemble dans le jardin , & ce fut-là que le Chevalier , ayant le champ libre , mit à profit tous les momens d'une occasion qu'il avoit recherchée en vain depuis longtemps. Il lui dit tout ce que la passion la plus vive & la plus forte peuvent inspirer , & comme il s'exprimoit avec grace & avec facilité , & que la joie qu'il avoit de jouir par une innocente supercherie d'un bonheur si peu espéré , lui inspiroit une nouvelle hardiesse , qu'il savoit cependant tempérer par beaucoup de respect & de soumission ; il lui dit mille choses spirituelles , & fut si bien employer son temps , qu'elle fut charmée de son esprit & de ses manières. Les termes où elle croyoit en être avec lui , paroissoient l'exempter de garder certaines réserves , de sorte qu'elle lui avoua franchement qu'elle étoit touchée des sentimens qu'il avoit pour elle , & de la manière passionnée dont il les

lui avoit déclarés ; que jusqu'alors elle avoit consenti à l'épouser plutôt par obéissance & par soumission aux volontés de son père , que parce qu'elle sentit quelque chose pour lui ; mais qu'elle avoit été si charmée , & de l'impatience qu'il avoit témoigné à se trouver au rendez-vous , & du respect avec lequel il lui avoit déclaré ses sentimens , qu'elle le jugeoit digne de toute sa tendresse , & lui promettoit un sincère retour. Le Chevalier transporté de joie se jeta à ses pieds , & baïsa mille fois une de ses mains qu'il tenoit ; lui jura un amour éternel , & lui avoua qu'il l'aimoit depuis très-long-temps ; que sa première vue avoit fait une impression sur son cœur , que ni le temps , ni tout ce qu'il avoit fait pour l'oublier n'avoient pu effacer ; mais que malgré les assurances qu'elle lui donnoit d'une fidélité à toute épreuve , son cœur avoit des pressentimens du malheur qui le menaçoit ; qu'il s'estimerait le plus heureux des hommes s'il pouvoit s'assurer de sa constance ! Mais qu'il savoit qu'un parti beaucoup plus riche & plus considérable que lui se présenteoit , & lui serait préféré par Mr. de Mancigni , & que peut-être elle suivroit les intentions de son père ! Que dans cette incertitude il éprouvoit les tourmens les plus rigoureux , craignant toujours de perdre un bien qui seul pouvoit faire tout le bonheur de sa vie. Mlle. de Mancigni lui dit

14 *Histoire du Comte de Livry*

tout ce qu'elle put pour le rassurer ; l'assura que ce soir-là même , il avoit fait tant de progrès dans son cœur , que rien ne l'en pourroit effacer. Que d'ailleurs elle ne concevoit pas ce qui pouvoit l'alarmer du côté de son père , puisqu'il avoit sa parole , & que c'étoit par sa permission & même par son ordre qu'elle le voyoit. Qu'elle ne comprenoit pas quel rival si redoutable il pouvoit craindre , lui qui par sa naissance & ses grands biens le cédoit à peu de personnes dans le Royaume ; mais que quand son père seroit capable de changer à son égard , ce qu'elle ne croyoit pas , elle pouvoit l'assurer que rien ne lui seroit perdre la place qu'il avoit prise dans son cœur ; & qu'elle se flattoit que son père avoit assez de tendresse pour elle pour ne pas la contraindre , & que lui ayant une fois ordonné de le regarder comme celui qu'il lui destinoit pour époux , elle auroit toujours un prétexte pour se dispenser de lui obéir. Enfin elle lui donna les assurances les plus tendres d'un parfait amour , & l'auroit rendu l'homme du monde le plus content , s'il ne se fût souvenu que tout cela ne s'adressoit à lui que parce qu'on le prenoit pour son frère , & qu'il ne jouoit là qu'un personnage emprunté. L'inquiétude commença à le prendre aussi que son frère ne survint , & ne découvrit toute la tromperie. Il y avoit plus d'une heure qu'ils étoient

ensemble , & quoique le Chevalier n'eût pas voulu manquer cette heureuse rencontre pour tous les biens du monde , il se souhaitoit alors à cent lieues : il étoit occupé à chercher quelque prétexte pour se retirer , lorsqu'effectivement son frère arriva.

Il avoit soupé en ville avec Mr. de Mancigni , & ils étoient revenus ensemble. Mr. de Mancigni l'avoit d'abord envoyé auprès de sa fille , que le Comte chercha d'abord dans son appartement : on lui dit qu'elle étoit au jardin ; qu'il y avoit un homme avec elle , qu'on avoit cru être lui-même , & qu'il y avoit plus d'une heure qu'elle s'y promenoit.

A peine le Comte eut-il entendu cela , que de violens soupçons commencèrent à lui déchirer le cœur ; une fureur jalouse s'empara de son esprit ; il courut au cabinet de Mr. de Mancigni , qui s'y étoit retiré ; lui dit , la fureur peinte sur le visage , que sa fille lui donnoit sujet d'espérer beaucoup de bonheur dans son mariage , puisqu'elle commençoit déjà à le trahir avant que le sacrement les eut unis ; qu'il espéroit qu'il le vengeroit de l'infidélité qu'elle lui faisoit , & témoigneroit toute son indignation contre un procédé si injuste. Mr. de Mancigni surpris de cette incartade , & sachant la régularité dans laquelle sa fille avoit toujours vécu , & qu'elle n'étoit jamais sortie des bornes qu'

16 *Histoire du Comte de Livry*

la vertu la plus rigide se peut prescrire , lui demanda froidement sur quoi fondé il faisoit ces reproches à sa fille. Le Comte lui dit avec exagération ce que les domestiques lui avoient dit. Mr. de Mancigni lui répondit d'un grand sens froid qu'il ne voyoit là aucun sujet d'accuser sa fille ; qu'elle étoit en droit de se servir de l'honnête liberté dont il la laissoit jouir , & qu'il étoit très-persuadé qu'elle n'en abusoit pas , & que celui avec qui elle se trouvoit étoit sans doute une personne avec qui elle pouvoit être dans quelque temps que ce fut , sans que personne y put trouver à redire ; que pour lui il étoit fort tranquille sur cet article , & n'en seroit pas seulement informé , s'il ne voyoit l'inquiétude que cela lui caufoit à lui , qu'il le suivit donc , & qu'il verroit bien que c'étoit à tort qu'il soupçonnoit la vertu de sa fille. Ils descendirent ensemble au jardin , mais le Comte , que la jalousie rendroit furieux , ayant entendu la voix de son frère , ne se posséda plus , & courut à lui transporté de rage , & lui cria , ah , c'est toi , traître ! tu vas me payer le tour que tu me joues ! Le Chevalier voyant venir son frère à lui l'épée à la main , se mit en défense , & comme le Comte ne s'étoit jamais piqué de bravoure , il fut arrêté tout court , & se contenta de faire les reproches les plus durs à son frère , qui firent assez juger de son caractère brutal

& emporté, & de la modération de son frère, qui tâchoit de lui faire entendre raison avec douceur, & de l'empêcher de faire un éclat qui pouvoit avoir de fâcheuses suites. L'épée nue de son frère, bien plus que ses raisons, calma un peu sa fureur.

Cependant Mlle. de Mancigni s'étant aperçue de sa méprise, & voyant que le Chevalier l'avoit trompée, comme elle avoit l'esprit fertile en expédiens, elle prit son parti sur le champ; & s'adressant au Comte, lui dit d'un air fier, qu'elle étoit bien surprise du bruit qu'il venoit faire chez elle, & cela parce qu'il la trouvoit avec son propre frère; que si sa jalousie le portoit à une telle fureur contre son frère, il pourroit bien devenir jaloux de son ombre, & qu'elle n'étoit pas d'humeur de s'y exposer, & d'en courir les risques: qu'elle avoit cru qu'aux termes où ils en étoient, elle pouvoit recevoir à toute heure son frère chez elle, & qu'elle n'auroit jamais cru que cela eût pu causer le moindre bruit; qu'elle ne pouvoit comprendre quel sujet pouvoit l'irriter à tel point contre un frère, qui lui seroit permis de voir, s'il s'offensoit que son frère la vit familièrement? Mlle. de Mancigni parloit fort naturellement, à cela près qu'elle savoit fort bien que le Chevalier ne l'avoit pas entretenue en frère, mais plutôt en amant passionné. Pour le Chevalier, qui savoit ce qui

18 *Histoire du Comte de Livry*

s'étoit passé entre son frère & lui, il comprenoit bien que le Comte n'avoit pas lieu d'être content de le trouver avec Mlle. de Mancigni. Il fit cependant ce qu'il put pour l'adoucir aussi, en appuyant les raisons de Mlle. de Mancigni, & le père qui'y alloit de la meilleure foi du monde, donna tout le tort à son futur gendre.

Il l'exhorta à modérer ses emportemens; & lui dit qu'il vouloit regarder celui-ci comme l'effet de la passion violente qu'il avoit pour sa fille, mais qu'il feroit bien de la lui témoigner par des manières plus douces & plus honnêtes: que s'il se sentoit avoir du penchant à la jalousie, il lui conseilloit d'étouffer cette passion de bonne heure, qui n'étoit propre qu'à le rendre malheureux lui & sa femme; qu'il voyoit bien lui-même le tort qu'il avoit eu de se laisser aller à de si injustes soupçons; & que si cette aventure étoit sue, il seroit la fable & la risée de toute la ville.

Le Comte ne se possédoit pas lui-même; il voyoit bien que tout le monde lui donneroit le tort; & bien qu'il fut tous les sujets qu'il avoit de se défier de son frère plus que d'un autre, il n'osoit le dire de peur de découvrir en même temps la trahison qu'il lui avoit faite, de sorte qu'il ne put résister aux raisons que sa maîtresse & Mr. de Mancigni lui avoient alléguées; & il vit bien que le

parti qu'il avoit à prendre , étoit de reconnoître qu'il avoit tort , & de demander pardon à sa maîtresse , mais il le fit de si mauvaise grace , que cela acheva de le décréditer dans son esprit. Elle ne voulut pas le lui accorder d'abord , & lui dit qu'elle vouloit qu'auparavant sa conduite la rassurât contre de pareils éclats , & que , lorsqu'elle le croiroit devenu plus sage , elle ne lui refuseroit pas son pardon. Comme il étoit déjà fort tard elle lui souhaila le bon soir & se retira. Le Comte voulut prendre congé de Mr. de Mancigni , mais il le retint , craignant que les frères se trouvant seuls ne fissent éclater leur ressentiment , & laissa partir le Chevalier le premier ; & quand il le crut assez loin , il permit au Comte de s'en aller aussi.

Il se retira la rage dans le cœur ; il en avoit agi avec son frère d'une manière à devoir s'attendre à la pareille , & il se doutoit bien qu'il auroit mis à profit le temps qu'il avoit passé seul avec Mlle. de Mancigni. Il connoissoit son adresse à s'insinuer , sa politesse , & l'esprit dont il savoit assaisonner tout ce qu'il disoit. Ce qui lui faisoit craindre qu'il n'eut fait que trop de progrès pendant l'heure qu'il avoit passée avec Mlle. de Mancigni , c'étoit la manière dont elle l'avoit reçu , à laquelle il étoit peu accoutumé. Il avoit cependant de la peine à croire qu'elle destinant à lui , elle eut voulu écouter son

20 *Histoire du Comte de Livry*

frère, contre son devoir & les engagements où elle étoit entrée avec lui. Mais quelle apparence que son frère fut innocent ? & s'il ne l'étoit pas, quelle apparence que Mlle. de Mancigni le fut ? Peut-être son frère, retenu par la crainte de lui déplaire, n'avoit osé se déclarer, mais du moins ses intentions n'avoient pas été droites, & ainsi c'étoit sur lui que devoit retomber toute sa colère : aussi fut-ce contre lui seul qu'il tourna les projets de sa vengeance, quoique ses remords lui disent assez qu'il n'avoit que trop mérité le tour que lui jouoit son frère.

Pendant qu'il étoit agité de ces pensées ; le Chevalier n'étoit guères plus tranquille. Il se trouvoit le plus heureux homme du monde lorsqu'il pensoit au bonheur inespéré qui lui avoit donné l'occasion d'entretenir sa maîtresse dans une entière liberté, pendant une grosse heure. Il étoit charmé de la manière tendre dont elle avoit répondu à sa passion ; & s'il étoit entré fort amoureux chez elle, son amour étoit encore bien augmenté par l'esprit & la noblesse des sentimens que sa maîtresse lui avoit fait voir. Il lui savoit surtout bon gré de l'adresse avec laquelle elle avoit répondu au Comte, & dont elle s'y étoit prise pour ôter tous les soupçons qu'il pouvoit concevoir de leur entretien. Mais toutes ces idées flatteuses dispafoissoient lorsqu'il venoit à penser que ce n'étoit qu'à

une méprise qu'il devoit l'aveu plein de tendresse qu'on lui avoit fait ; & quoiqu'il eut lieu d'être content de l'emploi qu'il avoit fait de son temps auprès de sa maîtresse , il jugeoit bien que si elle avoit su qui il étoit , au lieu de répondre comme elle avoit fait à la passion qu'il lui avoit témoignée , elle l'auroit traité d'une manière bien différente , & ne lui auroit pas accordé les petites faveurs qu'il ne devoit qu'à son déguisement. Cependant comme il les devoit aussi à l'adresse avec laquelle il avoit su soutenir ce personnage emprunté pendant une heure , & qu'elle lui avoit paru très-contente de son esprit , il espéra que la manière passionnée dont il s'étoit exprimé , l'auroit persuadé qu'il avoit pour elle les sentimens les plus forts d'amour & d'estime , & qu'elle auroit conçu assez bonne opinion de lui. Il résolut donc de pousser l'aventure , & de déclarer sans déguisement à Mlle. de Mancigni , la trahison que son frère lui avoit fait ; qu'il avoit été le premier en date , mais que son frère par la perfidie la plus noire avoit trahi la confiance qu'il avoit eue en lui , & avoit tiré de la confiance qu'il lui avoit faite , un avantage dont un homme d'honneur n'auroit jamais voulu se prévaloir. Il espéra que cette déclaration , & l'incartade du Comte , qui n'avoit que trop découvert sa brutalité & son emportement , mettroient tout l'avantage de

22 *Histoire du Comte de Livry*

son côté ; & la noblesse des sentimens que Mr. de Mancigni lui avoit découvert , le persuadoient que l'intérêt ne l'emporteroit jamais dans son cœur sur la sincérité & la droiture ; & que les richesses du Comte ne contrebalanceroient pas dans son esprit les mauvaises qualités de son cœur , si une fois elle savoit la trahison dont il étoit coupable envers son frère. Il s'endormit dans ces agréables idées.

Pour Mlle. de Mancigni , elle étoit également indignée contre les deux frères. L'emportement que le Comte avoit fait paroître , & la jalousie dont il paroissoit susceptible jusqu'à la fureur , l'en avoient entièrement dégoûtée , & comme elle n'avoit jamais rien senti pour lui , elle eut bientôt pris sa résolution. C'étoit le Chevalier contre qui elle se sentoit des mouvemens de fureur que toute sa raison ne pouvoit modérer. Elle le regardoit comme le plus perfide de tous les hommes , qui abusant de son erreur , ne s'étoit fait aucun scrupule de faire l'affront le plus sanglant à son propre frère. Elle ne pouvoit assez détester le talent qu'il avoit de feindre , & le croyoit capable des plus insignes trahisons. Elle ne pouvoit lui pardonner les aveux qu'il lui avoit arrachés , & de lui avoir fait découvrir toute sa foiblesse. L'art avec lequel il s'étoit insinué auprès d'elle , & les expressions tendres & vives dont il s'étoit servi pour la con-

vaincre de la passion qu'il avoit pour elle, le lui rendoient encore plus odieux. Elle le croyoit l'homme du monde le plus dangereux & un scélérat parfait, un hypocrite, qui avoit l'art de se parer des plus beaux dehors, & qui sous une apparence de sincérité cachoit le plus grand fourbe que la terre eut porté. Elle résolut donc de rompre entièrement avec l'un & avec l'autre. Elle sentoit qu'elle ne se faisoit aucune peine de se priver pour toujours de la vue du Comte, mais il n'en étoit pas de même du Chevalier. Elle se sentoit certains retours vers lui, & eut voulu le trouver innocent, mais quelle envie qu'elle en eut, il ne se présentoit rien à son esprit qui put rendre sa supercherie excusable. Tout ce qu'elle avoit trouvé d'aimable en lui, le lui faisoit paroître plus dangereux & plus digne de haine; & si elle convenoit qu'il avoit des qualités qui prévenaient en sa faveur, elle convenoit aussi que ces dehors trompeurs devoient le faire détester & fuir comme une peste.

Tels étoient les différens sentimens de ces personnes. Le Comte dès qu'il fut levé songea à appaiser sa maîtresse & son père. L'intérêt qu'il trouvoit à cette alliance, bien plus que l'amour, lui faisoient craindre que la proie ne lui échappât; ainsi malgré sa hauteur & sa fierté, il ne se fit pas une peine de s'abaisser & d'en venir aux soumissions

24 *Histoire du Comte de Livry*

pour prévenir le ressentiment de sa maîtresse, & appaiser Mr. de Mancigni, qui lui avoit paru choqué de son procédé.

Il l'alla trouver, & n'eut pas de peine à le faire revenir. Il regardoit le Comte comme un parti très-considérable pour sa fille, qui lui étant égal par ses richesses, étoit fort élevé au dessus d'elle par sa naissance & l'ancienneté de sa noblesse; de sorte que le Comte n'eut pas de peine à réussir de ce côté-là, mais sa maîtresse fut pas si facile à se laisser ramener.

Elle étoit fort prévenue contre lui, & lorsqu'elle vit la manière dont il s'y prit pour l'adoucir, tous les désagrémens de sa personne lui sautèrent aux yeux. Elle ne pouvoit assez s'étonner elle-même qu'elle eût pu s'engager à un homme de si mauvaise mine, & qui avoit des manières si grossières; & ayant alors un prétexte fondé pour retirer son consentement, elle ne voulut pas en laisser échapper l'occasion. Elle lui dit donc, qu'à la vérité elle lui avoit été accordée par son père, & qu'elle ne s'étoit pas opposée à sa recherche, parce qu'elle l'avoit cru raisonnable, mais que connoissant le funeste penchant qu'il avoit à la jalousie, dont il avoit donné des preuves trop convaincantes la veille, elle le prioit d'épargner ses peines, puisqu'elle ne feroit jamais à lui: qu'elle savoit les excès auxquels cette passion pouvoit porter,

porter, & qu'elle n'avoit nulle envie de s'exposer à se rendre malheureuse. Que d'ailleurs elle conserveroit toujours beaucoup d'estime pour sa personne & pour les bonnes qualités qu'il pouvoit avoir d'ailleurs, & se sentoît fort honorée de sa recherche ; mais qu'elle le prioit de ne la pas pousser plus loin, & d'en vouloir bien demeurer-là. Le Comte surprit au dernier point, & jugeant que les soupçons contre son frère n'étoient que trop bien fondés, ne s'étoit pourtant pas attendu à entendre prononcer un arrêt si rigoureux. Il fut quelque temps sans pouvoir répliquer ; mais enfin rompant le silence, ce que j'entends de votre bouche, Mademoiselle, dit-il, ne justifie que trop les soupçons que j'avois de mon frère, & devroit me justifier dans votre esprit : je ne me sens nul penchant à la jalousie, & si j'en ai conçu contre mon frère, c'est que je fais ce dont il est capable. En effet, je ne reconnois que trop que c'est lui qui a produit ce prompt changement en vous, & si votre présence ne m'avoit retenu, il en auroit porté la peine sur le champ ; excusez donc mes transports, Mademoiselle, si le connoissant comme je le connois, je me suis laissé aller aux mouvemens d'une juste fureur, qui m'animoit contre lui. Je suis sûr que vous n'êtes que trop convaincue qu'il est coupable, & que ce n'étoit point pour mes intérêts qu'il

26 *Histoire du Comte de Livry*

Étoit auprès de vous Il ne m'a parlé , interrompit-elle , ni pour ni contre vos intérêts , & il auroit été assez inutile : ce que j'ai vu hier , Monsieur , me suffit ; permettez que je renonce à l'honneur d'être à vous , & soyez sûr que tout ce que vous pourriez dire pour me faire changer de sentimens seroit peine perdue. Le Comte ne put retenir sa colère , & lui dit , qu'il avoit la parole de son père , qui auroit assez d'autorité pour le faire obéir : qu'il alloit de ce pas lui dire le peu de déférence qu'elle avoit à ses volontés ; que pour son scélérat de frère , il trouveroit bien le temps de s'en venger. En disant cela il la quitta brusquement , & courut à l'appartement de son père.

Mr. de Mancigni qui étoit le meilleur père du monde , & qui avoit toujours laissé faire à sa fille tout ce qu'elle vouloit , parce qu'elle n'avoit jamais abusé de la liberté dont il la laissoit jouir , lui dit avec beaucoup de douceur , qu'il ne falloit pas qu'il s'y prit d'une manière si brusque ; qu'il laissât agir le temps , que sa fille reviendrait apparemment , & lui pardonneroit aisément une petite incartade : que de son côté il feroit tout ce qu'il pourroit pour la ramener ; qu'il avoit toujours reconnu en elle beaucoup de soumission pour ses moindres volontés , & qu'il ne doutoit point qu'elle ne s'y rendit dès qu'elle connoîtroit ses intentions. Que lui de

son côté, s'il l'aimoit, comme il n'en doutoit pas, il devoit par quelques assiduités & des complaisances, tâcher de gagner sa confiance. Que les filles vouloient qu'avant le mariage les amans gagnassent par leurs soins & leurs soumissions l'autorité qu'ils devoient avoir sur elles après le sacrement; qu'ainsi il ne falloit pas qu'il se rebutât, & qu'il lui promettoit que tout iroit bien, pourvu qu'il continuât de voir sa fille, & de tâcher de l'adoucir. Le Comte se rendit à ses raisons, & parut assez content, ayant toujours regardé comme l'essentiel d'avoir le consentement du père.

Le Chevalier qui avoit résolu d'aller faire ses excuses à Mlle. de Mancigni de ce qui s'étoit passé la veille, & dont il espéroit obtenir le pardon facilement, vouloit sur-tout éviter de s'y trouver avec son frère; c'est pourquoi il le fit suivre, & dès qu'il fut qu'il en étoit sorti, il y alla. On lui dit qu'elle n'y étoit pas, & comme il étoit sûr qu'elle n'étoit pas sortie depuis que le Comte l'avoit quittée, il reçut ce compliment comme un coup de foudre. D'abord toutes les espérances dont il s'étoit flatté s'évanouirent, & firent place aux réflexions les plus tristes: il ne voyoit plus aucun moyen de faire connoître son innocence, & se voyoit plus reculé par-là que le premier jour. Comme il faisoit observer la maison avec soin, il ap-

28 *Histoire du Comte de Livry*

prit, qu'après qu'on lui en avoit refusé l'entrée, d'autres avoient été admis, & il ne put plus douter de son malheur. Il revint chez lui, où il s'abandonna aux réflexions les plus accablantes, & ne douta plus que son frère n'eût donné un si mauvais tour à tout ce qu'il avoit dit de lui, qu'il auroit facilement obtenu qu'on oubliât la faute qu'il avoit commise la veille, & qu'on le regardât comme un scélérat. Il lui étoit bien douloureux de se voir chargé de ces soupçons dans l'esprit d'une personne qu'il aimoit à l'adoration. Le seul moyen de se justifier fut de lui écrire une lettre, dans laquelle il lui fit un détail de la conduite que son frère avoit tenue à son égard, & comment il avoit abusé de sa confiance : mais la difficulté étoit de faire tenir cette lettre ; & après bien des expédiens qui lui vinrent à l'esprit, & qu'il rejetoit à mesure qu'ils se présentoient, il crut que le meilleur étoit de la lui rendre lui-même, ou de la glisser adroitement dans une de ses poches, sans qu'on s'en aperçut.

Il y retourna le lendemain dans cette intention ; & comme Mlle. de Mancigni n'étoit pas seule, elle avoit permis qu'on le fit entrer. Quoiqu'il n'y eût pas moyen de l'entretenir seule, il se sentit cependant un peu consolé de voir qu'il n'étoit pas exclus pour toujours. Mlle. de Mancigni le reçut avec

un froid à glacer , qui lui fit juger qu'il étoit fort mal dans son esprit. A peine le regarda-t'elle pendant tout le temps qu'il y fut. Elle ne put cependant s'empêcher de remarquer qu'il avoit l'air extrêmement affligé , & que toutes les actions & les paroles étoient accompagnées de tant de modestie & de respect, qu'elle avoit de la peine à se persuader que de si beaux dehors cachassent un cœur aussi fourbe qu'elle se l'étoit figuré.

Mais outre la tromperie qu'il lui avoit faite , ce que le Comte lui en avoit dit , lui revenant dans l'esprit , la confirmoit dans ses premières idées. Il parla fort peu , mais tout ce qu'il disoit étoit placé si à propos , qu'elle étoit obligée de convenir que du moins il avoit infiniment d'esprit , & tout l'air d'un parfaitement honnête homme. Pendant la conversation , où le Chevalier avoit peu de part , ayant toujours les yeux sur sa maitresse , elle laissa tomber quelque chose sans s'en appercevoir. Le Chevalier aussi-tôt se baissa pour le relever ; & comme elle se baissoit aussi , il lui glissa dans la main la Lettre qu'il tenoit prête pour ne pas manquer l'occasion , mais elle la laissa tomber ; & lui dit froidement ; vous laissez tomber là quelque chose , Monsieur , ce papier pourroit être d'importance. Le Chevalier désolé ne put se dispenser de le reprendre - & ne pouvant soutenir son trouble en présence de

la compagnie, il prit congé & se retira. Après qu'il fut sorti, la conversation ne roula que sur lui; chacun ajoutoit un nouveau trait à son éloge, & tous ses traits rassemblés formoient le caractère d'un homme parfait. Mlle. de Mancigni écoutoit tout avec une indifférence apparente, quoique dans le fond du cœur elle se sentit un secret desir de le trouver innocent; mais il lui sembloit que rien ne pouvoit effacer les impressions que la tromperie qu'il lui avoit faite à elle & à son frère avoit laissées dans son esprit. Elle ne savoit cependant pourquoi elle savoit bon gré à ceux qui disoient du bien de lui, & ne débrouilloit pas encore bien les différens mouvemens qui agitoient son cœur. Elle étoit obligée de convenir que le Chevalier avoit en apparence toutes les qualités qui peuvent plaire, mais elle ne s'appercevoit pas encore elle-même qu'elle l'aimoit effectivement.

Le Chevalier avoit presque perdu toute espérance de trouver une occasion de persuader Mlle. de Mancigni de la sincérité de son amour, & de dissiper les fausses impressions qu'il croyoit que les discours de son frère auroient faits sur l'esprit de sa maîtresse. Ces deux frères n'ayant rien de bon à se dire, s'évitoient réciproquement. Ils ne laissoient pas de s'observer l'un l'autre; mais le Comte mieux instruit savoit que son

frère n'avoit encore pu parler en particulier à Mlle. de Mancigni; que toutes les fois qu'elle étoit seule on lui refusoit l'entrée: de sorte qu'il étoit fort tranquille sur cet article. Pour le Chevalier il s'imaginait que la paix étoit faite entre son frère & sa maîtresse, & croyoit n'avoir plus rien à espérer; il s'abandonna à la tristesse que lui causoit son malheur, & se livrant tout entier aux funestes réflexions qu'il fit sur l'état où il se trouvoit, ayant pour son plus grand ennemi un frère dénaturé, qui seul pouvoit & devoit réparer le tort que lui avoit fait la fortune en le laissant sans biens; & ce qui l'affligoit encore plus, c'est qu'il voyoit qu'il passoit pour un scélérat dans l'esprit de la personne pour laquelle il étoit pénétré des sentimens de l'amour le plus vif & le plus sincère, & ne voyoit aucun moyen de se justifier. Il se présentait tous les jours à sa porte; il étoit renvoyé la plupart du temps, & lorsqu'il étoit admis, la présence de ceux qui s'y trouvoient l'empêchoit d'en tirer d'autre avantage que celui de voir sa maîtresse, & de tâcher de rencontrer ses yeux, qu'elle évitoit avec soin de tourner sur lui. Il ne se pouvoit pourtant qu'elle ne s'aperçût de l'altération qui paroissoit sur son visage, sur lequel la mélancolie étoit peinte, au lieu d'une gaieté modérée qui y paroissoit auparavant. Elle étoit portée à l'attribuer aux re-

mords que lui cauſoit la fourbe qu'il avoit faite à ſon frère & à elle; & quoiqu'elle ne pût douter à toutes les marques qu'il ne laiſſoit échapper aucune occaſion de lui donner des preuves qu'il ne l'aimât, elle aimoit mieux s'arrêter à toute autre cauſe qu'à la véritable.

Le Chevalier voyant que quelque peine qu'il ſe donnât, il ne trouvoit point l'occaſion d'entretenir ſa maîtreſſe; qu'elle évitoit avec ſoin de ſe trouver ſeule avec lui, & avoit rompu toutes les meſures qu'il avoit priſes pour lui rendre la lettre qu'il tenoit toujours prête, jugea qu'il n'y avoit plus rien à eſpérer pour lui. Il réſolut de s'éloigner, & de chercher à la guerre une mort glorieuſe qui le délivrât d'une vie malheureuſe, qui lui étoit à charge par tant de raiſons. Il y avoit déjà du temps que le Roi étoit en guerre contre l'Empereur, le Roi d'Eſpagne & les autres alliés. Il réſolut donc d'aller faire une campagne ſur le Rhin, en qualité de volontaire, après quoi il eſpéroit pouvoir obtenir quelque emploi. Il prit congé de ſes amis, & auroit bien ſouhaité de pouvoir, en prenant congé de ſa maîtreſſe, ſe laver des injuſtes ſoupçons qu'elle pouvoit avoir de ſon peu de droiture. Il lui ſembloit qu'il partirait content, quoiqu'afſuré de ſon indifférence, s'il pouvoit faire paroître toute ſon innocence à ſes yeux, & mériter du moins ſon eſtime.

Il déclara à ses amis qu'il avoit dessein d'aller faire la Campagne sur le Rhin, & n'ayant pas de quoi fournir aux frais de son voyage, il trouva dans leur bourse une ressource que la dureté de son frère lui avoit fermée. Le bruit de son départ se répandit bientôt, & son frère fut le seul qui s'en réjouit. Il continuoit de voir Mlle. de Mancigni, & quoiqu'elle continuât à le traiter avec la même rigueur, soit que sa vue eût produit sur lui un effet dont on ne le croyoit pas susceptible, & qu'il commença à l'aimer effectivement, soit qu'étant fort intéressé il craignit qu'un parti si riche ne lui échappât, soit enfin que sachant que son frère étoit encore plus maltraité, il espérât qu'étant appuyé du consentement du père, elle se déclareroit à la fin en sa faveur, il supportoit toutes ses froideurs avec beaucoup de patience. Le prochain départ de son frère l'arma encore d'une nouvelle constance, & on peut dire que Mlle. de Mancigni avoit produit un miracle en domtant ce cœur féroce, accoutumé à traiter ses inférieurs avec la dernière hauteur. Il avoit dépouillé toute sa fierté devant elle, & ne se reconnoissoit plus lui-même. Cependant malgré toutes ses soumissions il n'avançoit point; & elle ayant une fois bien pénétré son caractère, ne voyoit rien que de désagréable & de rebutant en lui.

34 *Histoire du Comte de Livry.*

Il en étoit tout autrement du Chevalier , & elle s'avouoit à elle-même qu'il eût été digne de tout son attachement , si elle ne l'eût connu par un endroit qui lui devoit fermer pour toujours l'entrée de son cœur. Elle ne put cependant s'empêcher de sentir son cœur s'émouvoir en apprenant qu'il étoit sur son départ pour l'armée. Le grand éloignement où il alloit être , lui faisoit presque regretter de ne l'avoir pas écouté dans sa défense , & de lui avoir refusé si rigoureusement tout moyen de se justifier. S'il se fut présenté dans un de ces quarts-d'heure favorables , il y a bien de l'apparence qu'il eut bientôt dissipé les fausses idées dont elle étoit préoccupée. Lorsqu'il vint prendre congé d'elle , il trouva avec elle Madame de Courville son intime amie. Elle l'étoit aussi beaucoup du Chevalier , dont elle étoit un peu parente. Elle l'estimoit & le plaignoit , connoissant son mérite , & tous les sujets de chagrin que lui donnoit son frère. Sa présence ne laissa pas d'embarrasser le Chevalier , qui vit bien qu'il ne pourroit jamais trouver sa maîtresse seule.

Il s'aperçut dès qu'il entra que l'air du bureau lui étoit plus favorable. Mlle. de Mancigni le reçut avec un air plus ouvert , & ne détournoit pas ses yeux de dessus lui , comme si elle eût craint de le voir , comme elle l'avoit fait depuis quelque temps. Il avoit

un air si défait & si triste, qu'elle en eut compassion; & ne doutant point qu'elle n'en fût en partie la cause, elle lui en fut bon gré, & prit des dispositions favorables pour lui. Elle lui dit qu'elle avoit appris, qu'il avoit dessein de quitter Paris. Il lui répondit qu'il y avoit essuyé tant de chagrins, qu'il vouloit tâcher de les aller dissiper ailleurs, mais qu'il jugeoit bien qu'il travailleroit inutilement à les oublier. Que celle qui les causoit en partie avoit fait une trop forte impression sur son cœur pour en pouvoir jamais être effacée. Quoi! lui dit Madame de Courville, est-il possible qu'à votre âge, avec le mérite que vous avez, vous ayez essuyé les rigueurs d'une belle! Et qui est cette beauté si fière? Ah Chevalier elle ne m'a pas consulté, je lui eusse bien conseillé de ne pas laisser échapper une si digne conquête; & continuant sur le même ton: vraiment, vraiment, dit-elle, qu'elle s'adresse à moi, & je lui apprendrai bien qu'il faut qu'elle soit bien difficile de rebuter un amant fait comme vous. Cela n'est pourtant que trop vrai, reprit le Chevalier, & quoique le sort me persécute de tous côtés, elle est la principale cause qui me fait quitter Paris. en même temps il jeta la vue sur Mlle. de Mancigni, qui ne put cacher son trouble & rougit. Cette Dame s'en apperçut, & croyant pénétrer une partie de la vérité, elle voulut

36 *Histoire du Comte de Livry*

tâcher de la découvrir toute entière, en continuant de s'adresser au Chevalier : & cette personne, dit-elle, fait-elle que vous l'aimez ? Elle le doit savoir, répondit le Chevalier, mais elle prend un si grand soin d'éviter que je ne lui parle, que je ne vois que trop que je n'ai rien à espérer. Allez, allez, reprit cette Dame, ne vous rebutez pas si-tôt, faites-moi votre confidente, &

Ah ! Madame, s'écria le Chevalier, ne me parlez point de confidence, j'en ai fait une en ma vie, & c'est cela qui m'a perdu. J'ai confié mon secret à une personne qui devoit le plus s'intéresser à mon bonheur ; elle me l'a envié, & s'est hâté de m'enlever un cœur dont la possession pouvoit seule faire tout le bonheur de ma vie. Si celui que les liens du sang & de l'amitié m'attachoient le plus étroitement, me trahit, à qui dorénavant voulez-vous que je me fie ? A moi, dit-elle ; si vous vous êtes mal adressé une première fois, est-il à dire pour cela qu'il faille se défier de tout le monde. Mais dites-moi un peu, êtes-vous assuré de n'être pas aimé ? Le puis-je être davantage, répondit le Chevalier, quand je vois le soin que l'on a de m'éviter, & que l'on semble avoir une espèce d'horreur de jeter la vue sur moi ? N'est-ce que cela, dit-elle, je gagerois bien que vous ne connoissez pas tout votre bon-

heur, & que malgré tous ces dehors sévères vous êtes aimé. Vous en êtes digne, & j'ose presque vous assurer que vous l'êtes. Le Chevalier prenoit un plaisir singulier à cette conversation, qui lui donnoit l'occasion de se justifier indirectement, & de faire une déclaration à Mlle. de Mancigni sans qu'elle put s'en offenser; mais ayant jeté la vue sur elle, il vit qu'elle paroissoit embarrassée; & comme il vit qu'elle avoit déjà plusieurs fois tâché de faire tomber la conversation sur un autre sujet, il ne voulut pas lui déplaire; & après  entretenu quelque temps de choses indifferentes, il crut qu'il étoit temps de se retirer, & prit congé d'elle. Elle parut extrêmement adoucie en lui disant adieu. Il crut voir quelque chose de tendre pour lui dans ses yeux, & même ils lui parurent humides. Madame de Courville dit qu'elle ne prenoit pas encore congé de lui, & espéroit bien qu'il l'honoreroit aussi d'une de ses visites; qu'elle lui conseilloit encore de ne point précipiter son départ.

Le Chevalier sortit de chez Mlle. de Mancigni bien plus content qu'il n'y étoit entré. Il vit renaître l'espérance dans son cœur, & les derniers regards de Mlle. de Mancigni lui avoient paru avoir quelque chose de si obligeant, qu'il crut ne devoir pas encore désespérer, & se rendit au conseil de Madame de Courville de différer son

départ. Il crut en effet s'être justifié en partie, & avoir assez donné à connoître à Mlle. de Mancigni les sentimens de son cœur pour qu'elle n'en pût plus douter; elle ne l'avoit pas non plus reçu avec ce froid à glacer, qui l'avoit désespéré toutes les fois qu'il la voyoit; de sorte qu'il la croyoit un peu revenue, & espéroit que le temps lui présenteroit quelque occasion de se justifier entièrement, & de lui faire connoître jusqu'où alloit sa tendresse pour elle. Cependant les chagrins qu'il avoit eus à essuyer par les traverses que son frère lui avoit suscitées, la douleur qu'il avoit eu d'avoir encouru l'indignation de sa maîtresse, le peu de jour qu'il avoit vu à la détromper des fausses impressions dont elle étoit prévenue; enfin la crainte que ce ne fut pour la dernière fois qui la voyoit: peut-être aussi la joie de voir renaître quelque lueur d'espérance; tout cela à la fois avoit causé tant d'altération à sa santé, qu'il fut attaqué d'une violente fièvre, qui d'abord fit craindre pour sa vie; mais enfin la jeunesse & la bonté de son tempérament le mirent bien-tôt hors de danger. Pendant tout le temps que dura sa maladie, son frère ne le visita pas une seule fois, & même ne se fit pas informer de l'état de sa santé. Cela le chagrina beaucoup, & la bonté de son naturel lui faisoit regarder avec horreur une pareille dureté.

Mais ce qui contrebalança bien le chagrin qu'il en eut , ce fut d'apprendre le soin que Mlle. de Mancigni avoit pris d'envoyer deux fois par jour demander de ses nouvelles. On le lui dit dès qu'il commença à se mieux porter , & la joie qu'il en eut ne contribua pas peu à achever de le rétablir entièrement. Dès qu'il fut en état de prendre l'air , il alla chez Madame de Courville pour la remercier de l'intérêt qu'elle avoit pris à sa maladie , & du soin qu'elle avoit eu de ne le laisser manquer de rien pendant qu'il étoit abandonné de son frère. Cette Dame , qui l'aimoit sincèrement , & qui avoit dessein de lui rendre service , voulut l'engager à lui avouer qu'il aimoit Mlle. de Mancigni ; & comme il persistoit à vouloir lui celer son secret , elle lui dit qu'elle ne s'en étoit que trop apperçue , qu'ainsi il étoit inutile de le lui cacher. Que lorsqu'il fut sorti de chez Mlle. de Mancigni , elle lui avoit rendu plus de service qu'il ne pensoit : qu'elle n'avoit parlé que de lui , & s'étoit fort étendu sur son éloge , & qu'elle avoit bien vu qu'on l'écoutoit avec plaisir. Qu'il continua donc ses assiduités auprès d'elle ; qu'elle étoit fort trompée si Mlle. de Mancigni ne sentoit pas pour lui quelque chose de plus que de l'estime , & qu'elle croyoit s'y connoître assez bien pour oser l'en assurer. Le Chevalier voyant bien qu'il seroit inutile de lui rien

cacher, puisqu'elle en avoit déjà pénétré une partie, & qu'étant intime amie de Mlle. de Mancigni, elle pourroit effectivement beaucoup avancer ses affaires; outre qu'elle paroïssoit vouloir s'employer pour lui avec zèle, il lui avoua tout, & la manière lâche & indigne dont il avoit été trahi par son frère; & comment ayant voulu profiter de l'erreur où étoit Mlle. de Mancigni, il avoit depuis ce temps-là été exposé à toutes ses rigneurs. Qu'à la vérité il avoit été beaucoup mieux reçu la dernière fois, mais qu'il ne savoit s'il y avoit de quoi fonder quelque espérance là-dessus, puisque cela pouvoit venir de la joie qu'elle avoit de le voir partir. Madame de Courville lui dit en riant, qu'il étoit plus heureux qu'il ne méritoit, qu'elle l'assuroit qu'il étoit aimé. Elle l'exhorta à pousser sa pointe, & promit de lui rendre auprès de sa maîtresse tous les bons offices dont elle seroit capable, de sorte qu'il se retira rempli de belles espérances; & il n'eut jamais lieu de se repentir de la confiance qu'il eut en Madame de Courville.

Peu de jours après se sentant assez bien remis, & l'impatience de s'éclaircir de son sort ne lui permettant pas de différer plus long-temps, il alla chez elle; & par un bonheur qu'il n'osoit presque plus espérer, il la trouva seule, & en fut fort bien reçu. Il lui témoigna toute la reconnoissance qu'il avoit

& de Mlle. de Mancigni. 41

de ce qu'elle avoit paru prendre part à l'état où sa maladie l'avoit mis; que la joie qu'il en avoit eu, bien plus que tous les remèdes, avoit opéré sa guérison; & que comme la rigueur avec laquelle elle l'avoit traité, & la douleur qu'il avoit eu de lui déplaire, l'avoient mis en l'état où il avoit été, les seuls remèdes à sa maladie avoient été l'espérance qu'il avoit conçu qu'elle voudroit enfin écouter sa justification. Mlle. de Mancigni n'avoit plus cet air sévère, qui auparavant imposoit silence au Chevalier dès qu'il vouloit ouvrir la bouche; elle paroissoit l'écouter avec bonté, & la tendresse & la passion qui paroissoient accompagner les paroles du Chevalier, outre la compassion qu'elle eut de la foiblesse où la maladie l'avoit mis, achevèrent de vaincre toute sa fierté. Elle se reprochoit déjà d'avoir été cause de l'état où il avoit été, & il lui parut digne de compassion. Elle lui dit donc: quoique je ne comprenne pas bien Monsieur, de quelle manière vous pourriez vous justifier sur la tromperie dont vous vous êtes rendu coupable envers votre frère & envers moi, & que je ne voie rien qui puisse excuser la manière dont vous avez abusé de l'erreur où j'étois, je veux bien entendre votre défense, & je vous avoue même que je ne serois point fâchée de vous trouver innocent: mais prenez bien garde à ne m'en pas im-

42 *Histoire du Comte de Livry*

fer, une seconde fois, c'en seroit fait, & je ne pourrois jamais vous regarder que comme un fourbe, que je devrois à jamais bannir de ma présence.

Le Chevalier ravi de trouver sa maîtresse disposée à l'entendre, n'eut pas de peine à la convaincre de son innocence; il lui déclara que dès la première fois qu'il l'avoit vue il n'avoit pu résister à ses charmes; qu'il avoit cherché inutilement, soit par ses regards, soit autrement, à lui faire connoître ce qu'il sentoît pour elle; mais qu'elle n'y avoit jamais paru faire la moindre attention. Qu'il en avoit fait confidence à son frère, comme à l'homme du monde sur qui il devoit le plus compter, & qui pouvoit le plus le favoriser dans sa poursuite. Qu'il en avoit été trahi lâchement, & qu'il étoit entièrement convaincu qu'il n'avoit point de plus grand ennemi que son frère; qu'il lui en avoit dès auparavant donné tant de preuves qu'il n'en auroit pas dû douter; qu'il n'y avoit donc que la supercherie qu'il lui avoit faite à elle, qu'il eût à se reprocher. Qu'il étoit au désespoir de l'avoir offensée, & qu'il eût voulu expier cette faute par son sang s'il avoit cru que sa mort pût la satisfaire; mais qu'elle se mit un moment dans la place d'un amant malheureux qui se voit enlever tout ce qu'il croit pouvoir faire le bonheur de sa vie, & à qui le hasard offre un heureux moment;

qu'il a cherché & cherchera peut-être dans la suite inutilement. Qu'il étoit vrai qu'il avoit à se reprocher d'avoir abusé de son erreur ; mais qu'il ne pouvoit s'en repentir, puisque c'étoit peut-être le seul bonheur qu'il eût eu de sa vie ; qu'elle n'avoit été qu'une suite continuelle de malheurs, & que pour les combler, son étoile avoit voulu qu'il devînt amoureux d'elle sans espoir, pour achever de lui rendre la vie odieuse. Qu'il étoit prêt à la lui sacrifier, qu'elle lui étoit à charge, & qu'il n'attendoit que le dernier arrêt de sa bouche, pour aller chercher la mort dans les plus grands périls qu'un malheureux puisse affronter. Mlle. de Mancigni parut satisfaite de la manière dont il s'étoit justifié ; elle lui permit d'espérer, & lui dit qu'elle lui rendoit toute son estime, & lui avoua même qu'elle sentoît quelque chose de plus pour lui.

Le Chevalier se jeta à ses pieds, & lui dit qu'il se regardoit comme le plus heureux homme du monde, puisqu'il mettoit toute sa félicité à lui plaire. Mlle. de Mancigni l'obligeant de se relever, de peur qu'on ne le surprît dans cette posture, dit qu'elle n'avoit pu s'empêcher de lui avouer qu'elle étoit touchée des sentimens qu'il témoignoit avoir pour elle, quoiqu'elle s'apperçût bien des traverses qu'ils auroient à essuyer, elle de la part de son père, & lui de la part de son

44 *Histoire du Comte de Livry*

frère. Que les pères & les enfans se formoient des idées fort différentes sur le mariage. Que les premiers n'envisageoient que les richesses, & qu'ils se mettoient peu en peine de consulter le goût & les inclinations de leurs enfans; que son frère ayant tout l'avantage de ce côté-là sur lui, auroit toujours aussi la préférence dans l'esprit de son père: qu'il lui avoit déjà donné sa parole, & qu'il la pressoit tous les jours de se déclarer en sa faveur: qu'elle avoit avoué l'antipathie qu'elle se sentoît pour lui, & déclaré que jamais elle ne pourroit se résoudre à l'épouser. Que nonobstant cela son père ne cessoit de la presser, & vouloit qu'elle souffrit les assiduités du Comte, qui ne se rebutoit pas de ses froideurs, & fondeoit toujours ses espérances sur la protection de son père. Qu'après tout le mépris qu'elle lui avoit témoigné, elle ne voyoit plus de moyen de l'écarter qu'en lui défendant de la voir, ce qu'elle n'osoit faire de peur d'offenser son père; qu'à la vérité elle étoit bien sûre qu'il ne la violenteroit pas, mais qu'aussi jamais il ne consentiroit qu'elle fût à lui, & qu'elle ne feroit jamais rien de contraire à son devoir, & qui pût lui attirer le courroux de son père. Qu'ainsi elle ne voyoit aucun heureux succès à espérer pour eux: que le meilleur seroit de tâcher de s'oublier l'un l'autre, & qu'une absence du Chevalier pour-

roit le guérir. Quoi ! Mademoiselle , dit le Chevalier en l'interrompant , est-ce là l'espérance que vous me donnez ? Que vous jugez mal de ce que je sens pour vous ! S'il m'étoit possible de vous oublier , ne l'eusse-je pas fait dans le temps que mon amour n'avoit rien à espérer ; & si j'ai fait des efforts inutiles alors , comment voulez-vous que j'y réussisse à présent que vous me donnez lieu d'espérer quelque retour ? Ah ! si vous saviez jusqu'où va mon amour pour vous , & si vous sentiez vous-même ce que c'est que d'aimer véritablement , vous sentiriez aussi toute l'impossibilité de ce que vous me proposez ! Je suis prêt à suivre aveuglement toutes vos volontés , mais ne m'ordonnez pas l'impossible ; & pourvu que vous me permettiez d'espérer , comptez que mon amour est à l'épreuve de tous les malheurs qui pourroient le menacer d'ailleurs. Ne m'ôtez pas d'abord toute la joie que l'aveu que vous venez de me faire a fait naître dans mon cœur.

Il fit convenir Mlle. de Mancigni qu'elle exigeoit trop de lui , & il remarqua assez qu'elle eût été bien fâchée qu'il-le lui accordât. Elle lui permit donc de continuer à la voir , & lui promit de lui procurer toutes les occasions qu'elle pourroit de la voir seule. Le Chevalier se retira content , & il ne fut plus question de son départ.

Ce changement de fortune en produisit

46 *Histoire du Comte de Livry*

aussi un dans l'air du Chevalier. La tristesse qui étoit peinte auparavant sur son visage disparut ; il reprit sa première gaieté : & comme il arrive ordinairement , ces amans contens l'un de l'autre se virent trop souvent pour qu'on ne devinât pas une partie de la vérité. Le Comte sur-tout qui observoit avec soin les démarches de son frère , & qui voyoit qu'il n'étoit plus fait mention de son départ , soupçonna ce qui en pouvoit être , & pour s'en éclaircir il venoit chez Mlle. de Mancigni toutes les fois qu'il savoit que son frère y étoit. Ces deux amans savoient assez se ménager en sa présence , pour ne rien faire éclater au dehors de ce qui se passoit dans leur cœur ; mais cependant la manière dont ils en usoient ensemble étoit si différente de ce qu'elle avoit été quelque temps auparavant , & le Chevalier avoit un air si content , que le Comte fut confirmé dans ses soupçons , & résolut de s'en éclaircir de plus près.

Mr. de Mancigni lui avoit accordé une libre entrée chez lui à toutes les heures du jour ; & le Comte eût bien voulu s'en prévaloir pour entrer quand il eût voulu dans l'appartement de Mlle. de Mancigni ; mais elle lui avoit défendu si expressément & avec tant de hauteur d'user du droit que son père sembloit lui avoir donné , qu'il n'avoit osé le faire , & étoit obligé de se faire annoncer comme les autres ; mais un jour qu'il fut

que son frère étoit seul avec elle , il alla tout droit à la chambre où ils étoient , & peu s'en fallut qu'il ne surprit le Chevalier aux pieds de Mlle. de Mancigni , tenant une de ses mains qu'il baisoit ; mais un faux pas qu'il fit leur donna le temps de se remettre un peu au bruit qu'ils entendirent. La précipitation avec laquelle il entra leur fit assez connoître qu'il avoit eu dessein de les surprendre , & l'émotion qui paroissoit sur leur visage ne permit pas au Comte de douter qu'ils ne se fussent trouvés fort bien de demeurer seuls , & qu'un troisième les embarrassoit. Il ne put se retenir , & ne se sentant pas de colère : je ne croyois pas , dit-il , en s'adressant à Mlle. de Mancigni , que ma présence dût vous embarrasser , cependant il semble que vous vous trouviez si bien seuls , que je passerois pour indiscret si je troublois le plaisir que vous goûtiez à être ensemble , ainsi , Mademoiselle , si vous me l'ordonnez , je me retirerai & vous laisserai une entière liberté. Il n'est pas nécessaire , Monsieur , répliqua Mlle. de Mancigni , & un troisième ne servira qu'à animer une conversation qui commençoit à languir , & qui ne rouloit que sur des sujets ordinaires , si vous n'y apportez des soupçons injustes , & un dessein formé de choquer. Je ne fais , Mademoiselle , reprit le Comte , si mes soupçons sont si mal fondés , mais les fréquentes visites de mon petit

frère , & son air satisfait ne témoignent que trop que ses assiduités ne vous déplaisent pas. C'est assez mal suivre les volontés de Monsieur votre père , & il me semble que les connoissant vous devriez y avoir un peu plus de déférence , & je m'en vais l'instruire comment vous vous acquittez bien de votre devoir , & obéissez à ses ordres. Pour Monsieur que voilà , je lui apprendrai dans l'occasion les égards qu'il me doit , & je lui ferai bien voir Il sortit là-dessus brusquement , & laissa Mlle. de Mancigni & le Chevalier également consternés de sa brutalité , dont ils craignoient les suites. Mais ils se rassurèrent un peu , quand ils se rappelèrent qu'il n'avoit point vu la posture où étoit le Chevalier un moment avant qu'il entrât , & que Mlle. de Mancigni pourroit toujours soutenir à son père que ce n'étoit qu'une nouvelle marque de la jalousie du Comte , & qu'elle ne pourroit jamais jouir d'aucun repos avec cet esprit soupçonneux , & en prendre un nouveau prétexte de rompre avec lui. Mais elle craignoit pour le Chevalier l'effet des menaces de son frère , & d'autant plus que connoissant la lâcheté du Comte , elle craignoit qu'il ne prît des mesures d'autant plus sûres pour le perdre.

Le Chevalier la rassura du mieux qu'il pût contre ses craintes. Ils se firent de nouvelles protestations d'une fidélité à toute épreuve ;
mais

mais ils convinrent aussi de se ménager un peu plus ; & que les visites du Chevalier ne seroient plus si fréquentes , pour ne point donner occasion de leur nuire à cet esprit ombrageux.

Pendant qu'ils s'entretenoient , le Comte étoit allé trouver Mr. de Mancigni , que ses infirmités causées par son grand âge retenoient presque toujours dans sa chambre. Il lui exagéra beaucoup la familiarité avec laquelle le Chevalier voyoit tous les jours sa fille , & la surprise où il les avoit jetés par sa venue. Qu'il avoit bien remarqué la peine que leur caufoit sa présence , & que pour ne les pas incommoder davantage , il s'étoit retiré , & l'étoit venu trouver. Mr. de Mancigni , que sa maladie rendoit chagrin , fit d'abord appeler sa fille , qui voulut que le Chevalier l'attendit , afin qu'elle lui pût apprendre ce qui se seroit passé entre son père & elle , & qu'ils pussent prendre leurs mesures en conséquence. Mr. de Mancigni lui parla avec plus de dureté qu'il n'avoit jamais fait ; blâma sa conduite comme très-mauvaise ; lui défendit de permettre que jamais le Chevalier remit les pieds chez elle , & lui ordonna de regarder le Comte comme l'époux qu'il lui destinoit , & à qui il vouloit qu'elle donnât la main. Le Comte qui étoit présent triomphoit , & la joie éclatoit sur son visage ; mais elle ne fut pas de longue durée. Mlle.

de Mancigni répondit à son père , qu'elle voyoit bien que la manière dure dont il lui parloit , & qui ne lui étoit pas ordinaire , étoit encore un effet de la mauvaise humeur du Comte ; qu'elle ne pouvoit s'empêcher de découvrir de plus en plus son esprit ombrageux , qui augmentoit tous les jours l'éloignement qu'elle se sentoît pour lui. Qu'il lui étoit très-facile d'obéir à son père sur une partie de ses ordres , & qu'ayant connu ses intentions à cet égard , elle lui promettoit que le Chevalier ne remettroit plus les pieds chez elle , quoique cela pût faire soupçonner des choses qui n'étoient pas ; mais que dès qu'il s'agissoit de choses en quoi elle pourroit lui obéir , elle seroit toujours prête à lui donner des preuves de sa soumission ; mais qu'elle ne se sentoît pas la même disposition à suivre ses volontés à l'égard du Comte. Qu'elle le prioit de considérer lui-même , de quel bonheur elle pouvoit se flatter de jouir avec un homme qui se déhoit de son propre frère ; qui usurpoit déjà sur elle une autorité qu'on regarderoit comme une tyrannie dans un mari. Là-dessus elle se jeta aux pieds de son père ; lui rappella ce qu'il lui avoit promis tant de fois qu'il ne la forceroit jamais de se marier contre son inclination ; qu'elle ne se sentoît que de l'aversion pour le Comte , & que les moyens dont il se servoit pour l'obliger à l'épouser , ne pouvoient que le lui rendre enco-

re plus odieux. Puis se tournant vers le Comte ; pour vous , Monsieur , lui dit-elle , j'aurois cru trouver plus de générosité en vous , & que vous auriez voulu m'avoir obligation de mon consentement ; mais puisque vous avez si peu de délicatesse que de vouloir obtenir par la force un cœur qui se refuse à vous , rendez-vous du moins aux prières que je vous fais de renoncer aux droits que la volonté de mon père peut vous donner sur ma personne : peut-être qu'alors , touchée de la générosité de votre procédé , je ne pourrai du moins vous refuser mon estime , & que le temps pourra faire le reste : mais jugez vous-même combien le chemin que vous prenez est peu propre à vous faire réussir , puisqu'avant ce temps -là je ne me sentoís aucun éloignement pour vous , & que depuis , je vous regarde comme mon persécuteur.

Le Comte , qui n'avoit garde de renoncer aux avantages qu'il pouvoit tirer de la protection du père , dit , que pourvu qu'elle renonçât à voir son frère , c'étoit tout ce qu'il exigeoit d'elle ; & que pourvu qu'elle le lui promît , elle pouvoit s'assurer de trouver en lui un amant tendre & soumis. Mlle. de Mancigni lui répondit qu'elle ne pouvoit avoir cette complaisance pour lui , quoiqu'elle lui dût fort peu coûter ; que cependant elle ne se feroit aucune peine de suivre en cela les ordres de son père. Il lui défendit de le voir ,

§ 2 *Histoire du Comte de Livry*

& elle promit de lui obéir. Il la releva ; & un peu attendri par ses soumissions , & convaincu par les raisons qu'elle lui avoit alléguées que le Comte s'y prenoit fort mal pour se faire aimer , il lui parla avec plus de douceur , & l'exhorta à suivre ses volontés , & à ne point refuser sa main au Comte , dont la recherche lui faisoit honneur. Elle pria encore son père de ne rien presser , de laisser agir le temps , que peut-être , lorsque le Comte auroit effacé le souvenir de ses fautes par des manières plus soumises , elle se rendroit ; mais qu'alors elle se sentoit une extrême répugnance à courir les risques d'essuyer souvent de pareilles incartades. Que puisque le Comte n'auroit plus de sujet de jalousie de son frère , & qu'on le lui sacrifioit , il devoit être content , n'ayant plus personne qui lui pût faire ombrage. Le Comte parut assez satisfait , & après encore quelques discours il sortit , croyant avoir beaucoup gagné d'avoir fait bannir son frère de cette maison , & lui avoir ôté le moyen de voir Mlle. de Mancigni.

Mlle. de Mancigni restée seule avec son père , le conjura de nouveau de ne la point contraindre d'épouser le Comte , qui lui devenoit de jour en jour plus haïssable. Qu'elle n'avoit pu refuser de voir son frère , qui avoit des manières fort différentes de son aîné , & qui n'étoit jamais sorti des bornes du res-

peût. Que tout le monde ne se pouvoit lasser de le louer , & qu'on parloit bien différemment de l'ainé , dont la brutalité , l'orgueil & l'avarice étoient assez connus , & que la dureté dont il ufoit envers son frère le rendoit l'objet de la haine de tous les honnêtes gens. Mr. de Mancigni favoit bien ce qui en étoit , & se doutoit en partie que sa fille avoit quelque prédilection pour le cadet : mais les richesses de l'ainé , & le rang qu'il pouvoit donner à sa fille , lui faisoient fermer les yeux sur ses défauts. Il fit sentir à sa fille qu'il se doutoit qu'elle avoit quelque penchant pour le Chevalier , & l'avertit d'y résister & de tâcher de l'étouffer de bonne heure , parce qu'il ne consentiroit jamais qu'avec les grands biens qui devoient un jour lui appartenir , elle devînt la femme d'un cadet de famille , qui n'avoit que la cape & l'épée. Q'ainsi il lui conseilloit de bonne heure de renoncer à toute espérance de ce côté-là , parce qu'il seroit toujours intraitable sur cet article. Qu'il ne la vouloit point contraindre , mais qu'elle y réfléchit un peu , si un peu plus d'esprit & de bonne mine dans le cadet pouvoient contrebalancer les avantages que les richesses & le droit d'ainesse donnoient au Comte sur lui : qu'il lui avoit donné sa parole , & qu'il ne la retireroit point sans de bonnes raisons ; que de son consentement elle n'en

54 *Histoire du Comte de Livry*

épouserait jamais d'autre, & qu'il la croyoit trop bien élevée pour faire rien contre son devoir; qu'ainsi elle pouvoit choisir, ou de rester fille, ou d'épouser le Comte. Elle répondit d'abord qu'elle étoit prête à entrer dans un Couvent plutôt que d'épouser le Comte. Il lui dit que ce n'étoit pas ce qu'il vouloit; mais que pour commencer à montrer qu'elle déféroit à ses volontés, il vouloit qu'elle défendit au Chevalier de remettre le pied chez lui; & nonobstant tout ce qu'elle lui pût dire pour lui faire entendre que cela pourroit faire parler le monde, il exigea d'elle cette première preuve de son obéissance, & promit que pour le reste il laisseroit agir le temps.

Quelqu'un qui survint fit finir cet entretien. Mlle. de Mancigni alla trouver le Chevalier, qui l'attendoit avec impatience. La tristesse qui paroissoit sur son visage, & les larmes qu'elle essuyoit, ne lui firent que trop comprendre qu'il n'avoit rien de favorable à entendre. Ils furent quelque temps sans pouvoir ouvrir la bouche, tant ils avoient l'un & l'autre le cœur ferré. Enfin Mlle de Mancigni rompit le silence, & apprit au Chevalier l'arrêt qui avoit été prononcé contre lui, & auquel elle avoit été obligée de souscrire. Ah! que les pressentimens de mon cœur n'étoient que trop vrais, s'écria le Chevalier, & je lisois ma condamnation dans vos

jeux ! Mais se peut-il que pour favoriser mon plus grand ennemi vous consentiez à me bannir de votre présence ? Où sont ces promesses d'une fidélité éternelle que vous me faisiez il n'y a qu'une heure ? Qui eût cru que vous les eussiez si-tôt oubliées ? Que vouliez-vous , lui répondit-elle avec un air tendre , que je fisse ? Vouliez - vous que je refusasse d'obéir à mon père , & à un père , qui peut-être pour la première fois m'a parlé avec autorité ? Je ne puis plus vous recevoir ici ; mais je vous promets de favoriser toutes les mesures que vous prendrez pour que nous nous voyions ailleurs , pourvu que ma réputation soit à couvert ; mais il faut sur-tout nous donner de garde du Comte , qui est notre seul ennemi , & un espion dangereux qui découvrira toujours tout à mon père. Ils délibérèrent encore quelque temps sur le parti qu'ils avoient à prendre : enfin , Mlle. de Mancigni dit qu'elle croyoit qu'ils se pourroient voir quelquefois chez Madame de Courville , qui étoit son amie particulière , & qui paroissoit l'être beaucoup aussi du Chevalier ; qu'elle ne doutoit pas qu'elle ne se prêtât volontiers à leur procurer les moyens de se voir chez elle. Le Chevalier qui en auroit déjà fait la proposition s'il avoit osé , mais qui avoit été retenu par la crainte qu'elle ne soupçonnât la confidence qu'il avoit faite à cette Dame , & qu'elle n'en

56 *Histoire du Comte de Livry*

fut choquée , fut ravi de lui en entendre faire la première ouverture. Il lui demanda si elle consentoit qu'ils la fissent dépositaire de leur secret , & l'assura qu'il croyoit ne pouvoir le remettre en de meilleures mains ; elle y consentit , & ils convinrent de s'en tenir-là. Le Chevalier fut chargé d'aller fonder cette Dame. Ces deux amans se quittèrent après mille protestations d'une fidélité à toute épreuve , & d'un amour éternel ; & le Chevalier courut chez Madame de Courville.

Il la trouva seule ; & elle remarqua bien à l'agitation qui paroissoit sur le visage du Chevalier , qu'il avoit quelque chose d'important à lui dire. Il lui en découvrit bientôt la cause , & lui raconta tout ce qui s'étoit passé chez sa maîtresse , dont la porte lui étoit fermée ; qu'il prenoit son recours à elle , & la prioit d'avoir pitié de deux amans malheureux , qui n'avoient plus de ressource que dans sa bonté ; & que l'intérêt qu'elle avoit paru prendre à ses malheurs , leur faisoit espérer qu'elle voudroit bien permettre qu'ils se vissent quelquefois chez elle. Madame de Courville lui promit de lui rendre tous les services dont elle seroit capable : qu'elle consentoit qu'ils se vissent chez elle , mais qu'il ne falloit pas que leurs entrevues y fussent fréquentes , sans quoi elles ne pourroient échapper à la jalouse vigilance du

Comte , qui sans doute observeroit avec soin toutes leurs démarches ; mais qu'ils pourroient y prendre des mesures convenables à l'état présent de leurs affaires. Qu'enfin ils pouvoient compter sur elle ; mais qu'ils savoient aussi les ménagemens qu'elle avoit à garder. Après s'être entretenus pendant quelque temps des progrès que le Chevalier avoit fait en si peu de temps dans le cœur de sa maîtresse , Madame de Courville convint avec lui qu'ils se verroient chez elle le surlendemain.

Ces deux amans s'y rendirent : Madame de Courville pour leur laisser une entière liberté se retira , quoiqu'ils lui pussent dire pour la retenir , l'assurant que sa présence ne les gêneroit en aucune façon , & que même ils étoient bien-àises qu'elle entendit tout ce qu'ils avoient à se dire , puisqu'ils n'avoient rien de caché pour elle. La contrainte où ils alloient être tenus produisit l'effet qu'elle produit ordinairement , & Mlle. de Mancigni ne fut plus aussi réservée qu'elle l'avoit été avec le Chevalier jusqu'alors : elle lui avoua toute la tendresse qu'elle avoit pour lui , & il eut la satisfaction de voir que s'il aimoit avec passion , il étoit aimé de même. Cependant pour ne point perdre un temps qu'il leur étoit si précieux , il lui rapporta la conversation qu'il avoit eue avec Madame de Courville , & Mlle. de Mancigni convint

qu'elle avoit raison , mais elle ne savoit en quel autre lieu ils se pourroient voir. Le Chevalier la fit souvenir de son jardin , & lui fit voir la facilité avec laquelle il pourroit s'y rendre le soir ; elle en convint , mais elle avoit de la peine à y consentir. Le Chevalier lui fit si bien sentir que sans cela ils seroient réduits à ne se voir que fort rarement ; que cette amante , qui se faisoit déjà violence pour lui refuser une chose qu'elle souhaitoit autant que lui , ne put lui résister plus long - temps , & consentit qu'ils s'y vissent du moins deux fois la semaine. Ils prirent des mesures aussi pour s'écrire , & pour s'avertir réciproquement de toutes les occasions qui pourroient se présenter pour qu'ils se vissent. Après cela ils rentrèrent dans la chambre où étoit Madame de Courville , & lui dirent tout ce dont ils étoient convenus. Elle l'approuva , les exhorta l'un & l'autre à se garder une fidélité mutuelle , & leur promit de parler à Mr. de Mancigni en faveur du Chevalier , & de faire tous les efforts pour le faire renoncer aux engagements qu'il avoit pris avec le Comte , en lui mettant devant les yeux toute l'aversion que sa fille avoit pour lui , & que la trahison qu'il avoit faite à son frère ne méritoit que trop. Que s'il ne se rendoit pas à toutes les raisons qu'elle pourroit lui dire , il falloit attendre que le temps opérât en leur faveur. Que

Mr. de Mancigni étoit vieux & infirme , & vraisemblablement ne pouvoit vivre encore long-temps , & qu'alors ils pourroient goûter les fruits de leur constance. Ils la remercièrent tous deux de la manière obligeante dont elle entroit dans leurs intérêts ; & charmés de la démarche qu'elle vouloit bien faire pour eux , ils s'en promirent un succès d'autant plus heureux , qu'elle avoit beaucoup de crédit sur l'esprit de M. de Mancigni.

Ils se quittèrent dans ces idées flatteuses ; & ces deux amans trouvoient moyen de s'écrire tous les jours. Ils se voyoient quelquefois chez Madame de Courville , quelquefois au jardin de Mlle. de Mancigni. Ils apprirent bientôt qu'ils s'étoient flattés vainement que Madame de Courville pût faire changer Mr. de Mancigni , & le déterminer en faveur du Chevalier. Quoiqu'elle lui pût dire sur ce sujet , il lui déclara nettement que jamais il ne consentiroit à lui donner sa fille ; & lui défendit encore de voir le Chevalier , & de penser que jamais il voulut consentir qu'il devint son époux. Il lui déclara qu'il vouloit être obéi , & que s'il apprenoit que ses volontés n'étoient pas suivies , il lui montreroit bien qu'il étoit le maître , qu'il ne la consulteroit plus sur le choix d'un époux , & lui feroit voir qu'elle dépendoit entièrement de lui. Mlle. de Mancigni fut frappée de ces paroles comme d'un coup de foudre ; & con-

noissant le caractère inflexible de son père ; que l'âge & ses maladies rendoient encore plus dur, elle vit bien qu'il avoit prononcé un arrêt qu'il ne révoqueroit jamais. Elle ne pensa plus qu'à le ménager & à l'adoucir, afin qu'il n'usât point de son autorité pour lui faire épouser le Comte, chose à laquelle elle se promit bien de ne consentir jamais.

Elle écrivit au Chevalier tout ce qui s'étoit passé, qu'il avoit déjà appris de Madame de Courville. Elle lui donna en même-temps un rendez-vous au jardin pour le lendemain au soir. Il s'y trouva, & après avoir déploré ensemble leur malheur, le Chevalier fit tout ce qu'il pût pour persuader à Mlle. de Mancigni, que le seul moyen qui leur restoit, étoit qu'elle consentit qu'il la mît dans un état où son père ne pût leur refuser son consentement. Mais quoiqu'il lui put dire, elle n'en voulut point entendre parler, & lui défendit de lui faire jamais aucune proposition semblable : que quelque amour qu'elle se sentit pour lui, elle ne consentiroit jamais à rien qui pût la perdre de réputation ; qu'elle auroit dû lui être aussi chère qu'à elle-même, & que du moins pour son propre honneur il devoit y prendre un égal intérêt. Qu'elle aimoit mieux risquer de le perdre en conservant son estime, que de hasarder de perdre l'un & l'autre. Le Chevalier tâcha encore inutilement de la faire consentir qu'il l'enle-

vât ; elle lui déclara qu'elle n'y consentiroit jamais ; que le chagrin que cela pourroit causer à son père lui donneroit peut-être le coup de la mort , & qu'elle se le reprocheroit toute sa vie ; qu'elle lui juroit que jamais elle ne seroit à autre qu'à lui , qu'elle lui tiendrait parole , & trouveroit toujours quelque moyen d'empêcher que son père ne la contraignît de se donner à un autre. Le Chevalier lui témoigna l'inquiétude qui l'agitoit , & la crainte où il seroit toujours , n'ayant rien qui pût le rassurer contre son changement. Il fit encore quelques efforts pour en obtenir quelque faveur qui le mit à l'abri de craindre son inconstance. Mais elle lui fit si bien entendre que de pareilles propositions lui déplaisoient , & le pria si tendrement de ne rien exiger d'elle qui pût alarmer sa vertu , qu'il n'osa pas insister davantage , & vit bien qu'il falloit se résoudre à filer le parfait amour. Leur entretien finit par les protestations ordinaires d'une constance à toute épreuve , & ils prirent jour pour se revoir au même endroit.

Ces rendez - vous , ou chez Madame de Courville , ou au jardin de Mlle. de Mancigni durèrent encore quelque temps , & ces deux amans ne laissoient point passer de jour qu'ils ne s'écrivissent. La fille de chambre de Mlle. de Mancigni avoit soin de rendre les lettres du Chevalier à sa maîtresse , & de lui faire tenir ses réponses. Ils goûtoient une

62 *Histoire du Comte de Livry*

espèce de tranquillité dans ce commerce secret , mais ils étoient destinés à souffrir encore bien des traverses avant que de se voir unis pour toujours. Le Comte qui épioit toutes les démarches de son frère , & avoit des gens apostés par lesquels il le faisoit suivre , avoit su par eux que son frère avoit vu Mlle. de Mancigni , chez Madame de Courville ; mais quoique cela ne laissât pas de l'alarmer , comme ce pouvoit être un pur effet du hasard , il n'osoit en former un sujet de plainte. Ce qui s'étoit passé au jardin de Mlle. de Mancigni lui fit enfin soupçonner qu'ils pourroient se donner là leurs rendez-vous. Il résolut de les faire observer , & apprit bientôt que son frère y avoit été introduit par la porte qui donnoit sur le rempart. L'homme qu'il y avoit mis , après y avoir fait sentinelle trois soirées consécutives , y vit entrer le Chevalier , & que Mlle. de Mancigni lui ouvroit la porte à un signal qu'il lui donnoit. Le Comte lui ayant demandé quel étoit ce signal , résolut de s'en prévaloir pour se venger de la préférence qu'elle donnoit à son frère , & espéra que les plaintes qu'il en porteroit au père , lui feroient enfin prendre la résolution d'obliger sa fille à l'épouser , ou à faire veiller toutes ses démarches de si près qu'elle ne pût plus voir son frère. C'étoit plutôt une maligne envie qui lui faisoit traverser les desseins de son frère , que le desir qu'il avoit d'être uni à

Mlle. de Mancigni , dont les froideurs commençoient à le rebuter.

Il alla plusieurs soirées de suite à la porte du jardin , se promenant sur le rempart , & faisant le signal qu'il avoit appris que le Chevalier faisoit ordinairement pour faire connoître que c'étoit lui , & après lequel on l'introduisoit. Il commençoit à se lasser de ce manège , après l'avoir fait cinq jours de suite , lorsqu'enfin au signal qu'il donnoit il crut entendre ouvrir la porte. Mlle. de Mancigni attendoit le Chevalier , & avoit envoyé sa fille de chambre pour l'introduire. Elle fit entrer le Comte , le prenant pour le Chevalier , comme il étoit facile de s'y méprendre dans l'obscurité qu'il faisoit. Elle le conduisit dans un cabinet , & lui dit d'attendre un moment pendant qu'elle alloit appeler sa maîtresse. Le Comte n'attendit pas longtemps. Mlle. de Mancigni vint avec empressement ; mais elle ne fut pas trompée à la voix du Comte , elle le reconnut aux premières paroles qu'il lui dit. La colère & la honte de se voir surprise , la firent presque éclater en reproches sanglans de la cruelle persécution qu'il lui faisoit à elle & à son frère ; mais pensant à la colère où seroit son père , si le Comte étoit assez lâche pour lui découvrir encore le commerce qu'elle entretenoit avec le Chevalier malgré ses défenses , elle pensa à le piquer plutôt de généro-

64 *Histoire du Comte de Livry*

sité , & à l'engager à se désister de sa poursuite , & à se raccommoder avec elle & avec son frère. Elle se servit de toutes les raisons qui lui vinrent à l'esprit pour le persuader ; le conjura de ne point rendre malheureuses deux personnes qui n'avoient pas méritées ce traitement de lui , & dont l'un étoit son frère ; qu'elle savoit que pour regagner son amitié & se reconcilier avec lui , il donneroit volontiers de son sang ; qu'il voyoit bien lui-même que les moyens dont il se servoit n'étoient pas propres à le faire aimer ; que si au contraire il favorisoit les desseins de son frère , elle ne pourroit lui refuser toute son estime , & en seroit toujours reconnoissante.

C'étoit autant de temps & de paroles perdues avec un homme comme le Comte , qui ne se piquoit point de cette délicatesse de sentimens ; aussi , bien-loin d'être touché de ses prières , lui fit-il bientôt connoître qu'il étoit toujours le même. Il eut l'audace de lui faire la proposition la plus impudente , & lui dit : que bien qu'il eut sujet de se plaindre d'elle en toutes manières , il vouloit bien oublier tout , & ne point parler de cette dernière fredaine à son père ; mais qu'il exigeoit pour récompense de son silence , deux choses : l'une qu'elle renonçât pour toujours au Chevalier , & lui promit qu'elle ne le verroit jamais ; l'autre que dès-

lors elle lui accordât une faveur , après laquelle il ne pût plus douter qu'elle ne consentît à se donner à lui. Que ce n'étoit qu'à ce prix-là qu'il lui promettoit le silence ; mais qu'aussi sur son refus , non-seulement il en instruiroit son père , mais aussi tous ceux qui voudroient l'entendre. Mlle. de Mancigni outrée de l'impudence du Comte ne put plus retenir sa colère ; qui éclata avec d'autant plus de violence qu'elle s'étoit contrainte pendant quelque temps , & ne se possédant pas de fureur , elle l'auroit dévisagé si elle avoit pu.

Cependant le Chevalier arrivé à l'heure marquée , entendit le bruit. Il s'approcha du cabinet , & indigné de la nouvelle trahison de son frère , dont il ne pouvoit pas douter , entendant les reproches que lui faisoit sa maîtresse , fit entendre qu'il étoit tout près , & la pria de le faire entrer pour qu'il la vengeât enfin de la persécution de son frère. Mlle. de Mancigni voulut courir pour lui ouvrir la porte , mais elle fut retenue par le Comte , qui avoit tout sujet de craindre les effets du ressentiment de son frère. Elle fit tant d'efforts qu'elle se débarrassa de ses mains , & prit le chemin de la porte du jardin ; mais le Comte la prévint encore , & elle voyant qu'il n'y auroit pas moyen de faire entrer son amant , ne consulta plus que son désespoir. Elle courut à la chambre de son

père, où elle se jeta à ses pieds, lui avoua sa faute, lui en demanda mille & mille fois pardon, & lui promit de renoncer au Chevalier pour toujours pourvu qu'il la délivrât des persécutions du Comte; qu'elle ne pouvoit plus le regarder qu'avec horreur après tous les chagrins qu'il lui avoit causé, & l'indignité avec laquelle il venoit de la traiter.

Mr. de Mancigni touché des larmes de sa fille, & n'étant pas encore bien revenu de la surprise que lui avoit causée sa démarche, se contenta de lui faire quelques reproches sur sa désobéissance, & sur le tort que la conduite qu'elle tenoit pouvoit lui faire dans le monde; & satisfait de la promesse qu'elle lui faisoit de ne plus penser au Chevalier, il lui promit qu'à cette condition là il oublieroit tout le passé; mais qu'il vouloit que de sa part elle observât mieux ce à quoi elle s'engageoit, & que pour n'y être plus trompé il mettroit auprès d'elle une personne pour veiller sur toutes ses actions, & qui lui en répondroit. Mlle. de Mancigni fut obligée de consentir à tout pour fléchir la colère de son père. En même-temps le Comte entra.

Mr. de Mancigni ne put s'empêcher de lui faire quelques reproches d'être sorti des bornes du respect que l'on doit toujours au sexe. Le Comte au lieu de s'en excuser, se répandit en plaintes contre sa fille, & fit tout

ce qu'il pût pour aigrir son père contre elle ; mais Mr. de Mancigni le pria de remettre au lendemain ce qu'il avoit à lui en dire ; parce qu'il se sentoît fatigué & avoit besoin de repos ; de sorte qu'il fut obligé de se retirer.

Mlle. de Mancigni voyant son père dans des dispositions assez favorables à l'écouter , se jeta de nouveau à ses pieds , & après lui avoir encore demandé pardon , elle le conjura avec larmes de lui permettre de renoncer pour toujours au mariage ; qu'elle n'avoit pu résister aux sentimens que le mérite & les manières respectueuses du Chevalier , entièrement opposées à celles de son frère , lui avoient inspirées ; qu'elle alloit faire tous ses efforts pour lui obéir , & pour effacer de son cœur les impressions qu'il y avoit faites ; mais qu'aussi elle le conjuroit de la délivrer des poursuites du Comte , & de permettre que renonçant au Chevalier , il lui fût permis de renoncer à tout engagement , & même au monde.

Mr. de Mancigni lui témoigna que la disposition où il la voyoit à l'égard du Chevalier , lui étoit fort agréable ; mais que pour le dessein qu'elle avoit de renoncer au mariage , il ne pouvoit l'approuver , comme entièrement contraire à ses vues. Que son âge & ses infirmités ne lui permettoient pas d'espérer de vivre encore long-temps , &

68 *Histoire du Comte de Livry*

que s'il souhaitoit de vivre , ce n'étoit que pour la voir bien mariée , qu'après cela il mourroit content. Qu'il ne pouvoit pas encore rompre avec le Comte ; & que si elle ne prenoit pas celui-là , il falloit qu'elle consentit à en épouser un autre ; qu'il s'étoit présenté souvent des partis avantageux , que les engagements où il étoit entré avec le Comte lui avoient fait refuser ; mais que dorénavant il lui en laisseroit le choix , & qu'au défaut du Comte , il falloit qu'elle se déterminât pour un autre ; que c'étoit-là sa résolution à laquelle il falloit qu'elle se conformât. Elle ne put répondre & se retira.

Quoiqu'elle eût promis à son père de sacrifier le Chevalier , elle ne pouvoit s'y résoudre. Mais voyant que jamais il ne se rendroit traitable sur cet article , elle jugea qu'il falloit qu'elle renonçât à le voir , sans quoi leur intrigue ne pourroit jamais être tenue assez secrète ; & elle vouloit éviter jusqu'aux moindres soupçons , afin que son père ne pût plus douter qu'elle n'y eut renoncé sincèrement. Elle se flatta que ce seroit là le meilleur moyen , sous divers prétextes , d'éloigner la conclusion du mariage qu'il projetoit ; & que le Chevalier ne lui causant plus aucun ombrage , ses raisons pour le reculer en auroient plus de force. Elle écrivit dès la nuit même au Chevalier , pour lui donner rendez-vous pour le lendemain

chez Madame de Courville, & chargea sa fille de chambre de lui rendre sa lettre dès le matin.

Ils s'y trouvèrent tous deux à l'heure marquée, conduits par une égale impatience, le Chevalier de s'instruire de ce qui s'étoit passé la veille, & Mll. de Mancigni de le lui apprendre. Il ne put modérer sa douleur lorsqu'elle lui avoua la promesse qu'elle avoit faite à son père; il lui échappa même quelques reproches assez durs, il la traita d'infidelle, & déplora son malheur. Elle eut bien de la peine à le tranquilliser par les protestations d'une fidélité à toute épreuve; & en lui mettant devant les yeux que c'étoit le seul moyen par lequel elle pût se conserver à lui, & regagner la confiance de son père; qu'elle espéroit par-là que les raisons qu'elle allégueroit pour se dispenser de lui obéir auroient plus de poids sur son esprit, & feroient plus d'effet; que ne pouvant vivre encore long-temps, elle tâcheroit de gagner du temps, jusqu'à ce que maîtresse d'elle-même par sa mort, elle fût libre de se donner à lui. Bien que tout cela ne calmât pas les alarmes du Chevalier, elle lui fit si bien sentir la nécessité qu'il y avoit qu'il s'absentât, qu'enfin il y parut déterminé. Il lui marqua cependant l'inquiétude où il étoit que son amour ne fût pas à l'épreuve de l'absence, & que sollicitée tous les jours par

son père , elle ne l'oubliât enfin & se rendit. Elle l'assura qu'elle se sentoît assez forte pour soutenir la plus longue absence ; qu'elle n'en pourroit jamais aimer d'autre que lui ; & qu'enfin si , pressée par son père ; elle ne trouvoit plus de défaits , elle préféreroit d'entrer dans un Couvent plutôt que de lui manquer de parole. Qu'il laisseroit Madame de Courville qui auroit soin de ses intérêts , & qui l'instruïroit de tout. Que sous son couvert ils pourroient toujours s'écrire & se donner réciproquement de leurs nouvelles. Madame de Courville se chargea fort obligamment de leur faire tenir les lettres , & promit au Chevalier d'avoir toujours soin de ses intérêts , & qu'il auroit en elle une fidelle amie , qui ne lui manqueroit pas au besoin. Elle se joignit à Mlle. de Mandigni pour le faire consentir à une absence , & il ne put s'empêcher de convenir qu'elle étoit nécessaire , quelque peine qu'il eût à s'y résoudre. Enfin après les plus tendres assurances d'une fidélité réciproque , ils prirent jour à quelques jours de-là pour se voir & se dire adieu pour long-temps.

Le Chevalier pénétré de la plus vive douleur , & regardant l'absence qu'on exigeoit de lui comme le plus grand malheur qui pût lui arriver , s'abandonnoit aux fâcheuses réflexions que son désespoir faisoit naître ; & nonobstant ce qu'il avoit promis à Madame

de Courville & à sa maîtresse, il ne pouvoit encore s'y résoudre. Il avoit des sentimens qui lui paroissoient des marques certaines des malheurs qui le menaçoient, & toutes les assurances qu'il avoit de l'amour de Mlle. de Mancigni ne pouvoient calmer ses craintes. Il se prépara cependant à son départ, sans être encore déterminé où il vouloit aller traîner une vie malheureuse qui lui étoit à charge. Enfin il se détermina à aller en Hongrie, où l'Empereur étoit en guerre avec le Turc. Elle lui parut le lieu le plus propre à lui procurer la fin de ses malheurs. Tout fut tenu prêt pour son départ, & il n'attendoit plus que le jour auquel il devoit dire le dernier adieu à sa maîtresse pour partir.

Ces deux amans se trouvèrent chez Madame de Courville. Ils avoient l'un & l'autre le cœur si serré qu'ils furent quelque temps sans se pouvoir parler. Enfin le Chevalier éclata en plaintes de la rigueur de son sort, qui l'alloit éloigner de sa maîtresse, & l'exposer au danger de la perdre pour toujours. Il ne pouvoit se rassurer contre les craintes d'un changement, nonobstant toutes les sûretés que Mlle. de Mancigni lui donna. Elle voulut qu'ils se donnassent réciproquement des promesses de mariage; elle lui fit présent, pour gage de sa foi d'un diamant de très-grand prix, & de son portrait garni de

72 *Histoire du Comte de Livry*

pierreries. Elle l'obligea, malgré tous les efforts qu'il fit pour s'en défendre, d'accepter un billet de deux mille pistoles. Elle fa-voit le peu de bien qu'il avoit ; & que son frère lui refusoit tout secours ; ainsi elle fut charmée de trouver l'occasion de lui donner cette marque de son amour & de sa générosité. Toutes ces preuves d'une sincère tendresse touchèrent tellement de reconnoissance le cœur du Chevalier , qu'il ne pouvoit trouver de termes assez forts pour exprimer ses sentimens. Enfin le moment fatal auquel il falloit se séparer arriva ; & si Madame de Courville ne les eût arrachés l'un à l'autre , ils n'eussent peut-être pu se résoudre à finir leurs embrassemens. Mais elle obligea le Chevalier de passer dans une autre chambre , d'où après qu'il eût essuyé ses larmes & se fût un peu remis de son trouble , elle le renvoya chez lui partagé entre la joie & la douleur.

Il étoit en effet vivement affligé de cette séparation , dont il craignoit les suites. Mais parmi les larmes de tristesses que cette pensée lui faisoit verser , il s'en mêloit d'autres , que des sentimens de joie dont il se sentoit pénétré , en pensant qu'il ne pouvoit douter qu'il ne fût sincèrement aimé , faisoient couler en abondance.

Malgré tous les mauvais traitemens qu'il avoit reçus de son frère , il voulut le voir
avant

avant de partir & lui faire ses adieux ; mais il refusa constamment de le voir , & le Chevalier ne s'obstina pas davantage , & partit le lendemain pour la Hongrie. Il passa à Vienne , où il s'arrêta jusqu'à ce que la saison permit d'ouvrir la campagne , après quoi il se rendit à l'armée , où il trouva nombre de volontaires François , qui étoient de sa connoissance. Son mérite & sa bravoure , joints à sa modestie & à une grande complaisance qu'il avoit pour tous ses amis , lui acquirent bientôt l'estime de tous ceux qui le connurent. Les Allemands mêmes ne pouvoient se lasser de le louer ; & on peut dire qu'il se fit des amis de tous ceux avec lesquels il lia connoissance.

Quoiqu'il eut toute la vivacité & l'intrépidité naturelle aux François , il savoit modérer ce feu par une prudence & des sentimens modestes sur son mérite , qui ne leur sont pas ordinaires , sur-tout à l'âge où il étoit. Il s'acquit de la réputation dans cette campagne , & souhaita de retourner à Paris dès qu'elle fut finie ; mais les lettres qu'il recevoit presque tous les ordinaires de sa maîtresse & de Madame de Courville , lui firent si bien voir qu'il ne feroit que gâter encore plus ses affaires , que malgré la peine que cela lui causoit , il fallut se résoudre d'aller encore passer un hiver à Vienne , pour faire ensuite une seconde campagne , qu'il

74 *Histoire du Comte de Livry*

comptoit bien devoir être la dernière , ne pouvant plus résister aux chagrins & aux inquiétudes que lui caufoit une si longue absence. Elle fut en effet la dernière , mais elle lui fut bien fatale.

Le desir qu'il avoit de se distinguer ne lui faisoit négliger aucune occasion de donner des marques de son courage. Les plus périlleuses étoient celles où il se portoit avec le plus d'ardeur. L'armée Impériale étoit campée de manière qu'il y avoit une rivière entr'elle & celle des Turcs. Cette rivière avoit plusieurs gués, que tantôt quelques partis des Turcs, tantôt des Impériaux passoient pour venir escarmoucher. Un jour un parti de Cavalerie Turque vint fondre sur un poste avancé des Impériaux, qui n'étoit pas assez fort pour le soutenir, & le Chevalier qui se trouvoit à portée voulut être de la partie. Ils fondirent tous ensemble sur les Turcs qu'ils mirent bientôt en fuite, & peu contents de ce premier avantage, ils les poursuivirent jusqu'au-delà de la rivière avec tant d'ardeur, qu'ils ne s'aperçurent pas d'une embuscade; & ne pensant qu'à tuer ceux qui fuyoient devant eux, ils se trouvèrent tout d'un coup enveloppés par les Turcs. Ne pouvant soutenir leur grand nombre, & étonnés de se voir chargés si brusquement, la plupart ne pensèrent qu'à fuir; mais attaqués pardevant & parderrière, il n'y en eut que

peu qui échappèrent. Quelques-uns préférant la mort à une fuite honteuse, ne pensèrent qu'à vendre chèrement leur vie. Ceux-ci furent tous hachés en pièces ou faits prisonniers ; le Chevalier fut de ces derniers. Après avoir reçu plusieurs blessures, voyant qu'il perdoit tout son sang, & que la résistance étoit inutile, il fut obligé de se rendre.

On le conduisit au camp des Turcs, & l'Officier qui avoit commandé le parti, & dont il étoit le prisonnier, reconnoissant bien à la manière dont il étoit mis, que c'étoit un homme de distinction, fit prendre grand soin de sa guérison, dans l'espérance d'en tirer une grosse rançon. Il en agit même envers lui avec plus d'humanité que cette nation n'en a ordinairement pour ses prisonniers. Il le visita plusieurs fois, & craignant que l'affliction de se voir entre les mains de ses ennemis ne fût un obstacle à sa guérison, il n'omit rien de ce qu'il crut pouvoir adoucir son chagrin. Le Chevalier, dès qu'il fut en état d'écrire, lui demanda la permission de donner de ses nouvelles à sa famille, afin qu'elle le rachetât, & le Turc le lui accorda. Mais il se mit peu en peine de faire tenir ses lettres, & ce Barbare, dès qu'il ne craignit plus pour la vie du Chevalier, & qu'il le vit entièrement rétabli, ne lui épargna aucun mauvais traitement, & le tint comme un des plus vils esclaves. Son dessein étoit

76 *Histoire du Comte de Livry*

de l'empêcher pendant quelque temps de faire savoir son état à sa famille, & de l'obliger à force de mauvais traitemens à se faire racheter ensuite à quelque prix que ce fût.

Cependant le peu de gens qui purent échapper & arriver au camp des Impériaux, dirent que tout avoit été taillé en pièces, & on y crut le Chevalier mort. Ce bruit se confirma encore, parce qu'on n'apprit aucune de ses nouvelles. Son valet de chambre, qui étoit resté au camp, l'écrivit d'abord à Paris au Comte, qui bien-loin d'en être affligé, comme il le devoit, se fit une maligne joie de répandre cette nouvelle, pour voir comment Mlle. de Mancigni la recevrait.

Dès-avant le départ du Chevalier, les froideurs continuelles qu'il avoit à essuyer d'elle, & le mépris qu'il ne s'apercevoit que trop qu'elle avoit pour lui, avoient commencé à le rebuter; mais le plaisir qu'il trouvoit à persécuter son frère, l'avoit empêché de rompre entièrement. Dès qu'il le vit parti, il cessa de la voir, & ne vit plus son père. Elle fut charmée de se voir délivrée de ses importunités, & espéra de jouir de quelque repos, & de pouvoir se conserver à son amant, sans que son père y pût trouver à redire. Elle voyoit presque tous les jours Madame de Courville, & toute sa conso-

lation étoit de s'entretenir avec elle de son
amant. C'étoit la plus grande satisfaction dont
elle jouissoit pendant son absence. Il ne se
passoit presque point d'ordinaire qu'elle ne
lui écrivit , & elle étoit fort exacte à l'in-
struire de tout ce qui se passoit , & à le rassu-
rer dans ses alarmes continuelles.

Cette tranquillité ne fut pas de longue
durée. Il étoit difficile qu'une aussi belle per-
sonne que Mlle. de Mancigni , & un parti
aussi riche ne fût pas recherché. Les préten-
tions du Comte avoient écarté tous les sou-
pirans ; & comme il y en avoit peu en Fran-
ce qui pussent aller de pair avec lui pour la
naissance & les biens , ils n'avoient osé en-
trer en concurrence avec lui. Mais dès qu'on
fut bien assuré qu'il n'y pensoit plus , il y
en eut plusieurs qui se mirent sur les rangs.
Il y eut entre autres le Marquis d'Orneval ,
gentilhomme Normand assez riche , bien fait
& de bonne mine. A cela il joignoit un air
aisé , des manières polies , un esprit juste &
droit. Enfin il étoit digne d'être aimé ; mais
par malheur il trouva la place occupée par
un autre.

Il regarda Mlle. de Mancigni comme une
conquête digne de lui , & elle s'aperçut
bientôt qu'il pensoit à elle. Comme ce n'é-
toit pas un homme du caractère du Comte ,
il voulut l'obtenir d'elle-même avant que
de la demander à son père. Elle fut d'abord

78 *Histoire du Comte de Livry*

alarmée en le voyant sur les rangs , & comprit bien que son père ne feroit pas de difficulté de se déclarer en sa faveur , & qu'elle ne trouveroit aucun prétexte plausible pour le refuser. Elle ne pensa plus qu'à trouver quelques expédiens pour se défaire de lui , & lui donner honnêtement à entendre qu'il se donnoit une peine inutile. Il avoit des manières si respectueuses avec elle , & toutes ses actions étoient accompagnées de tant de soumissions , qu'elle ne pouvoit se résoudre de le brusquer. Elle le crut d'ailleurs trop généreux , & qu'il avoit des sentimens trop nobles pour vouloir d'un cœur qui se refusoit à lui , & elle espéra qu'il se désisteroit de sa poursuite , si elle lui avouoit que la place étoit prise , & qu'un autre possédoit sa tendresse.

On savoit assez dans le monde que Mlle. de Mancigni-avoit préféré le Chevalier à son frère ; & quand on ne s'en seroit pas aperçu , le Comte s'étant vu rebuté , pour se venger d'elle , avoit soin d'en instruire ceux qui l'ignoroient. Il n'étoit pas possible que le Marquis d'Orneval n'en fut quelque chose ; mais soit qu'il crut que tout étoit rompu entr'eux , soit qu'il crut qu'elle l'avoit oublié , ou que l'absence de cet amant lui fit espérer de pouvoir le chasser du cœur de sa maîtresse , il s'étoit attaché à elle , & ne la voulant devoir qu'à elle-même , il s'appli-

quoit à pénétrer ses sentimens, & à tâcher de reconnoître si elle avoit toujours les mêmes dispositions pour le Chevalier. Il est vrai qu'il avoit fait sonder le père pour savoir s'il auroit sa recherche pour agréable, & après avoir obtenu son approbation, il avoit déclaré qu'il vouloit, avant que de conclure, mériter aussi celle de sa fille par ses soins & par un amour tendre & respectueux.

Il y avoit déjà du temps qu'il s'étoit rendu fort assidu auprès d'elle, & qu'il ne perdoit point d'occasion de lui faire connoître sa passion; mais elle faisoit semblant de ne s'en pas appercevoir. Enfin, faisant réflexion sur la droiture du procédé du Marquis envers elle, & sur la sincérité qui éclatoit dans toutes ses actions, elle prit la résolution d'en agir aussi sincèrement avec lui. Elle consulta Madame de Courville, qui approuva son dessein. En effet, le Marquis étoit si honnête homme, & avoit tant de probité, qu'elles ne crurent rien risquer en lui déclarant avec franchise la vérité. Un jour donc qu'il pressoit Mlle. de Mancigni avec plus d'empressement qu'à l'ordinaire, de lui dire enfin ce qu'il pouvoit espérer, elle lui avoua que son cœur étoit occupé. Elle lui dit que la considération qu'elle avoit pour lui, & que son mérite lui attireroit toujours, l'avoit fait résoudre à lui déclarer franchement qu'il perdoit ses pas : qu'elle avoit reconnu

tant de probité & de sincérité dans sa conduite, qu'elle avoit cru devoir en user de même à son égard, & qu'il ne lui en fau-
roit pas mauvais gré : qu'elle ne pouvoit lui
refuser toute son estime, & que peut-être
s'il n'avoit pas été prévenu, elle n'auroit pu
lui refuser toute sa tendresse : qu'elle recon-
noissoit qu'il en étoit digne, & la méritoit
par la conduite respectueuse qu'il avoit tenue
avec elle : mais qu'enfin elle ne pouvoit re-
tirer ce qu'elle avoit donné à un autre, &
le prioit de ne lui point savoir mauvais gré
d'une chose dont une certaine sympathie
décidoit plutôt que le mérite. Le Marquis,
quoiqu'au désespoir d'une pareille déclara-
tion, qui faisoit évanouir toutes ses espéran-
ces, rejeta tout sur son malheur, & promit
à Mlle. de Mancigni de ne la plus importu-
ner. Il lui tint parole, & quoiqu'il continuât
de la voir, mais rarement, il ne lui parla
plus de son amour.

Elle fut charmée de la générosité de son
procédé, & satisfaite de jouir d'un peu de
tranquillité, elle n'étoit plus occupée que de
sa tendresse pour le Chevalier. Elle goûta
toute la douceur de cette situation, & comp-
toit de revoir bientôt son amant, & de jouir
avec lui du fruit de leur fidélité réciproque.
Son père étoit dans un état à ne pouvoir
vivre long-temps : il faisoit de l'établisse-
ment de sa fille l'objet de tous ses soins, &

avoit regardé le Marquis comme un parti convenable pour elle ; il en avoit souvent parlé à sa fille , qui n'avoit pas paru avoir pour lui l'aversion qu'elle avoit témoigné pour le Comte. Au contraire il l'avoit toujours entendu en parler avec estime , ce qui lui faisoit espérer de voir bientôt la conclusion de ce mariage. Il fut bien surpris lorsqu'il lui vit diminuer ses assiduités , & ne sachant à quoi attribuer ce refroidissement , il demanda à sa fille ce qui en étoit. Elle lui dit que ce n'étoit pas à elle à s'informer quelle en étoit la cause , mais qu'elle s'en étoit aperçue aussi-bien que lui , & que le Marquis avoit apparemment eu quelques raisons , que ni lui ni elle ne pouvoient deviner. Comme il croyoit qu'elle avoit entièrement oublié le Chevalier , il ne soupçonna point qu'elle en fut la cause.

Enfin arriva la nouvelle de la mort du Chevalier , dont le bruit vint bientôt jusqu'à Mlle. de Mancigni ; & quoique Madame de Courville lui pût dire pour lui en faire attendre la confirmation , lui mettant devant les yeux que ce pouvoit être une nouvelle fourberie du Comte pour découvrir ses sentimens , puisqu'il n'y avoit que lui qui l'eût répandue , elle ne put assez cacher son affliction & ses inquiétudes mortelles. Mais enfin sa mort fut confirmée par d'autres lettres , & d'une manière à n'en pouvoir

D v

plus douter par l'arrivée de son valet de chambre.

Il avoit laissé à ce garçon, dont il avoit reconnu la fidélité, un paquet avec ordre, s'il étoit tué, de le remettre à Madame de Courville. Il y avoit enfermé la bague que Mlle. de Mancigni lui avoit donnée, son portrait & toutes ses lettres. Ce garçon après avoir attendu au camp pendant plus d'un mois des nouvelles de son maître, n'en apprenant aucune, conclut qu'il étoit mort ; & revint à Paris, où il remit à Madame de Courville le paquet que son maître lui avoit confié. Elle le reçut en tremblant, & jugea bien que ce qu'elle craignoit n'étoit que trop vrai. Elle interrogea ce garçon sur toutes les circonstances, & après s'être pleinement convaincue qu'on ne pouvoit plus douter de la mort du Chevalier, & avoir donné des larmes à son malheur, elle se prépara à porter cette triste nouvelle à Mlle. de Mancigni. Elle la vit à peine entrer chez elle, qu'elle reconnut tout son malheur à la tristesse qui paroissoit sur son visage, & cette Dame ne put plus lui cacher ce qui en étoit. Elle en étoit si pénétrée qu'elle ne pouvoit retenir ses larmes. Dès-lors Mlle. de Mancigni s'abandonna toute entière à sa douleur, elle ne garda plus aucun ménagement, & se mit peu en peine de renfermer au dedans de son cœur une affliction qu'elle n'y pouvoit ca-

cher sans se faire une extrême violence ; elle la laissa éclater au dehors, & lui donna un cours-libre. Elle fut plus de trois mois sans sortir de chez elle, & il n'y avoit que la présence de Madame de Courville qui servit à la consoler. Cette sincère amie venoit souvent mêler ses larmes avec les siennes, & elles trouvoient une espèce de consolation à pleurer ensemble.

Il n'étoit pas possible que Mr. de Mancigni ne remarquât son affliction, & il eut été le seul qui ne s'en fut pas aperçu. Il ne put s'empêcher de lui en faire quelques reproches ; mais enfin il le lui pardonna facilement, espérant qu'elle ne porteroit plus d'obstacle à ses volontés, & ne refuseroit plus le mari qu'il lui choisiroit. Il laissa un cours libre à ses larmes, & attendit quelque temps avant de lui rien proposer. Il n'y avoit personne qui ne devinât bien la cause de l'affliction de Mlle. de Mancigni, & le Marquis d'Orneval ne fut pas le dernier à s'en appercevoir.

La mort du Chevalier laissant la place libre, il sentit renaitre l'espérance dans son cœur. Il crut qu'il avoit lieu de se flatter qu'il pourroit être écouté. Il étoit trop discret pour découvrir si-tôt ses dessein, mais après avoir laissé écouler quatre mois, voyant que Mlle. de Mancigni commençoit à voir compagnie, il se remit sur les rangs. Mr. de

84 *Histoire du Comte de Livry*

Mancigni fut charmé de voir qu'il pensoit encore à sa fille , & il remarqua bien à la manière obligeante dont il le recevoit , qu'il ne demandoit pas mieux que de le voir bientôt uni à elle par le Sacrement.

Ce n'étoit pas assez pour le Marquis. Il vouloit qu'elle se donnât à lui sans répugnance , & ce fut à la vaincre qu'il appliqua tous ses soins. Elle avoit trop de sujet de se louer de la générosité de son procédé pour le recevoir mal ; mais il remarqua bien que la plaie étoit encore trop nouvelle pour qu'il fût écouté , & résolut d'attendre encore que le temps eut achevé de la refermer. Mlle. de Mancigni ne pouvoit s'empêcher de lui savoir bon gré de sa discrétion , & en effet on ne pouvoit en avoir davantage. Car quoiqu'elle pût bien juger par ses assiduités qu'il renouveauilloit sa recherche , il ne lui parla de rien pendant près de six mois , & se contenta de la convaincre par un air tendre & respectueux , qu'il avoit toujours pour elle la même tendresse.

Enfin un jour qu'il la trouva moins triste qu'à l'ordinaire ; me fera-t'il permis , Mademoiselle , lui dit-il , d'espérer que le temps pourra effacer de votre cœur le souvenir d'un homme qui n'est plus , & à qui j'ai d'abord cédé la place sur la préférence que vous lui donniez. Mais à présent qu'il n'y peut plus prétendre , consentirez-vous que par les

soins les plus tendres & les plus respectueux ,
je tâche de la mériter , & que j'ose me pré-
valoir des dispositions favorables où Mr. de
Mancigni votre père est pour moi. J'avoue ,
Monsieur , lui répondit Mlle. de Mancigni ,
que votre discrétion & la générosité de vo-
tre procédé en vous rendant à la prière que
je vous faisois de ne vous point prévaloir de
tout le droit que l'approbation de mon père
sembloit vous donner , a mérité toute mon
estime. Mais mon cœur toujours occupé du
triste souvenir de sa première tendresse , ne
peut encore se résoudre à la remplacer. Si
j'étois maîtresse de disposer de moi , j'eusse
déjà renoncé au monde , où je ne restois que
pour lui , & je serois entrée dans un Cou-
vent : mais je n'ai jamais osé en parler , parce
que je sais que les desseins de mon père y
sont entièrement contraires. Ainsi j'y suis
obligée d'y renoncer , du moins pour tout
le temps qu'il vivra. Si cependant mon cœur
pouvoit se résoudre à se donner une seconde
fois , j'avoue encore que vous y auriez plus
de droit qu'aucun autre ; & je ne vous ca-
cherai point qu'il se donneroit à vous avec
moins de répugnance qu'à qui que ce fût :
ainsi je ne vous ôte pas tout lieu d'espérer ;
mais aussi les sentimens d'honneur & de pro-
bité que j'ai reconnu en vous , me font espé-
rer que vous ne me refuserez pas une grace ;
c'est que vous ne pressiez pas mon père de

m'obliger à consentir à vos vœux. Je sais qu'il souhaite de vous voir son gendre, & je ne nie point que je vois avec plaisir la préférence qu'il vous donne sur les autres. Permettez que je persiste dans les mêmes sentimens, qui pourroient se changer en aversion si la contrainte s'en mêloit. La conduite que vous avez tenue jusqu'à présent avec moi me fait croire que vous ne la démentirez pas dans la suite, & ne voudrez pas devoir à la contrainte ce que mon cœur ne vous refusera pas, s'il est jamais susceptible d'un nouvel engagement. La sincérité avec laquelle je vous avouai la première fois ma foiblesse, & dont je n'ai pas eu lieu de me repentir, est cause que je vous découvre encore avec franchise mes sentimens. Vous avez mérité la première fois mon estime & ma reconnaissance par votre déférence à ma volonté, peut-être en pouvez-vous attendre maintenant quelque effet plus considérable en votre faveur.

Le Marquis, dont le caractère étoit une probité & une droiture que rien ne pouvoit faire changer, ne le démentit pas en cette occasion. Il se jeta aux pieds de Mlle. de Mancigni, & lui fit mille remerciemens de ce qu'elle lui permettoit d'espérer : que jamais il n'avoit voulu d'un cœur qui ne se donnât à lui que par contrainte, qu'il ne la vouloit devoir qu'à elle-même, & qu'il se

tenoit heureux de ce qu'elle ne lui défendoit pas toute espérance. Mlle. de Mancigni le fit relever, & charmée de la délicatesse de ses sentimens, elle sentit encore augmenter beaucoup l'estime qu'elle avoit déjà conçue pour son caractère.

Il continua d'en user toujours avec elle avec la même discrétion & un grand respect. Elle de son côté, quoiqu'elle sentit bien que les sentimens qu'elle avoit pour lui ne fortoient pas des bornes de l'estime, ne pouvoit s'empêcher de traiter avec beaucoup d'égards un amant si tendre & si soumis. On crut bientôt qu'elle avoit oublié le Chevalier, & que le Marquis avoit pris sa place. Il s'en falloit bien cependant qu'il fût si avancé; il attendoit toujours quelque arrêt favorable de la bouche de sa maîtresse, mais elle ne cherchoit qu'à gagner du temps.

Cependant Mr. de Mancigni n'avoit rien plus à cœur que de voir sa fille mariée, & souhaitoit avec passion d'avoir pour gendre le Marquis, en qui il découvroit tous les jours de nouvelles qualités qui lui rendoient la chose d'autant plus désirable. Il ne le voyoit point qu'il ne lui demandât si ses affaires avançaient, & s'il espéroit de venir à bout de dompter le cœur rebelle de sa fille. Le Marquis se souvenant de la promesse qu'il avoit faite à sa fille, de ne point engager son père à user de contrainte, ré-

pondoit toujours d'une manière à faire croire que ses affaires avançoient , & qu'il avoit sujet de se flatter d'avoir fait quelque progrès. Mr. de Mancigni l'entendoit avec plaisir , & l'estime que sa fille témoignoit pour le Marquis le confirmoit encore dans cette pensée. Mais enfin il se lassa de les voir toujours en demeurer aux mêmes termes. Il y avoit déjà plus d'un an qu'on croyoit le Chevalier mort , seul obstacle que sa fille avoit eu à opposer à ses volontés , & cependant il ne voyoit pas le mariage de sa fille plus prêt à se conclure que le premier jour. De sorte que lassé de tous ces retardemens , il dit à sa fille qu'il vouloit qu'elle se déterminât , & que si son choix ne tomboit pas sur le Marquis , il vouloit la marier au fils du Président B... Qu'il n'étoit plus d'humeur à se payer de défaites , & qu'il vouloit qu'elle se déclarât. A force de prières elle obtint encore quelques jours pour délibérer sur le choix qu'elle feroit , non qu'elle ne donnât toute la préférence au Marquis , mais elle croyoit toujours gagner beaucoup en gagnant du temps.

Madame de Courville avoit toujours toute sa confiance. C'étoit dans le sein de cette amie qu'elle cherchoit toute sa consolation , & avec qui seule elle avoit pu s'entretenir du Chevalier. Elle ne lui avoit rien caché de ce qui s'étoit passé entre elle & le Mar-

quis, & c'étoit sur ses conseils qu'elle régloit toutes ses démarches. Elle lui dit encore quelles étoient les intentions de son père, & qu'il vouloit qu'enfin elle se déterminât. Madame de Courville lui conseilla d'obéir à son père : qu'elle avoit assez donné de larmes au Chevalier, qu'il falloit aussi qu'elle pensât à donner à son père la satisfaction qu'il desiroit depuis long-temps ; que ne pouvant être au Chevalier, & lui ayant gardé toute la fidélité possible, & même au delà du tombeau, elle ne pouvoit souhaiter mieux que le Marquis d'Orneval, dont elle devoit connoître tout le mérite : que le sacrifice qu'il lui avoit fait dès qu'elle lui avoit déclaré ses sentimens, méritoit quelque reconnaissance, & que si elle ne sentoit pas pour lui un penchant aussi fort que pour le Chevalier, l'estime qu'elle devoit avoir pour lui feroit peut-être naître l'amour dans la suite. Enfin qu'elle ne pouvoit pas douter qu'elle ne fût heureuse avec un homme, qui lui avoit déjà donné tant de preuves, & d'un amour sincère, & d'un dévouement entier à ses ordres, & qui par-là méritoit si bien toute sa tendresse.

Malgré la répugnance que Mlle. de Mancigni sentoit à s'engager dans les liens du mariage, elle ne put s'empêcher de goûter les raisons de Madame de Courville, & celle-ci renouvelant ses instances, l'obligea

enfin à prendre une dernière résolution en faveur du Marquis. Elle voulut encore que Mlle. de Mancigni fit venir Mr. d'Orneval, & lui déclarât qu'elle étoit prête à récompenser sa constance, & qu'elle ne différeroit plus qu'autant de temps qu'il en falloit pour observer toutes les formalités requises dans un mariage. Le Marquis à cette déclaration si long-temps attendue, & dont il commençoit à désespérer, donna toutes les marques de la joie la plus vive. Il se jeta à ses genoux, & fit éclater tous les sentimens de l'amour le plus tendre. Elle le fit relever, & lui promit qu'elle parleroit à son père, après quoi ils pourroient prendre ensemble les mesures qu'ils jugeroient convenables. Il s'en remit entièrement à elle, lui disant qu'il se conformeroit en tout à ses ordres, & qu'il n'auroit jamais d'autres volontés que les siennes; & il se retira l'homme du monde le plus satisfait.

Mr. de Mancigni ne le fut pas moins, lorsqu'il vit que sa fille ne mettoit plus d'obstacle à une chose qu'il avoit souhaité depuis si long-temps, sur-tout voyant qu'elle s'y portoit sans répugnance. Car bien qu'il voulût la voir mariée avant sa mort, il craignoit toujours de se voir obligé de l'y contraindre; & c'étoit à quoi il ne pouvoit se résoudre. Il lui en témoigna son contentement, de même que du choix qu'elle faisoit

du Marquis, & lui laissa pour le reste une entière liberté de faire tout à sa fantaisie. Elle ne prit que quinze jours, au bout desquels ils devoient être mariés. Elle en employa une partie à étouffer certains mouvemens qui s'élevoient dans son cœur en faveur du Chevalier, & qui lui reprochoient d'unir à un autre des jours qu'elle n'avoient destinés que pour lui seul. Il lui sembloit qu'elle commettoit une infidélité envers lui, en consentant à épouser le Marquis. Madame de Courville tâchoit par toutes sortes de raisons de la délivrer des scrupules qu'elle faisoit naître, & avoit bien de la peine à en venir à bout. Elle effuyoit même quelquefois ses reproches de l'avoir amenée à ce point, où elle ne seroit jamais venue sans elle. Cependant elle avoit donné sa parole, & il n'y avoit plus moyen de se dédire.

Mais la mort de Mr. de Mancigni apporta encore un nouveau retardement. Il n'eut pas la satisfaction qu'il avoit tant souhaitée, de voir sa fille mariée avant sa mort. Il ne restoit plus que trois jours des quinze que Mlle. de Mancigni avoit pris, au bout desquels elle devoit être épousée, lorsqu'une nuit à deux heures on la vint éveiller, & la faire hâter si elle vouloit voir encore son père en vie; il y avoit long-temps que l'état où il étoit faisoit craindre que chaque jour ne fût le dernier de sa vie; enfin ce moment

fatal arriva , & sentant bien qu'il étoit près de sa fin , il fit appeller sa fille , & envoya peu après chercher Mr. d'Orneval. Il leur témoigna que le seul regret qu'il avoit en quittant la vie , c'étoit de ne les avoir pu voir mariés , ce qu'il avoit souhaité avec passion ; qu'il vouloit donc qu'ils lui promissent que dès qu'ils le pourroient la chose s'exécuteroit. Il le leur fit promettre , & mourut peu de momens après entre leurs bras.

Mlle. de Mancigni ressentit vivement la perte d'un si bon père , & en fut extrêmement affligée. Il n'avoit presque jamais usé de l'autorité que la nature lui donnoit sur elle , & l'avoit toujours laissée jouir d'une entière liberté. Après avoir donné quelque temps aux larmes , le Marquis la pressa de remplir la promesse qu'elle avoit faite à son père , & de ne plus différer son bonheur ; mais elle lui répondit qu'elle ne pouvoit se résoudre à laisser un si court intervalle entre la mort de son père & son mariage , & que même elle craignoit que cela ne fit un mauvais effet dans le monde ; qu'ainsi elle le prioit de laisser encore écouler quelque temps : qu'il n'avoit plus de changement à craindre , puisqu'il avoit sa parole , qu'elle n'avoit pas dessein de la retirer , l'ayant donnée à son père sur le lit de la mort. Qu'il n'avoit pas à craindre non plus qu'elle lui préférât personne , puisqu'il étoit le seul , après

la perte du Chevalier , pour qui elle se fût senti quelque sympathie. Elle le fit donc consentir à laisser encore passer trois mois , & malgré la peine que cela lui faisoit : comme il régloit toutes ses volontés sur les siennes , il ne put le lui refuser.

Cependant le Chevalier languissoit dans une triste & dure captivité ; le Turc dont il étoit prisonnier , le traitoit comme le plus vil esclave , & le faisoit servir aux emplois les plus bas. Enfin , après lui avoir fait souffrir pendant près d'un an les traitemens les plus rudes , il lui permit d'écrire & de donner de ses nouvelles à sa famille. Le Chevalier se flattant que ses malheurs auroient adouci son frère , s'adressa à lui pour en obtenir sa rançon , que le Turc avoit mise à vingt mille écus ; mais ce frère dénaturé ne lui fit aucune réponse. Le Chevalier s'adressa à Madame de Courville ; mais comme la fortune n'étoit pas encore lasse de le persécuter , la lettre fut égarée par je ne sais quel malheur , & ne lui fut point rendue. Quelques autres qu'il lui écrivit encore , de même qu'à son frère , eurent le même sort. Ce fut alors qu'il se crut perdu sans ressource ; & se voyant abandonné de tout le monde , il occupa tout son esprit à imaginer les moyens de se délivrer lui-même de sa captivité : la nécessité lui fit entreprendre ce qu'il n'auroit jamais osé penser sans cela. II

94 *Histoire du Comte de Livry*

exhorta quelques esclaves Chrétiens , qui gémissaient avec lui dans les fers , à prendre une généreuse résolution de les rompre.

Ils étoient dans une petite ville qui n'étoit pas éloignée des frontières. La garnison Turque étoit assez nombreuse , mais il en sortoit souvent un nombre considérable pour aller en parti , & il n'en restoit que peu à la garde de la ville & des prisonniers. Ceux-ci ayant délibéré ensemble sur les moyens de se délivrer de l'esclavage , convinrent qu'il falloit attendre un jour que la plus grande partie de la garnison fût allée faire quelque course ; qu'il ne leur seroit pas difficile de trouver une lime pour se délivrer de leurs fers ; qu'alors ils devoient se saisir d'une des portes de la ville , & après avoir massacré la garde , se sauver dans une forêt qui étoit voisine. Un de ceux qui étoit du complot , & qui connoissoit bien le pays , se chargea de les conduire jusques sur les terres de l'Empereur.

On engagea dans cette entreprise presque tous les esclaves Chrétiens qui se trouvoient dans cette ville , & ils étoient en assez grand nombre pour se bien défendre s'ils eussent été armés & débarrassés de leurs fers. Ils préparèrent tout ce qu'ils crurent nécessaire , & attendirent avec impatience un jour favorable à l'exécution. Enfin ce jour arriva , & quelques-uns pourvus de li-

mes ayant rompu leurs fers, ils aidèrent les autres à s'en délivrer; & s'étant assemblés au nombre de près de cinq cens, ils se saisirent d'une vingtaine de Turcs, qui gardoient la porte par où ils devoient sortir; & après avoir fait main-basse sur eux, ils prirent toutes les armes qu'ils purent trouver, & firent toute la diligence possible pour se sauver. Leur guide leur fit traverser la forêt où ils passèrent la nuit, & le lendemain ils en sortirent & continuèrent leur route par des chemins écartés. La nuit approchoit, & ils se croyoient bientôt en sûreté, lorsqu'ils virent de loin un parti de Cavalerie venir à eux. Ils voulurent d'abord se cacher, mais ils virent bien qu'il étoit trop tard & qu'ils étoient aperçus, & la peur leur faisant croire que c'étoit ceux qui avoient été envoyés pour les poursuivre, le Chevalier les exhorta à se défendre avec courage, & à préférer une mort honorable à celle qu'ils trouveroient infailliblement dans de cruels supplices. Ils se postèrent le plus avantageusement qu'ils purent, & se préparèrent à faire usage du peu d'armes qu'ils avoient pu ramasser.

Cependant cette troupe s'étant approchée, l'alarme se changea bientôt en joie, lorsqu'ils reconnurent que c'étoit des Impériaux. Ils s'avancèrent à eux avec de grands cris de joie, & les remercièrent comme leurs li-

96 *Histoire du Comte de Livry*

bérateurs. Se trouvant en pleine sûreté sous cette escorte, ils continuèrent tranquillement leur route, & arrivèrent à Sigeth. Le Chevalier y trouva un jeune Comte de Windischgrats, avec qui il avoit lié une étroite amitié pendant les deux campagnes qu'il avoit faites en Hongrie. Ce Seigneur lui témoigna toute la joie imaginable de le revoir, & lui fournit d'abord tout ce qu'il lui falloit pour se remettre dans un état convenable à sa naissance. Il lui dit que tout le monde le croyoit mort, & qu'il avoit appris de quelques jeunes Seigneurs François, qui étoient venus servir cette année en qualité de volontaires, qu'on en étoit persuadé à Paris. Le Chevalier le pria de vouloir encore lui fournir de quoi faire son voyage, étant résolu de se rendre incessamment à Paris.

En attendant qu'il pût partir, il écrivit à Madame de Courville, à Mlle. de Mancigni & à son frère; & ne sachant si on l'avoit abandonné, ou si les lettres qu'il avoit écrites n'avoient point été rendues, celles qu'il leur écrivit étoient mêlées de reproches, de plaintes & de prières, & il leur marquoit qu'il les suivoit de près. Il se mit en chemin dès qu'il le put, & arrivé à Strasbourg, il y trouva son valet de chambre que son frère avoit envoyé avec de l'argent à sa rencontre, qui l'assura que son frère étoit dans une impatience extrême de le voir: qu'il étoit

Étoit entièrement changé à son égard , & que dans une maladie fort dangereuse , il avoit eu de cruels remords d'en avoir agi avec tant de dureté avec lui , & avoit pris la résolution de réparer par une conduite toute opposée les torts qu'il lui avoit faits.

Le Chevalier eût beaucoup de joie d'apprendre les sentimens où étoit son frère. Mais toute cette satisfaction s'évanouit bientôt lorsqu'il apprit que Mlle. de Mancigni étoit prête d'épouser Mr. d'Orneval , & qu'il n'y avoit que la mort de Mr. de Mancigni qui eût différé la satisfaction de ces deux amans. Il sentit alors tout son malheur , accusa sa maîtresse de perfidie après toutes les promesses qu'elle lui avoit faites , & une partie de ses plaintes tomba sur Madame de Courville. Son valet de chambre eut beau lui dire qu'on l'avoit cru mort , & que ce n'étoit que dans cette croyance que Mlle. de Mancigni s'étoit déterminée à épouser Mr. d'Orneval ; qu'elle avoit long-temps pleuré sa mort sans cacher son affliction , & avoit eu bien de la peine de se résoudre à se rendre aux instances de son père : le Chevalier ne cessoit de dire que si elle l'eût sincèrement aimé , elle ne l'eût pas si-tôt oublié , & ne se fût pas donnée avec tant de facilité à un autre.

Il ne vouloit pas retourner à Paris , où il ne voyoit que de nouveaux chagrins à

98 *Histoire du Comte de Livry*

effuyer ; mais enfin son valet de chambre le pressa tant , lui remontrant que son frère l'attendoit avec impatience , & desiroit lui donner des marques d'une sincère réconciliation , qu'il se rendit à ses raisons. Outre cela l'espérance qu'il ne pouvoit entièrement bannir de son cœur , malgré toutes les preuves qu'il avoit de son malheur ; peut-être encore la triste satisfaction qu'il se proposoit d'avoir en allant reprocher lui-même à sa maîtresse son infidélité ; tout cela joint ensemble le fit enfin résoudre de se rendre à Paris , où sa résurrection causa des mouvemens bien différens.

Madame de Courville ayant oui parler du bruit qui couroit que le Chevalier n'étoit pas mort , envoya chez le Comte en savoir des nouvelles. Il lui fit dire qu'il n'étoit pas mort , mais qu'il avoit été fait prisonnier , & qu'il alloit se mettre en devoir de payer sa rançon , & de le délivrer d'esclavage. Elle en conçut beaucoup de joie , mais elle ne savoit comment porter cette nouvelle à Mlle. de Mancigni , de qui elle s'attendoit à effuyer bien des reproches. Enfin le lendemain elle en reçut une confirmation , qui ne lui permettoit point de différer de lui annoncer cette nouvelle. C'étoit la lettre du Chevalier lui-même , qui en renfermoit une pour elle. Elle alla chez elle dès le matin , & la trouva encore au lit. Elle lui parla

d'abord du bruit qui couroit que le Chevalier vivoit encore , & voyant qu'elle recevoit cette nouvelle avec beaucoup d'émotion , & paroissoit combattu entre la crainte & l'espérance , elle lui rendit la lettre du Chevalier , dont elle reconnut d'abord l'écriture. Que je suis malheureuse , s'écria-t'elle en répandant des larmes en abondance , mon amant vit encore , & va me trouver prête à me jeter entre les bras d'un autre ! Est-ce là la fidélité que je lui avois vouée ! Quels reproches n'aura-t'il pas à me faire & avec justice ! Il croira que je n'ai attendu que sa mort pour me donner à un autre. Quelle joie n'aurois-je pas eue de le revoir , s'il m'eût retrouvée fidelle & constante ? Mais à présent sa présence va me couvrir de confusion. Comment me justifier à ses yeux ? Comment rompre un engagement qui auroit été indissoluble , si des accidens imprévus ne l'avoient retardé , & quand cela se pourroit , voudra-t'il de ce que j'ai accordé avec tant de facilité à un autre ?

Madame de Courville faisoit tous ses efforts pour essuyer ses larmes : elle lui remettoit devant les yeux qu'il y avoit près de deux ans que l'on croyoit le Chevalier mort : que ce n'étoit point de son bon gré qu'elle s'étoit engagée ; qu'elle l'avoit fait , contrainte par la volonté de son père ; que ce n'avoit point été par aucune inclination parti-

culière qu'elle se fût déterminé en faveur du Marquis, mais seulement à cause de la manière noble & généreuse dont il avoit cédé la place au Chevalier, dès qu'il avoit su qu'elle lui donnoit la préférence. Qu'un procédé si beau devoit faire espérer, que le sachant en vie, il ne lui disputeroit pas une place qu'il savoit qu'elle lui avoit toujours destinée; qu'elle se chargeoit de le faire consentir à se défaire de ses prétentions en faveur du Chevalier; & qu'elle se promettoit tout d'un homme dont la conduite avoit été jusqu'alors si pleine de droiture & d'honneur.

Elle ne pouvoit cependant calmer les alarmes de cette amante, qui, dans la joie qu'elle avoit du retour de son amant, étoit extrêmement troublée par les reproches qu'elles se figuroit qu'il seroit en droit de lui faire: elle craignoit aussi que Mr. d'Orneval ne lui cédât pas aussi facilement que la première fois une place sur laquelle elle lui avoit donné plus de droit, & dont il eut été en possession sans la mort subite de son père.

Sur ces entrefaites le Marquis entra, & trouvant Madame de Courville & sa maîtresse extrêmement émues, & cette dernière fondant en larmes, il s'informa avec empressement du sujet de ses pleurs. Mlle. de Mancigni pour toute réponse lui donna la lettre du Chevalier à lire. Il eut à peine jeté

les yeux sur le nom qui étoit au bas, qu'il pâlit, & commença à trembler pour lui-même. Il se regardoit comme sûr du cœur de Mlle. de Mancigni, & depuis la mort du Chevalier aucun rival ne l'avoit alarmé. Mais dès qu'il eut lu son nom, il ne put cacher son trouble, & demeura dans un profond silence. Ils furent tous trois quelque temps à considérer les différens mouvemens de leur cœur, qui se lisoient sur leurs visages; enfin, Madame de Courville rompant le silence: hé bien, Monsieur, que dites-vous de cette lettre, lui dit-elle, & quelles mesures trouvez-vous à propos de prendre? J'ai encore de la peine, répondit-il, à croire qu'elle soit véritable. C'est un effet de ma malheureuse destinée. La fortune n'est pas encore lassée de me persécuter, & lorsque je me crois au port, elle me montre que je suis prêt à faire naufrage. Je vous avoue cependant que je compte assez sur la vertu de Mademoiselle, & sur les engagements où elle est entrée avec moi, pour me flatter qu'elle ne voudra pas les rompre. J'espère qu'elle considérera que lorsque j'ai cru que le Chevalier avoit quelque droit sur sa personne, je lui ai cédé, malgré la violence que je me faisois; & que maintenant que mon droit est mieux fondé que le sien, puisque sans les accidens qui ont retardé mon bonheur, elle seroit à présent à moi;

& qu'il n'y pourroit rien prétendre, elle décidera en ma faveur.

Mais, Monsieur, lui dit Madame de Courville, il y avoit droit avant vous, & ce droit, il l'a toujours conservé, puisqu'il n'y a point renoncé. Ses malheurs l'ont empêché de le faire valoir. N'est-il pas assez à plaindre d'avoir gémi si long-temps dans un dur esclavage, sans avoir encore la douleur de se voir privé d'une personne à laquelle il attache tout le bonheur de sa vie ? Il ne m'est pas difficile, Madame, reprit le Marquis, de m'apercevoir que votre jugement ne me seroit pas favorable ; mais je compte trop sur l'équité de Mademoiselle pour croire qu'elle s'y conformera. Elle m'a donné des droits sur son cœur, que j'espère qu'elle ne déflavouera pas : elle sait que la moindre de ses volontés m'a toujours été une loi suprême, & je me flatte d'avoir mérité par mon respect & par mes soumissions, qu'elle ne me sacrifie pas au Chevalier après m'être vu si près de voir mon bonheur assuré. Eh bien, lui dit Madame de Courville, en remettez-vous la décision à Mademoiselle, & vous conformerez-vous à l'arrêt qu'elle prononcera ? Le Marquis, après avoir rêvé quelque temps, s'écria, je ne m'aperçois que trop de mon malheur ! Je n'en puis plus douter, Mademoiselle est déjà prête à me sacrifier au Chevalier. Parlez, Mademoiselle,

& décidez enfin de mon sort, je lis déjà dans vos yeux l'arrêt qui me condamne.

Elle étoit dans un trouble qu'elle ne pouvoit cacher, & fendoit en larmes. Elle écoutoit en tremblant tout ce qui se disoit, & craignoit déjà de ne pas trouver dans le Marquis autant de complaisance qu'il en avoit eu auparavant ; mais ses dernières paroles lui firent espérer qu'il ne s'opiniâtreroit pas à disputer la place au Chevalier. Enfin elle lui dit ; je vous connois trop bien, Monsieur, pour croire que vous voudriez d'un cœur qui est entraîné vers un autre par un penchant invincible ; vous n'ignorez point que le Chevalier avoit toute ma tendresse ; puisque je ne vous en ai point fait mystère. Peut-être ne vous l'aurois-je pu refuser, s'il ne vous avoit pas prévenu : du moins l'estime que je n'ai pu refuser à votre mérite, me fait juger que vous en étiez digne, & cette même estime me fait croire que vous ne voudriez pas d'un cœur qui ne se donneroit à vous qu'avec répugnance. Tant que j'ai cru que je ne dispois que d'un bien dont le Chevalier ne pouvoit plus jouir, je me suis fait une loi de la vaincre, & les sentimens que m'inspiroient votre vertu, & la générosité de votre conduite à mon égard ; me persuadoient que j'en viendrois à bout ; mais maintenant tout est changé, le Chevalier réclame un bien que je ne puis lui re-

tenir avec justice, & que je sens bien que mon cœur ne peut lui refuser. Voudriez-vous, Monsieur, démentir cette conduite noble & généreuse que vous avez tenue jusqu'à présent ? Contentez-vous d'avoir mérité ce qu'un aveugle destin vous refuse, & si votre procédé..... Vous abusez, Mademoiselle, interrompit le Marquis, de la facilité avec laquelle je me suis laissé vaincre. Sous quelle malheureuse étoile suis-je donc né pour que le sort me persécute à ce point ; car enfin vous savez que si je ne m'étois rendu avec tant de facilité aux instances que vous me faisiez pour différer notre mariage, sur les assurances que vous me donniez qu'il ne pouvoit plus naître aucun obstacle qui troublât mon bonheur, il y a longtemps que rien n'eût pu m'inquiéter dans la possession où je serois. Cependant vous refusez d'accomplir les promesses que vous m'avez faites ; & vous exigez de moi que je renonce aux espérances flatteuses sur lesquelles je fondeis tout mon bonheur. Faut-il encore vous donner cette dernière preuve de ma soumission à votre volonté, qui est toujours prête à me sacrifier aux intérêts d'autrui ? Mais enfin, puisque telle est ma destinée & que vous le voulez, je sens bien que j'y résisterois vainement, je me suis laissé mener où vous avez voulu. J'ai été la dupe de vos promesses dès le commence-

ment, je le ferai jusqu'à la fin. Disposez, Mademoiselle, continua-t'il en se levant, disposez en faveur du Chevalier, d'un bien qui m'appartenoit à plus juste titre qu'à lui. Je ne troublerai point l'union de deux amans si parfaits. J'irai traîner loin de vos yeux une vie que vous avez rendue malheureuse, aussi-bien ne pourrois-je soutenir la vue d'une félicité dont ma sotte crédulité m'a privé. Peut-être aussi que ma vue vous embarrasseroit, & troubleroit la tranquillité dont vous allez jouir. Ainsi, je me retire & vous dis un dernier adieu. Et ayant fait une profonde révérence, il sortit brusquement.

Mlle. de Mancigni le rappella, mais il ne voulut pas rentrer. Madame de Courville courut après lui, voyant qu'il étoit sorti en colère, pour tâcher de l'appaiser; mais après l'avoir écouté quelque-temps, voyant bien qu'il n'y avoit plus rien à espérer pour lui, il la quitta brusquement. Une heure après un laquais apporta à Mlle. de Mancigni une lettre, par laquelle il renonçoit à tous les droits qu'il pouvoit avoir sur elle, & la laissoit en pleine liberté de disposer de sa personne en faveur de qui elle voudroit. Elle étoit écrite d'un style ironique, & la manière dont il l'avoit quittée lui faisoit assez juger qu'il étoit véritablement offensé, & lui fit craindre les effets de son ressentiment pour le Chevalier; mais

E. y.

elle apprit du laquais qui lui avoit rendu la lettre, que d'abord après l'avoir fermée il étoit monté à cheval, & étoit parti pour la Province. Peu de temps après elles apprirent qu'il s'y étoit marié par désespoir, avec une personne que son père avoit voulu depuis long-temps lui faire épouser pour des intérêts de famille; & quoiqu'il eut toujours eu une extrême aversion pour ce mariage, il en a usé parfaitement bien avec elle, tant qu'elle a vécu.

Ce fut alors que Mlle. de Mancigni se livra toute entière à la joie de revoir son amant. Elle ne parloit plus que de lui avec Madame de Courville, & il étoit le sujet de tous leurs entretiens. L'éloignement du Marquis ne faisoit plus craindre la concurrence de ses deux rivaux; & elle attendoit avec une extrême impatience cet heureux retour, se voyant alors en état de lui donner des preuves de sa constance & de la plus parfaite tendresse.

Cependant le Chevalier, dans de cruelles alarmes, les sentoît augmenter à mesure qu'il approchoit Paris, & ne s'attendoit qu'à y trouver une entière certitude de son malheur; de sorte qu'il ne se pressoit pas d'y arriver, & n'avançoit qu'à petites journées. Il alla d'abord descendre chez son frère, dans les embrassemens duquel il trouva des marques d'une sincère réconciliation; & pour

première preuve qu'il étoit prêt à le servir en tout, il lui dit les nouvelles qu'il savoit de Mlle. de Mancigni, & qu'il ne trouveroit plus aucun obstacle à son bonheur. Le Chevalier ayant de la peine à croire que sa fortune eût changé de face à un tel point, le Comte lui permit d'aller s'en faire instruire pleinement par Madame de Courville, & il y courut aussi-tôt sans se donner le temps de changer d'habit. Cette Dame le reçut avec toutes les démonstrations possibles de joie; & pour ne lui laisser aucun doute sur la fidélité de sa maîtresse, elle voulut l'y conduire dans le moment même. Il vouloit qu'elle lui permit du moins d'aller changer de linge, & de prendre un autre habit; mais elle l'assura si bien de l'impatience que sa maîtresse avoit de le voir, & qu'elle n'y regarderoit pas de si près, que n'en ayant pas moins lui-même, il ne différa pas davantage, & il alla dans l'état où il étoit.

On ne sauroit assez décrire la joie que ces deux amans eurent de se revoir & de se retrouver fidèles après s'être crus séparés pour jamais. Ils renouvelloient à chaque instant leurs tendres embrassemens sans se pouvoir dire un seul mot.

Ils avoient l'un & l'autre le cœur si rempli, & leur joie étoit si vive, qu'ils ne pouvoient encore proférer une parole. Enfin, après près d'un quart-d'heure de silence ils

éclatèrent l'un & l'autre , & se donnèrent réciproquement des assurances de l'amour le plus vif. Ils résolurent de ne pas retarder davantage leur union ; & jouissant tous deux d'une entière liberté , ils ne remirent leur mariage qu'à quelques jours de-là.

Le Chevalier retourna chez son frère ; qui pour lui donner des preuves réelles de la sincérité de son amitié , lui fit présent de la terre de Livry , sur laquelle l'apanage du Chevalier étoit assigné , & qui valoit plus de douze mille livres de rente. Il voulut aussi qu'il le reconciliât avec Mlle. de Mancigni , & le lendemain le Chevalier l'y conduisit.

Cette histoire , & les réflexions qu'elle fit faire à la compagnie , l'avoit occupée si agréablement , qu'ils furent tous surpris de se voir déjà arrivés à Paris. J'espère , dit Mr. de Terni , que vous ne me refuserez pas la grace de venir prendre à diner chez moi ; Mr. & Madame de Contamine , Mr. Des Frans & Madame de Mongey m'ont déjà donné leur parole , & Mr. Dupuis s'est engagé de nous amener Madame de Londé. La chère ne seroit pas entière si vous n'en étiez. Je suivrai les volontés de ma belle maîtresse , répondit des Ronais , & si elle y consent , je n'oserois refuser. Peste , dit Mlle. Dupuis en riant , qu'il est complaisant ! Je crains bien que tout cela ne change bientôt ;

& qu'il ne faille s'accoutumer à entendre un autre langage. Vous me connoissez bien mal, reprit Des Ronais, si vous croyez que jamais je puisse changer à votre égard, & je Bon, bon, interrompit Mlle. Dupuis, n'êtes-vous pas tous bâtis de même, & dois-je vous croire fait d'une autre pâte que les autres. N'entends-je pas tous les jours les discours que ces hommes mariés tiennent de leurs femmes? Et ne dois-je pas croire que vous en ferez autant qu'eux? Car si jusqu'ici vous n'avez encore osé vous joindre à eux, c'est que vous ne vous croyez pas encore en droit de prendre ces airs devant moi. Quoiqu'il en soit, je promets à Mr. & à Madame de Terni de me rendre chez eux, vous y viendrez si vous voulez. Des Ronais vouloit répondre lorsqu'ils se trouvèrent à la porte de Mlle. Dupuis. Ils y descendirent de carrosse, & il promit à Mr. de Terni de l'y amener. Il la quitta un moment après pour aller faire un tour chez lui, & la vint reprendre ensuite pour l'y mener.

Ils y trouverent la compagnie déjà rassemblée, hormis Dupuis & Madame de Londé. Des Ronais alla d'abord embrasser un homme fort bien mis, que Mlle. Dupuis ne connoissoit pas, & qui se trouva chez Mr. de Terni avec le reste de la compagnie. Après lui avoir fait beaucoup de civilités,

110 *Histoire du Comte de Livry*

il vint se remettre auprès de sa maîtresse ; qui n'avoit pas eu la patience d'attendre qu'il revint auprès d'elle , pour se faire instruire que c'étoit Mr. de Salvagne, Madame de Contamine le lui avoit dit , & avoit ajouté en même temps qu'il falloit que toute la compagnie se réunît pour l'engager à raconter son-histoire , qu'elle croyoit fort intéressante par ce qu'elle en avoit ouï dire en gros.

Il étoit heure de se mettre à table , mais on attendoit encore Madame de Londé & Dupuis , lorsqu'on le vit arriver seul. Chacun s'empressa de lui demander d'où vient il ne l'avoit pas amenée ? Ce n'est pas la seule chose qu'elle m'a refusée , dit-il , car rien ne la retient chez elle , & je ne fais pourquoi elle n'a pas voulu se rendre aux instances que je lui ai faites pour l'engager de venir ici. Non-seulement je n'ai pu gagner cela sur elle par mes prières , mais elle m'a même constamment refusé la grace que je lui demandois de me permettre du moins de dîner avec elle. Je n'ai pu obtenir ni l'un ni l'autre. Voilà un petit échantillon qui peut faire juger de ce que j'aurai à souffrir dans la suite. Vous êtes encore trop heureux , dit Madame de Contamine en riant , & si vous aviez une femme qui vous fit bien enrager , vous n'auriez que ce que vous avez mérité. Ils alloient continuer sur ce ton ,

lorsqu'on vint avertir qu'on avoit servi. Mr. de Terni les pressa de se mettre à table, ce qui finit la conversation de Madame de Contamine & de Dupuis.

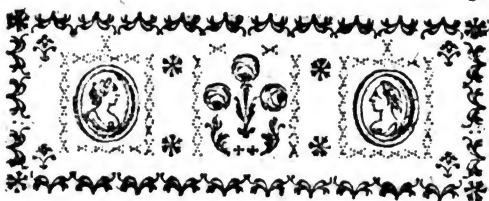
On se récria fort sur la magnificence de Mr. & de Madame de Terni. Tout y étoit du dernier propre, & les mets d'une délicatesse extraordinaire, ce qui, avec la disposition que les conviés se sentoient à la joie, rendit la conversation fort animée. Dès que l'on eut servi le dessert & renvoyé les domestiques, on causa avec plus de liberté. Tout le monde se jeta sur Dupuis, qui seul paroissoit rêveur : on le pilla, & quoiqu'il eut bonne langue, il avoit bien la peine à faire tête à tout le monde. On le railla principalement sur l'argent qu'il avoit trouvé avec tant de facilité, & on vouloit l'obliger à dire d'où il l'avoit tiré. Madame de Contamine lui dit que s'il ne l'avouoit de bonne grace, elle jeteroit des scrupules dans l'esprit de Madame de Londé, qui feroient qu'elle y penseroit plus d'une fois avant que de se résoudre à achever leur mariage. Je ne vous crois pas assez méchante pour cela, dit Dupuis un peu ému, & vous ne me rendriez pas service. Tout le monde voyant qu'il le craignoit en effet, se joignit à Madame de Contamine pour l'en menacer, & il avoit peine à résister à leurs instances.

Mais Mr. de Salvagne vint à son secours ;

PREMIERE Histoire du Comte de Livry , &c.

& dit qu'il méritoit plutôt qu'on le louât de sa discrétion , que de lui faire effuyer les railleries & les menaces qu'on lui faisoit pour l'engager à trahir son secret. Oh ! bon , dit Madame de Contamine , puisque vous prenez le parti de ce pauvre garçon , ce sera vous qui payerez pour lui , & vous satisferez la curiosité que nous avons tous de savoir votre histoire. Il voulut s'en défendre ; mais il ne put résister long-temps aux fortes sollicitations de toute la compagnie. On passa dans une autre chambre , & dès que chacun eut pris sa place , il commença en ces termes.





HISTOIRE
 DE MONSIEUR
 DE SALVAGNE
 ET
 DE MADAME
 DE VILLIERS.

* * * A famille vous est trop connue,
 * M * pour qu'il soit nécessaire que je
 * * * vous apprenne qui je suis. Il y
 * * * a plus de vingt ans que mon père
 exerce la charge de Président. Son père ayant
 obtenu pour lui la survivance de sa charge,
 qui est celle dont mon père est revêtu à
 présent, l'obligea malgré la répugnance qu'il

avoit de se faire de robe, & lui acheta une charge de Conseiller. La peine que mon père a eu à se résoudre à embrasser un état qui étoit peu conforme à son inclination, a été cause qu'il ne m'a point gêné, & m'a laissé suivre la mienne dans le parti des armes que j'ai pris : & il est vrai aussi que si notre famille a produit quelques personnes illustres dans la robe, elle tire cependant son principal lustre de la profession des armes, où elle s'est toujours distinguée.

Vous trouverez bon que je ne m'arrête point sur quelques petites aventures qui me sont arrivées dans ma jeunesse ; elles sont presque communes à tous les jeunes gens qui fréquentent le monde : je passerai tout de suite à l'occasion inespérée qui me procura la connoissance de Madame de Villiers.

J'avois déjà fait plusieurs campagnes avec honneur, lorsque le Roi m'honora d'un brevet de Brigadier ; je servis même en cette qualité contre le Prince d'Orange à la bataille de St. Denis, qui fut la dernière action de cette guerre : la paix ayant été publiée aussi-tôt, j'allai trouver mon père à une de ses Terres ; & comme nous nous en revenions à Paris, nous nous arrêtâmes dans un Village prochain de cette Ville : nous étions descendus de carrosse, mon père y étoit déjà remonté, & j'étois prêt à le faire aussi, lorsqu'une jeune Dame, belle

comme les Anges, & parfaitement bien faite, passa auprès de moi sans m'appercevoir, ou sans faire semblant de me voir, & alla droit à notre carrosse. Elle y demanda place à mon père, qui eut été trop galant pour la refuser; mais à peine attendit-elle sa réponse pour s'y mettre avec une précipitation, qui faisoit juger qu'elle craignoit d'être refusée. Je la suivois immédiatement, & je fus surpris, aussi-bien que mon père, de la hardiesse de son action.

Nous la regardions tous deux sans savoir qu'en penser. Elle s'aperçut apparemment que nous ne formions pas de sa vertu un jugement fort favorable, & résolut de se divertir quelque temps de notre embarras. Elle avoit cependant un air & des manières qui faisoient juger que c'étoit une personne de qualité; mais comme nous la voyions seule sans aucun domestique, cela joint à la hardiesse avec laquelle elle étoit entrée dans notre carrosse, faisoit croire à mon père que ce n'étoit qu'une aventurière, & pendant toute la route nous ne fûmes à quoi nous arrêter. Pour mon père il la crut de moyenne vertu, & dans cette pensée il lui dit quelques galanteries, qui furent d'abord assez bien reçues; mais comme elle vit qu'il étoit prêt à s'émanciper un peu trop, elle prit un sérieux qui lui imposa silence.

Un peu après elle renoua la conversation;

116 *Histoire de M. de Salvagné*

& il sembloit qu'elle craignit que nous n'eussions trop de respect & d'égards pour elle ; mais dès qu'elle nous voyoit en train de dire quelque chose de trop libre , elle prenoit un air qui nous faisoit changer de ton. J'étois si charmé de son esprit & de sa beauté , que je ne pouvois m'imaginer que ce ne fut pas une personne de qualité : ses regards m'inspiroient du respect , & me rendoient timide contre mon ordinaire. La crainte que j'avois de dire quelque chose mal à propos à une personne que je ne connoissois pas , fit que je parlai fort peu pendant tout le chemin.

Mon père rioit de mon embarras , & croyoit que sa présence me gênoit ; & en effet je ne sais si je ne me ferois pas mieux tiré d'affaire si j'eusse été seul ; j'étois pensif & rêveur , & j'avois toujours les yeux attachés sur cette belle inconnue. Elle ne paroissoit pas avoir plus de dix - huit ans. Elle avoit plus l'air fille que femme ; mais certaines manières dégagées qui se répandoient sur toutes ses actions , me faisoient juger qu'elle étoit mariée , ou du moins qu'elle n'étoit pas fille , car je ne savois encore qu'en croire. Elle avoit des yeux bleus , qui avoient quelque chose de tendre & d'animé , les cheveux noirs comme du jais , la bouche petite & vermeille , le nez un peu aquilin , la peau extrêmement blan-

che, la plus belle main qu'on put voir, & des bras faits au tour. J'en étois enchanté, & je lui disois tout ce que je pouvois imaginer d'obligeant : mon père au contraire ne pensoit qu'à rire & à railler, sans cependant sortir des bornes de l'honnêteté, & elle lui répondoit avec tant d'esprit qu'elle le mettoit souvent court.

Nous nous trouvâmes enfin tout près de Paris. Mon père lui offrit de la conduire chez elle, mais elle ne le voulut pas permettre, & toutes les instances que nous pûmes faire pour l'obliger à accepter nos offres, furent inutiles. Elle voulut prendre le premier carrosse de place qui se trouva dans notre chemin. C'étoit par pure malice ; elle nous voyoit dans l'incertitude sur le jugement que nous devions porter d'elle, & elle se fit un plaisir de nous y laisser. J'en fus au désespoir. J'avois compté que du moins en arrivant à Paris nous apprendrions qui pouvoit être une si aimable personne ; mais mon espérance fut vaine, & elle ne voulut jamais nous dire ni son nom, ni sa demeure. Je la pressai de me permettre de l'aller voir, mais elle dit, que c'étoit à elle à venir nous remercier de la civilité que nous avions eu de lui accorder une place dans notre carrosse. J'eus beau faire & beau dire, je n'en pus tirer autre chose, & elle nous quitta, nous laissant dans une incertitude qui me

118 *Histoire de M. de Salvagne*

désoloit. Je m'informai à nos laquais si personne d'eux ne la connoissoit, & s'ils ne savoient pas par quel hasard nous avions rencontré dans ce village une Dame si bien mise.

Ils me dirent qu'ils avoient apperçu à quelque distance de l'endroit où nous nous étions arrêtés, un carrosse embourbé, & beaucoup de gens occupés à le tirer, qu'apparemment c'étoit le carrosse de cette Dame, & qu'ayant apperçu le nôtre qui alloit vers Paris, elle étoit accourue au plus vite, & s'y étoit fourrée. Voilà tout ce que j'en pus savoir.

J'avois l'esprit si rempli de son idée, que je ne dis presque pas un mot pendant le souper. Mon père se divertit à me railler sur ma rêverie, & dit qu'il voyoit bien que j'en tenois. En effet je n'étois occupé qu'à penser à elle, & aux moyens de découvrir qui elle étoit. Je fus près de six mois sans que personne put me l'apprendre. Voyant enfin que toutes mes recherches étoient vaines, je partis pour une des terres de mon père, où il y avoit quelques différends à terminer avec des Gentilshommes voisins; ce fut pendant mon absence qu'elle se fit enfin connoître elle-même.

Elle avoit un procès au Parlement, pour lequel elle fut obligée de venir solliciter elle-même. Elle feignit d'abord de n'être

venue chez mon père que pour le remercier de l'honnêteté qu'il avoit eu de lui accorder une place dans son carrosse. Elle lui dit que la circonstance où elle s'étoit trouvée lui avoit rendu ce service précieux, parce qu'elle étoit appelée à Paris par une affaire importante, qui ne souffroit point de retardement. Elle étoit encore en grand deuil, ce qui fit juger à mon père qu'elle étoit veuve depuis peu, & qu'il s'étoit trompé dans les conjectures qu'il avoit faites sur son sujet la première fois qu'il la vit. Il tâcha d'effacer de son souvenir, par toutes les politesses dont il put s'aviser, les petites gaillardises qu'il avoit lâchées lorsqu'elle s'étoit trouvée dans son carrosse. Elle ne fit plus de difficulté de lui dire qui elle étoit, & elle lui apprit pour quel sujet elle s'étoit jetée avec tant de précipitation dans notre carrosse. Ensuite elle parla à mon père de son procès, & il s'engagea avec plaisir à lui rendre dans cette affaire tous les services qui dépendroient de lui.

Il m'écrivit d'abord tout ce qu'il en fa-voit, & voici à peu près ce qu'il m'en apprit. Elle s'appelloit Madame de Villiers. Elle étoit veuve depuis peu d'un Conseiller au Parlement de Paris, qu'elle avoit épousé à l'âge de dix-sept ans. Un voyage qu'elle avoit été obligée de faire à Etampes, pour y régler quelques affaires qui concernoient les

biens qu'elle y avoit , avoit donné occasion à notre rencontre. Elle y avoit à peine été quelques jours , qu'elle y reçut des lettres que son mari étoit à l'extrémité , & qu'il souhaitoit ardemment de la voir encore avant mourir : ce qui lui avoit fait précipiter son départ.

Mais étant en chemin assez près de l'endroit où nous arrêtâmes , son carrosse s'étoit embourbé , & après bien des efforts pour le tirer , le brancard s'étoit rompu. Elle s'étoit vu par-là obligée d'attendre qu'il fût raccommodé , & de différer un voyage qui ne souffroit point de retardement. Dans le temps qu'elle étoit fort en peine sur le parti qu'elle devoit prendre , elle avoit vu notre carrosse , & sans s'embarrasser à qui il pouvoit appartenir , elle étoit venue nous y demander place. La crainte d'être refusée avoit été cause qu'elle s'y étoit jetée avec précipitation , sans attendre la réponse de mon père. A son arrivée elle avoit trouvé son mari mourant , & conservant encore à peine assez de connoissance pour la reconnoître. Il avoit cependant donné encore quelques signes de joie de la revoir , & étoit mort peu après. Il lui avoit fait des avantages fort considérables par son testament ; mais ses frères , qui voyoient avec regret que sa veuve emportoit presque toute sa succession , lui cherchoient chicane , & vouloient faire
déclarer

déclarer le testament nul , sous prétexte qu'il y manquoit quelque formalité. C'étoit là le procès, qu'elle venoit solliciter chez mon père.

Il se fit un plaisir de s'étendre dans sa lettre sur tout ce qui la concernoit , & y ajouta quelques railleries sur l'impatience que j'avois témoignée de connoître cette belle personne. Tout ce qu'il m'en disoit ne pouvoit que m'en faire concevoir une idée fort avantageuse ; & le détail où il entroit dans sa lettre me fit juger que lui-même n'avoit pas conçu moins d'estime pour elle. Elle me disoit que la simplicité de son habillement de veuve , bien loin de diminuer en rien sa beauté , ne servoit qu'à en relever l'éclat , & qu'il l'avoit trouvée beaucoup plus belle dans cet état que lorsque nous l'avions vue ensemble. Il ajoutoit qu'il ne pouvoit que me plaindre d'être retenue si loin d'elle , & de ne pouvoir satisfaire l'impatience que j'avois de la voir. Quoiqu'il tournât tout cela en badinage , je remarquai bien au portrait avantageux qu'il m'en faisoit , qu'il ne seroit pas fâché que je m'y attachasse , & qu'il la regardoit comme un parti qui me convenoit. La joie que j'en eus redoubla l'impatience que j'avois de me rendre à Paris. Il y avoit long-temps que mon père m'avoit témoigné qu'il souhaitoit de me voir marié. Il m'en avoit parlé quelquefois , & m'avoit même

112 *Histoire de M. de Salvagne*

proposé des partis fort avantageux , mais j'avois toujours tâché d'éloigner la chose le plus que j'avois pu , & je n'avois pas manqué de prétexte. La guerre sur-tout qui m'obligeoit d'être absent la plupart du temps , en étoit un assez spécieux.

Mais pour lors je promis bien à mon père , en moi-même , de lui obéir. Je terminai le plus promptement que je pus ; je sacrifiai même une partie de nos droits , & je volai à Paris.

Dès que j'y fus arrivé , mon père me demanda comment alloient les affaires du cœur , & sur ce que je lui parus résolu de poursuivre ma pointe , il approuva mon dessein , & me dit qu'à son gré je ne pouvois jamais faire de meilleur choix. Il donna encore de nouveaux éloges à la vertu & à la beauté de cette Dame , & s'étendit fort sur ses bonnes qualités ; ce qui me fit juger qu'il n'avoit rien négligé pendant mon absence pour s'instruire à fond de tout ce qui la regardoit , & qu'il étoit très-content de voir que j'y pensois tout de bon. Je ne voulus remettre qu'au lendemain à l'aller voir , & j'attendis ce lendemain avec autant d'impatience que si j'avois eu encore plusieurs mois à attendre. Je passai la nuit avec autant d'inquiétude qu'en auroit pu avoir un amant , qui après avoir languï long-temps , auroit enfin obtenu un rendez-vous de sa maitresse.

Je pris un tout autre soin de me bien mettre que je n'en prenois ordinairement , & je passai presque tout le temps qui précéda l'heure de ma visite , à me préparer à paroître devant elle d'une manière qui pût lui plaire , & m'attirer ses regards. J'avois fait faire pendant mon absence un carrosse neuf , mes laquais étoient aussi habillés de neuf , & j'avois eu soin que tout mon équipage fût lesté. Je sentis pendant tout le chemin une émotion , qui me faisoit juger que les sentimens que j'avois pour elle , étoient fort différens de ce que j'avois senti jusqu'alors pour d'autres que j'avois cru aimer , & pour qui je n'avois jamais éprouvé rien de semblable. Mon émotion augmentoit à mesure que j'approchois de chez elle : une timidité , qui ne m'étoit pas naturelle , s'emparoit de mon esprit , & plus je faisois d'effort pour la vaincre , plus elle augmentoit , & me faisoit craindre que je ne me tirasse très-mal d'affaire dans cette première visite.

Si je l'eusse trouvé seule , je crois que sa présence m'auroit tellement troublé que je n'aurois su que lui dire. Malgré le soin que j'avois pris de me préparer , & de méditer mon compliment comme auroit pu faire un écolier , je lui aurois peut-être donné fort mauvaise idée de mon esprit. Par bonheur j'y trouvai assez nombreuse compagnie , ce qui me donna le moyen de me remettre un

peu de mon trouble. J'avois souhaité avec passion jusqu'à ce moment de la trouver seule, & de pouvoir l'entretenir en particulier ; mais alors sentant bien que je ne me tirerois pas à mon honneur d'un tête à tête, je fus ravi d'y trouver du monde. Ma visite fut de près d'une heure, & la conversation ne roula que sur la manière bizarre dont nous nous étions rencontrés, qu'elle se fit un plaisir de raconter à la compagnie. Elle insistoit sur-tout sur les conjectures que la hardiesse de sa démarche nous avoit donné lieu de faire ; & elle soutenoit, quoique je pusse dire pour l'assurer du contraire, que nous avions eu très-mauvaise opinion d'elle. Comme elle avoit beaucoup d'esprit, elle rendit par-là la conversation fort enjolivée. Elle convenoit elle-même qu'elle ne devoit pas être surprise du jugement que nous avions porté d'elle, puisqu'elle y avoit donné lieu, & que naturellement d'autres en notre place n'en eussent pas jugé autrement. Je l'assurois au contraire que sa vue ne m'avoit inspiré que de l'admiration, & que bien-loin d'avoir porté aucun jugement qui pût faire tort à sa vertu, je ne m'étois senti que beaucoup de respect pour elle, & une extrême impatience de connoître une si charmante personne.

Comme le sujet sur lequel rouloit la conversation étoit fort intéressant pour moi, je

ne contribuai pas peu à la rendre animée , & je ne perdis aucune occasion d'y glisser quelque chose d'obligeant pour cette aimable veuve , & qui pût lui faire deviner en partie les sentimens que j'avois pour elle. Elle n'y démentit pas l'opinion que j'avois conçu de son esprit , & le différent ajustement où je la vis, la fit paroître encore mille fois plus belle à mes yeux que la première fois. Son deuil , qui l'obligeoit de se mettre d'une manière simple & unie , prêtoit un nouveau lustre à sa beauté , & lui donnoit quelque chose de plus touchant. Ses charmes firent une impression d'autant plus vive sur mon cœur , que je vis qu'ils n'avoient besoin d'aucun secours étranger. Je m'étois fait d'elle une idée si avantageuse que je craignois presque de la trouver fort inférieure à ce que je m'en étois figuré ; mais je la trouyai encore fort au dessus de ce que mon imagination se l'étoit représentée. Je ne crus pas pouvoir jamais faire un meilleur choix ; & mon esprit d'accord avec mon cœur acheva de me déterminer à m'y attacher. Il ne s'agissoit que de me faire aimer d'elle , & mon amour pour elle étoit si ardent , & j'avois une si forte envie de lui plaire , que je me flattois que c'étoit-là le meilleur moyen de réussir , & de m'en faire aimer. Je m'en rapportois à la maxime de Mr. de Buffi.

Si vous voulez rendre sensible
L'objet dont vous êtes charmé,
Pourvu que dans le cœur il n'ait rien d'imprimé,
La recette en est infallible ;
Aimez, & vous serez aimé.

S'il ne falloit qu'aimer pour m'en faire
aimer, personne n'avoit plus de sujet de se
flatter de réussir que moi, car il étoit im-
possible de l'aimer plus que je le faisois. Il
s'agissoit donc de savoir si je j'avois quelque
rival que je dusse craindre, & ce fut la pre-
mière chose que je voulus m'appliquer à dé-
couvrir. Il n'y avoit pas d'apparence qu'une
jeune personne (car elle n'avoit pas encore
vingt ans) belle, aimable, & fort riche,
n'attirât pas une foule d'adorateurs. Ce qui
me rassuroit dans la concurrence où je pré-
voyois que j'allois entrer avec un grand
nombre de rivaux, c'est que j'en vis peu de
ceux que je voyois chez elle, qui pût m'être
égale, pour la naissance, le rang que
je tenois, & les biens considérables qui de-
voient me revenir un jour. Je ne croyois pas
non plus qu'il y en eût aucun qui eût plus de
mérite que moi, & quoique j'eusse un peu
rabattu de la haute opinion que j'en avois
eu, je ne laissois pas de me flatter d'avoir
tout l'avantage de ce côté-là, aussi-bien qu'à
l'égard du reste. Ce qui me faisoit le plus

de plaisir, c'étoit de penser que je n'avois à l'obtenir que d'elle-même, & que si je pouvois venir à bout de m'en faire aimer, je ne trouverois plus aucun obstacle à mon bonheur. Elle étoit veuve, & maîtresse de disposer d'elle. Mon père, qui seul auroit pu désapprouver mon choix & s'y opposer, souhaitoit presque autant que moi que la chose réussit. Ainsi dès qu'elle se seroit déclarée en ma faveur, je ne prévoyois pas qu'il pût survenir aucune difficulté qui retardât mon bonheur. Le hasard en fit naître cependant, mais du côté d'où je m'y serois le moins attendu.

Je continuai à y aller le plus souvent que je pouvois, & insensiblement je redoublai mes assiduités. Je n'avois encore osé me déclarer, mais il étoit impossible qu'elle ne se fût apperçue de l'amour que j'avois pour elle, puisque tous ceux qui m'y voyoient n'en doutoient pas. D'ailleurs j'avois pris devant elle des manières bien différentes de celles que j'avois eues jusqu'alors. J'avois quitté pour elle tous ces airs que nos jeunes courtisans prennent avec les Dames, & qui m'étoient naturelles auparavant. Des manières respectueuses & soumises, leur avoient succédé. J'étudiois avec soin son caractère, afin de m'y conformer en tout, & de ne négliger aucun moyen de lui plaire.

Je remarquai dans ce qu'elle laissoit échapp

per dans la conversation , qu'elle avoit quelque répugnance à se rengager dans les liens du mariage. Elle se plaignoit souvent du peu de fonds qu'on pouvoit faire sur les hommes ; de leur inconstance , & de ce qu'aux empressemens qu'ils avoient témoignés pour parvenir à leurs fins , succédoit d'abord après le mariage une conduite entièrement opposée , quelquefois même il paroissoit qu'elle avoit tout-à-fait renoncé à un nouvel engagement. Un jour je lui entendis dire qu'elle ne pouvoit concevoir qu'une veuve , qui jouissoit d'une heureuse liberté , pût se résoudre à se remettre dans la dépendance d'un homme , à moins que la cervelle ne lui eût tourné. Cela m' alarma , d'autant plus que je savois qu'elle ne débitoit pas ce lieu commun comme la plupart des femmes qui le disent sans le penser. Mais connoissant qu'elle avoit un esprit solide , & accoutumé à réfléchir ; je craignis que ce ne fut une résolution prise sur les réflexions qu'elle avoit faites sur le caractère des hommes , & sur le peu d'agréemens qu'elle avoit eu dans son mariage.

Je savois assez qu'elle n'avoit pas lieu de regretter son mari , qui à la réserve des dernières heures de sa vie , en avoit toujours très-mal usé avec elle ; ce qui me faisoit craindre qu'elle n'eût renoncé absolument à un second mariage ; & comme je lui avois re-

connu un esprit ferme, je m'attendois que dans ce cas-là, je trouverois de grandes difficultés à la faire revenir de ces idées.

Il y avoit plus de deux mois que je négligeois aucune occasion de la voir, sans que j'eusse encore osé lui faire une déclaration dans les formes. Enfin un jour je la trouvais seule. Elle étoit occupée à lire le roman de Zaïde, qui ne faisoit que de paroître dans ce temps-là, & qui faisoit beaucoup de bruit. Je lui demandai pardon d'avoir interrompu la lecture : il est vrai, me répondit-elle, que quoique ce n'étoit qu'un roman que je lisois, la lecture m'en attachoit extrêmement. Ce n'est que dans cette sorte de livres, continua-t-elle, qu'on trouve des héros de constance & de fidélité, & ils ne subsistent en effet qu'en idée. Je convins avec elle que ces livres n'étoient la plupart du temps que le fruit de l'imagination de quelque auteur ; mais que cependant le fonds en étoit souvent véritable, & que sans avoir recours aux romans, on trouveroit une infinité d'exemples, qui ne prouvoient que trop que l'amour conservoit toujours le même pouvoir, & opéroit tous les jours de nouveaux miracles. Je convins, répondit-elle, que dans les siècles passés vous pourriez trouver quelques exemples de fidélité & de constance, mais dans le nôtre, vous n'y trouverez aucun attachement durable. Ce n'est par-tout

130 *Histoire de M. de Salvagne*
que légèreté & inconstance. Ce n'est que l'amusement qu'on cherche, & on ne fait ce que c'est que d'aimer. Je lui dis que sans aller bien loin je pourrois trouver un amant qui savoit véritablement aimer, & qui attachoit tout le bonheur de sa vie à être uni à la personne qu'il aimoit. Eh ! qui peut être cet homme extraordinaire, reprit-elle, faites le moi connoître, je vous prie ! Il est digne de l'admiration de tout le monde. C'est moi, Madame, répondis-je, en me mettant à genoux ; c'est moi-même qui suis cet homme que vous jugez digne d'admiration. C'est moi qui sens bien, que depuis que j'ai ressenti tout le pouvoir de vos charmes, je ne pourrai jamais aimer que vous. C'est vous qui avez fait naître dans mon cœur un amour qui ne finira qu'avec ma vie. Je le crois toujours parvenu à son comble, & je le sens augmenter tous les jours. C'est de vous, & de l'arrêt que vous allez prononcer que dépend tout le bonheur de ma vie. Elle parut surprise de mon action, & en témoigna quelque émotion. Elle m'ordonna de me relever. Je lui répondis que c'étoit dans cette posture que je voulois attendre l'arrêt qu'elle prononceroit. Elle me dit que si je ne me relevois, elle m'alloit laisser seul ; & je vis bien qu'elle craignoit que quelqu'un n'entrât, & ne me surprît dans cette situation. Voyant donc qu'elle le vouloit, je me relevai. Je la pres-

faï encore de décider de mon fort. Elle ne me cacha point dans la réponse qu'elle me fit, que ma déclaration ne l'avoit pas surprise, qu'elle s'y étoit attendue, & qu'elle s'étoit apperçue du dessein que j'avois de l'aimer. Elle ne me témoigna aucune aversion, mais une indifférence qui me désola.

Elle ne me donna pas la moindre espérance que je pusse un jour me faire aimer d'elle, au contraire elle m'avertit que si elle se sentoît le moindre foible pour moi, elle me fuïroit comme une peste, & que je me flattois vainement si je croyois la pouvoir faire changer de résolution; & continuant sur le même ton, elle me dit, qu'ayant eu une fois occasion de bien connoître le caractère des hommes dans son mariage, elle se croyoit dégoûtée pour toujours de se rengager dans un second. Que n'ayant pris la résolution d'y renoncer qu'avec connoissance de cause, & après y avoir bien réfléchi, elle ne croyoit pas que jamais rien pût être capable de la faire changer. Qu'ainsi au lieu de se gendarmer de ma déclaration, elle me conseilloit, en amie, de penser de bonne heure à me guérir, & à ne plus penser à elle, que par-là je m'épargnerois bien des peines inutiles qu'elle seroit fâchée que je me donnasse, parce qu'elle sentoît bien qu'elle n'auroit jamais aucune envie de m'en témoigner de la reconnoissance. Je fis tout

ce que je pus pour l'engager à me permettre du moins d'espérer qu'à force de soins je lui donnerois tant de preuves de mon amour, qu'elle ne pourroit me refuser quelque retour. Je lui dis que je voulois la faire convenir, qu'il y avoit du moins un homme dans le monde qui méritoit d'être aimé, qu'il n'étoit impossible de renoncer à cette espérance, & que lorsque je cesserois de m'en flatter, je cesserois aussi de vivre, puisque je n'envisageois aucun bonheur dans la vie sans elle. Tout cela fut inutile, & peu s'en fallut qu'elle ne me bannit pour toujours de chez elle. Mais enfin à force de prières & de larmes, j'obtins la permission de continuer de la voir, mais un peu plus rarement que de coutume.

Bien-loin que le peu d'espérance qu'elle m'avoit laissé diminuât mon amour, cela ne fit que l'augmenter. Je me roidis contre les difficultés. Je la considérai comme une conquête digne de moi. Je me fis un point d'honneur de venir à bout de vaincre son obstination. Je l'aimois trop aussi pour me rebuter si aisément. Je continuai donc de la voir, & j'y allai même un peu plus souvent qu'elle ne sembloit me l'avoir permis. Je ne remarquai point qu'elle m'en fut mauvais gré, ni que mes visites lui déplussent. Elle me recevoit toujours d'un air qui ne me donnoit pas lieu de désespérer; & je croyois même que

dans ses yeux qu'elle commençoit à regarder mon attachement de meilleur œil, & que dans son cœur elle prenoit des dispositions favorables à mes vœux. Je me flattai que sa résolution ne pourroit tenir contre ma constance, & qu'enfin convaincue qu'on ne pouvoit aimer plus que je l'aimois, elle ne refuseroit plus un cœur si tendre & si fidèle.

- J'étois assez tranquille sur mes rivaux, qui cependant étoient en assez grand nombre; mais je n'en voyois aucun qui dût m'alarmer, ou par la manière dont il étoit reçu chez Madame de Villiers, ou par les avantages personnels qu'il pût avoir sur moi. Il y avoit à la vérité un jeune Parisien qui étoit le plus assidu de tous, & qui prenoit chez elle un certain air satisfait, & des manières qui auroient pu faire croire qu'il étoit heureux. Mais comme je savois qu'il avoit beaucoup de présomption, & que je ne lui connoissois d'autre mérite que ses grands biens, je croyois avoir assez bien pénétré le caractère de cette Dame pour juger qu'il ne devoit pas m'être aussi redoutable qu'il avoit envie de le paroître. Elle le recevoit assez bien, parce qu'il y avoit de l'alliance entr'eux, & que son frère avoit épousé la sœur de ce jeune homme. Elle gardoit par cette raison quelques ménagemens avec lui, mais elle ne laissoit pas quelquefois de témoigner combien ses manières lui déplaisoient, & de

faire paroître un mépris pour lui , qui m'empêcha de le regarder comme un rival fort dangereux.

Je l'y trouvois cependant presque toujours , & quoique je ne crusse pas avoir rien à craindre de lui , sa présence , & encore plus les airs qu'il se donnoit , me déplaisoient infiniment. Il me prit envie de m'en délivrer une fois pour toutes , & je crus qu'en même temps je rendrois à Madame de Villiers un service qui ne lui feroit pas désagréable , en la délivrant de ses importunités. Je savois qu'il se vantoit d'être assez bien avec elle , mais je savois aussi qu'il n'y avoit personne , pour peu qu'il connût cette Dame , qui ajoutât foi à ce qu'il en disoit. Sa présomption lui faisoit croire qu'il n'avoit qu'à se montrer pour se faire aimer , & il se piquoit de passer pour un homme à bonne fortune. Je découvris par hasard qu'il avoit une intrigue avec une fille fort jolie , & de bonne maison , qui n'étant pas riche , le regardoit comme un homme qui pouvoit faire sa fortune , & j'appris qu'il la voyoit assez souvent pour faire croire qu'ils se marieroient bientôt. Je résolus de me servir de cette découverte pour me délivrer de ce rival. Un jour que j'entrai chez Madame de Villiers , je trouvai qu'il y étoit déjà , & qu'il y débitoit à son ordinaire quelques lieux communs tirés des romans de Mille , de Scud

déri, qu'il avoit si bien étudiés qu'il les savoit presque par cœur.

Après avoir salué Madame de Villiers, & le reste de la compagnie, j'allai à lui, & le félicitai de son prochain mariage. Je lui dis que j'avois oui dire que l'affaire étoit déjà conclue, & qu'il devoit se marier dans l'autre semaine. Mon compliment le fit rougir, & surprit Madame de Villiers, qui ne savoit où j'en voulois venir. Il me répondit d'un air embarrassé, qu'il ne savoit ce que je voulois dire; qu'à la vérité il ne dépendoit pas de lui que la chose ne fût vraie, & qu'il seroit ravi qu'elle le fût comme je le disois, mais que jusqu'alors il n'avoit pas été assez heureux pour obtenir le consentement de celle qu'il recherchoit. Je lui dis qu'il avoit beau s'en défendre, & que j'étois bien assuré que Mlle. de Baugé ne l'avoit pas rebuté, & que je savois, à n'en pouvoir douter, qu'il étoit parfaitement bien avec elle.

A peine eus-je prononcé ce nom que mon homme fut tout déconcerté, & fut assez long-temps sans savoir que dire. Le voyant si embarrassé, je commençai à le presser encore davantage, & à lui dire qu'il étoit inutile d'en vouloir faire un mystère, & qu'il voyoit bien que j'étois mieux instruit qu'il ne pensoit. Enfin il répondit qu'il ne pouvoit nier qu'il n'eût eu quelque inclina-

136 *Histoire de M. de Salvagne*

tion pour cette fille, mais qu'il ne l'avoit regardée que comme un simple amusement ; & n'avoit jamais pensé au mariage en s'embarquant dans une intrigue avec elle. Madame de Villiers voyant que c'étoit avec connoissance de cause que j'avois parlé, se mit aussi de la partie, & lui dit : qu'elle étoit surprise qu'il se défendit d'avoir pour Mlle. de Baugé un attachement qui ne pouvoit que lui faire honneur ; qu'elle la connoissoit ; que c'étoit une très-aimable personne, & qu'elle ne le croyoit pas assez malhonnête-homme pour la vouloir abuser. Que si elle étoit certaine qu'il voulût la tromper, elle ne pourroit jamais le regarder que comme un scélérat, & ne permettroit pas qu'il remit les pieds chez-elle.

Voyant que Madame de Villiers se mettoit en colère tout de bon, j'attisai encore le feu, & je me mis à déclamer, & à témoigner l'indignation que me cauçoit la trahison qu'il vouloit faire à une fille si aimable. Je fis semblant de ne pouvoir l'en croire capable, & lui dis que je ne comprenois pas d'où vient il se défendoit d'aimer une fille que tout le monde convenoit être très-aimable. Nonobstant tout ce que nous lui pûmes dire, il persista à soutenir qu'il n'avoit jamais pensé sérieusement à elle, & qu'il étoit prêt à la sacrifier à une personne qu'il aimoit infiniment plus. En disant cela, il re-

garda Madame de Villiers, qui comprit bien ce qu'il vouloit dire ; mais ne fit que lui attirer de nouvelles invectives de sa part, & elle lui déclara qu'elle ne vouloit plus le voir, qu'il n'eût satisfait aux engagements où il étoit entré avec Mlle. de Baugé, & que si elle le croyoit capable de la trahir, elle le banniroit pour toujours de sa présence.

Il se défendit assez mal ; toute la compagnie s'étoit réunie contre lui, & enfin après avoir essuyé bien des reproches, il fut obligé de s'en aller couvert de confusion, & depuis je ne l'ai plus revu chez elle. Ce qu'il y eut encore de pis pour lui, c'est que Mlle. de Baugé apprit ce qui s'étoit passé chez Madame de Villiers, & voyant qu'elle ne pouvoit faire de fonds sur lui, elle ne le voulut plus recevoir, & un parti assez avantageux pour elle s'étant présenté, elle ne le refusa pas. Ainsi je lui fis manquer à la fois les projets qu'il s'étoit faits sur deux personnes, dont il comptoit bien qu'en cas de besoin l'une seroit toujours son pis-aller.

Nous en rîmes bien dans la suite Madame de Villiers & moi, & je lui fis valoir comme un service que je lui avois rendu de l'avoir délivrée des importunités de ce jeune étourdi, dont les fades douceurs devoient souvent l'avoir ennuyée. Elle témoigna m'en savoir bon gré, d'autant plus

138 *Histoire de M. de Salvagne*

qu'elle n'avoit jamais osé le traiter comme il le méritoit, & comme elle l'auroit voulu, si elle n'avoit craind d'offenser sa belle-sœur. Je fus bien-aîsé de mon côté de m'être délivré d'un rival importun, dont la présence m'avoit souvent incommodé. Cependant mes affaires n'en avancèrent guère plus pour cela. J'étois toujours fort bien reçu, & j'avois lieu de croire que ma conversation ne lui déplaîsoit pas.

Je me trouvois assez souvent seul avec elle, & je ne voyois pas qu'elle prit aucun soin d'éviter des tête-à-tête avec moi; mais il m'étoit absolument défendu de parler d'amour; ce qui faisoit que je ne savois si je devois fonder quelque espérance là-dessus, ou si au contraire cela devoit me la faire perdre. Je m'imaginois quelquefois qu'il falloit qu'elle ne me regardât pas comme un homme fort redoutable, de me laisser tant de facilité de la voir & de l'entretenir seule; & que si elle se fût senti quelque foible pour moi, elle m'eût plutôt évité. Cette pensée mortifioit furieusement mon amour-propre, & ma vanité en souffroit trop pour que je la pusse goûter; mais elle ne laissoit pas de m'inquiéter. J'aimai donc mieux croire qu'elle ne m'accordoît tant de liberté de la voir que parce qu'elle se plaîsoit effectivement avec moi, & que j'avois fait quelque progrès dans son cœur.

Voilà les termes où nous en étions, lorsque le hasard me donna un second rival, bien autrement redoutable que le premier, & qui a été cause de tous les malheurs de ma vie. La passion qu'il conçut pour Madame de Villiers, pour l'avoir rencontrée par un accident à peu près pareil à celui qui m'avoit donné occasion de la connoître, & qu'il poussa dans la suite jusqu'à la fureur, lui a fait commettre une infinité de fourberies & de violences, & nous a suscité à elle & à moi de cruelles persécutions. Voici comment la chose arriva.

Elle étoit allée à Versailles pour quelque affaire, & elle en revenoit, lorsque son cocher, par je ne sais quel accident, s'avisa de verser dans un chemin plein & uni. Admirez ici la bizarrerie du destin. Il semble que les deux plus fortes passions que cette Dame ait inspirées, aient dû naître de la même manière, & par des accidens presque semblables. Mais cette dernière eut des suites bien fâcheuses pour elle & fatales à mon amour. Un Duc que je ne nomme pas, quoique je croie que vous en devinez bien le nom, car il est impossible que vous n'ayez oui parler de cette aventure, & elle a fait trop de bruit pour que vous n'en sachiez pas quelque chose; il n'y a que les circonstances dont vous ne pouvez être instruit aussi-bien que moi, qui y ai eu bonne part. Ce Duc

vint à passer dans le moment qu'on étoit occupé à relever le carrosse. Il fit arrêter le sien, & ordonna à ses gens de mettre la main à l'ouvrage. A peine ent-il vu qu'on retiroit du carrosse une personne aussi belle que Madame de Villiers, qu'il accourut pour lui aider. Elle en étant sortie le remercia du secours qu'il lui avoit prêté.

Il lui fit toutes les politesses imaginables; il lui représenta que son carrosse étoit trop brisé pour qu'elle osât risquer de s'y remettre, & la pria d'accepter une place dans le sien. Elle voyant qu'il falloit, ou accepter ses offres, ou se résoudre à faire une partie du chemin à pied, d'ailleurs touchée de la manière honnête dont il s'y prenoit pour l'y engager, elle ne put refuser un secours qui lui venoit si à propos.

Les charmes qu'il trouva dans sa personne & dans son esprit, firent sur lui le même effet qu'ils avoient fait sur moi, hormis que ses vues ne furent pas aussi légitimes que les miennes l'étoient. Sa naissance & son rang lui faisoient croire que ce n'étoit pas à lui à s'amuser à soupirer comme le vulgaire, & que le service qu'il venoit de rendre devoit d'une toute autre importance que s'il eût été rendu par quelque personne qui lui fût inférieure. Il crut pouvoir prendre avec elle certaines libertés, qu'elle ne se sentit pas disposée à souffrir, & qu'il s'attendoit

devoir être considérées comme sa récompense, qu'elle ne pouvoit lui refuser sans ingratitude. Il se trouva trompé dans l'idée qu'il se fit de cette Dame, & il y trouva des sentimens qui ne pouvoient s'accorder avec ses prétentions.

Madame de Villiers se vit à peine dans son carrosse, qu'elle eut lieu de regretter de s'y être mise, & de s'être fiée à la politesse qu'il avoit fait paroître en le lui offrant. Il s'y prit d'une manière à faire juger qu'il ne s'attendoit pas à trouver grande résistance. Elle m'a avoué depuis, que faisant réflexion sur la conduite entièrement opposée que j'avois tenue avec elle dans une circonstance à peu près semblable, mais où j'avois quelque lieu, ne la connoissant pas, & la voyant seule & sans domestiques, de prendre plus de liberté avec elle que le Duc, qui avoit vu son équipage, & trois laquais sur son carrosse, & auroit dû juger par-là qu'elle méritoit quelques égards, son cœur s'étoit déterminé en ma faveur, & que l'amour qu'elle avoit déjà pour moi avoit achevé de vaincre toute la répugnance qu'elle s'étoit sentie jusqu'alors pour se rengager dans un second mariage.

Cependant le Duc lui disoit qu'il se félicitoit de s'être trouvé à propos pour secourir une si belle personne, qu'il étoit charmé de cette heureuse rencontre, & qu'il vou-

loit s'attacher à elle. Quoiqu'elle lui donnât assez à entendre qu'il s'adressoit mal , & qu'il ne trouveroit pas en elle toute la complaisance qu'il s'imaginoit y trouver il continuoit toujours sur le même ton , & commença même à vouloir prendre avec elle certaines familiarités , qui n'étoient nullement de son goût. Aussi lui fit-elle bientôt voir qu'elle n'étoit pas accoutumée à souffrir ces airs , & ayant mis la tête hors de la portière , elle cria de toute sa force au cocher d'arrêter. Le Duc voyant qu'elle le prenoit sur ce ton la retint , & la pria de ne point faire de bruit ; mais elle lui déclara que s'il ne faisoit arrêter , ou ne consentoit à avoir pour elle les égards qu'il devoit , elle se jeteroit hors de la portière au risque de se tuer ; qu'elle aimoit mieux retourner à pied jusqu'à Paris , que de demeurer plus long-temps exposée à entendre les discours qu'il lui tenoit. Le Duc voyant bien qu'elle étoit en colère tout de bon , fit ce qu'il put pour calmer son esprit , & promit d'être plus retenu le reste du chemin. Il lui tint parole en partie , & garda plus de mesures ; quoiqu'il ne cessât de lui dire qu'il vouloit l'aimer malgré qu'elle en eût , & qu'il feroit si bien qu'il faudroit qu'elle l'aimât à son tour.

Ils arrivèrent enfin à sa porte ; quelques efforts qu'elle fit pour s'en débarrasser , & pour qu'il la quittât , il voulut la conduire

jusques dans son appartement, & elle eut encore bien de la peine à s'en défaire. Elle eut beau lui dire qu'elle étoit fatiguée, qu'elle vouloit se déshabiller, qu'elle avoit besoin de repos, il y resta plus d'une heure; disant, tantôt qu'il ne l'empêchoit pas de prendre ses aises, & qu'il seroit charmé de la voir dans son déshabillé; tantôt qu'il vouloit attendre chez elle jusqu'à ce qu'elle eût prit le repos qu'elle avoit besoin. Mais enfin, voyant bien que sa présence l'importunoit, il lui demanda la permission de revenir la voir le lendemain. Elle le pria de la dispenser de recevoir ses visites, qui pourroient faire croire qu'elle se les attireroit par les complaisances qu'elle avoit pour lui; que d'ailleurs elle pouvoit l'assurer que toutes les démarches qu'il feroit, seroient autant de pas & de peines perdues; que la manière dont il s'y prenoit avec elle faisoit assez voir quelles étoient ses vues, & que s'il la connoissoit mieux, il verroit bien qu'il s'adressoit mal; & que ce qu'elle pouvoit lui conseiller de meilleur pour son repos, & pour le sien, c'étoit de ne point penser à elle. Il s'obstina toujours à demeurer jusqu'à ce qu'elle lui permit de la voir. Enfin ennuyée de son opiniâtreté, & ne sachant par quel autre moyen s'en défaire, elle lui dit qu'il fit ce qu'il voudroit, mais que le plus grand service qu'il pût lui rendre, c'étoit de ne se point

servir de la permission que son importunité lui avoit arrachée. Elle vint donc à bout de s'en délivrer, & depuis elle ne pensa qu'à lui ôter toute occasion de la trouver seule.

Il y venoit depuis assez souvent, & dès que je l'y vis sa présence m' alarma. Je craignis qu'il ne fût plus heureux qu'il ne le paroïssoit; à la vérité la vertu de Madame de Villiers devoit me rassurer dans mes craintes, & je ne découvrois rien qui ne dût me tranquilliser. Cependant je ne pouvois m'imaginer que le Duc, dont je connoissois le tempérament fougueux & violent, fût homme à soupirer long-temps gratis, & je ne voyois pas ses assiduités sans inquiétude. Un jour que j'étois venu chez elle de meilleure heure qu'à l'ordinaire, & que je l'avois trouvée seule, je ne pus m'empêcher de lui découvrir mes craintes au sujet du Duc, & l'inquiétude que me causoient ses visites. A peine eus-je parlé que je tremblai qu'elle ne s'offensât de ce que je voulois me mêler de lui donner des avis sur sa conduite; mais bien loin de s'offenser de ce que je lui disois, elle reçut mes plaintes avec plus de bonté que je n'eusse osé l'espérer. Elle me dit, que les visites du Duc lui déplaisoient encore plus qu'à moi, & qu'elle souhaitoit fort de s'en délivrer par quelque moyen que ce fût; mais que pour ne se pas exposer à son ressentiment, elle n'osoit en employer d'autre

d'autre que celui de le lasser par ses froideurs : que jusqu'alors elle n'avoit pas réussi , mais qu'elle espéroit qu'à la fin il se rebuteroit voyant le soin qu'elle prenoit de l'éviter.

Là-dessus elle me conta la manière dont s'étoit faite leur connoissance , & tout ce qui s'étoit passé entr'eux jusqu'à ce jour-là , avec une franchise qui me charma , & qui marquoit la confiance qu'elle avoit en moi. Tout le monde savoit assez l'accident qui lui étoit arrivé sur le chemin de Versailles à Paris , & que le Duc qui s'étoit rencontré là fort à propos , l'avoit reconduite chez elle.

Mais personne ne savoit , & je l'ignorois comme les autres , qu'il eût voulu se payer d'abord du service qu'il avoit rendu. Ses visites , à la vérité , faisoient juger qu'il en étoit amoureux , & je l'en avois même entendu railler à la Cour ; mais la vertu de Madame de Villiers la mettoit au dessus des soupçons , & il n'y avoit personne qui le crût favorisé.

Je fus encore plus persuadé du contraire quand je vis qu'elle m'en parloit avec tant de confiance. Je commençai à en augurer bien pour mon amour , & cela me donna un peu plus de hardiesse à lui en parler. Mais elle m'interrompit , & dit en riant ; il n'est pas question de cela à présent , il s'agit de me délivrer des importunités du Duc. S'il ne

146 *Histoire de M. de Salvagne*

s'agit que de cela , Madame , répondis - je , je fais un moyen qui , sans vous commettre , pourra l'engager à cesser de vous voir , à ce que j'espère ; cependant je n'ose le mettre en œuvre sans votre approbation. Et quel est-il , dit-elle avec empressement ? C'est que si vous me le permettez , Madame , repris-je , je lui dirai que j'en suis avec vous aux termes de nous marier bientôt , & que je le prie de vouloir bien en cette considération cesser ses assiduités. Que ses vues étant fort différentes des miennes , j'espère qu'il ne fera pas difficulté de se rendre à la prière que je lui fais , de se désister d'une poursuite dont je fais qu'il ne doit attendre aucun heureux succès. Oh ! pour celui-là non , dit-elle , ce seroit mentir trop impunément. Je ne veux pas que vous me mettiez dans l'alternative qu'il faille ou que je mente avec vous , ou que je vous donne un démenti. Vous n'en serez pas réduite à cette alternative , Madame , repris-je , si vous voulez consentir à ce que je souhaite avec tant d'ardeur. Nous n'en sommes pas encore-là , répondit-elle , & je ne sais si nous y arriverons jamais. Quoi qu'il en soit , je vous défends de vous servir du bel expédient que vous venez de me proposer.

Nous eûmes une petite dispute sur ce sujet qui dura encore quelque temps , & si je n'obtins pas ce que je demandois , j'eus du

moins la satisfaction de voir qu'elle ne me défendoit pas d'espérer que je pourrois un jour l'amener là , & qu'elle n'en témoignoît plus le même éloignement qu'auparavant. La manière dont elle reçut ma proposition me fit juger que sa résolution n'étoit plus aussi ferme qu'elle l'avoit parue la première fois , & qu'elle commençoit à être ébranlée. J'espérai plus que jamais que je pourrois enfin venir à bout de vaincre sa répugnance , & je commençai à être plus hardi à lui parler de mon amour. Je n'en perdois aucune occasion , & je voyois avec plaisir que j'étois écouté , & que mes déclarations étoient toujours reçues de mieux en mieux. Je ne pouvois douter que je n'eusse fait quelque progrès dans son cœur , mais je n'avois encore pu obtenir un aveu de sa bouche. Enfin une petite jalousie qu'elle ne put s'empêcher de faire paroître , acheva de me convaincre de ce qu'elle cherchoit encore à me cacher , & qu'elle m'aimoit véritablement.

Il y avoit un jeune homme de Province à Paris , qui portoit le même nom que moi. Cette conformité de nom donna occasion à une méprise qui fit croire à ma belle veuve que je ne lui étois pas fidèle , & qui en même temps brouilla l'autre avec sa maîtresse. Il y avoit quelques mois qu'il étoit à Paris , où il faisoit une assez belle dépense. Il étoit d'une très-bonne maison de Bretagne ,

& portoit le nom d'une terre aussi-bien que moi, qui étant le même, nous fit assez souvent prendre l'un pour l'autre. Nous avions même un peu de l'air l'un de l'autre, & depuis que j'ai eu occasion de le connoître, je lui ai trouvé tant de bonnes qualités, que j'ai jugé qu'on me faisoit honneur toutes les fois qu'on me prenoit pour lui.

Pendant son séjour à Paris, il avoit eu occasion d'y voir Mlle. Perrot, jeune personne des plus aimables, dont il étoit devenu éperdument amoureux, & à qui il avoit trouvé le moyen de plaire aussi. Sa recherche ne pouvoit que faire honneur à cette fille; mais son père, qui avoit déjà engagé sa parole à un autre, ne voulut pas se dédire, & la lui refusa. Si le père favorisoit l'autre, Salvagne avoit le bonheur d'être aimé de sa fille, qui avoit senti la supériorité qu'il avoit sur son rival; & en effet la différence qu'il y avoit entr'eux à plusieurs égards étoit toute entière à l'avantage de Salvagne. Cependant le père s'étoit si fort entêté de l'autre, qu'il ne vouloit point entendre parler de Salvagne, quoiqu'il fût un parti beaucoup plus avantageux pour sa fille que l'autre, & avoit défendu absolument à sa fille de le voir : elle ne lui obéissoit pas fort ponctuellement, & faisoit au contraire souffrir à son rival tous les déboires qu'elle croyoit capables de le rebuter. Mais lui se

sentant soutenu par le père, employoit son autorité pour éloigner son rival, & par-là ne faisoit qu'irriter de plus en plus sa maîtresse contre lui. Il trouva enfin moyen de les brouiller, & de l'engager à rompre avec Salvagne; & pour se venger de sa prétendue infidélité, elle renoua avec lui. Il lui avoit fait donner avis que Salvagne étoit plus assidu auprès de Madame de Villiers qu'il ne l'avoit jamais été auprès d'elle; qu'il y étoit presque tous les jours, & qu'on disoit qu'il étoit parfaitement bien avec elle. Elle s'en informa, & la conformité de noms me faisant prendre pour lui, & mettre sur son compte ce qui devoit être sur le mien, elle trouva que tout s'accordoit fort bien avec les avis qu'on lui avoit donnés. Outrée de sa perfidie, elle résolut de rompre avec lui, & de lui ôter tout moyen de la voir. Comme il n'avoit d'autre occasion de lui parler que lorsqu'elle lui en facilitoit les moyens, il fut assez long-temps sans trouver celle de se justifier.

Cependant ce bruit se répandit bientôt par le soin que le rival de Salvagne eut de le divulguer, & la conformité de nos noms fit que ceux qui me connoissoient me crurent le seul coupable, & que ceux qui ne connoissoient que l'autre Salvagne le blâmèrent de l'infidélité dont il s'étoit rendu coupable envers une personne aussi aimable que



Mlle. Perrot. Quoiqu'il en soit , tout le monde crut que ce que l'on en disoit étoit véritable , & ce bruit étant venu aux oreilles de Madame de Villiers , elle y ajouta foi comme les autres. Elle crut ne pouvoir pas douter de mon peu de sincérité , & que j'étois homme à en conter à toutes celles qui vouloient m'écouter. Cette pensée l'affligea véritablement , & lui fit sentir qu'elle ne s'étoit pas assez défiée de son cœur lorsqu'elle avoit permis que je la visse si souvent , & qu'elle m'aimoit beaucoup plus qu'elle ne se l'étoit imaginé.

Je fus fort surpris un jour de la trouver toute en larmes. Comme je ne me croyois pas à beaucoup près aussi heureux que je l'étois en effet , je n'avois garde de m'imaginer que j'étois la cause des pleurs que je voyois répandre. Je pris d'abord part à son affliction , & je lui en demandai le sujet. Elle fut quelque temps sans me répondre , & je n'osois la presser de me le découvrir. Enfin , après que nous eûmes gardé assez long-temps le silence l'un & l'autre , elle le rompit , & me dit avec colère , qu'elle étoit surprise de ma hardiesse d'oser encore paroître devant elle , & de croire qu'elle fut assez bonne pour souffrir avec plus de patience que Mlle. Perrot , que j'abusasse plus long-temps de sa crédulité ; qu'apparemment je m'imaginerois qu'elle n'y seroit pas si difficile , &

qu'elle se contenteroit du rebut d'autrui ; mais que j'étois bien - loin de mon compte , & qu'elle n'avoit d'autre compliment à me faire que celui que m'avoit fait cette D^{emoiselle} , qui étoit de ne jamais remettre les pieds chez elle.

Je tombai de mon haut quand j'entendis cela. Je n'y comprenois rien , & je ne savois par où m'y prendre pour me justifier. J'eus beau lui protester que je ne connoissois seulement pas Mlle. Perrot , & que je ne croyoit pas même l'avoir jamais vue ; elle se croyoit si sûre de mon infidélité , que j'eus mille peines à me faire écouter. Comme je me sentoís la conscience nette , je ne craignois point un éclaircissement. J'obtins enfin à force de sollicitations , qu'elle attendroit , pour me condamner , qu'elle fût pleinement convaincue que j'étois coupable ; je lui parus si assuré de pouvoir prouver mon innocence , pourvu qu'elle m'en donnât le temps , qu'elle ne put me croire assez fourbe pour savoir feindre à ce point un amour que je ne sentoís pas. Elle ne se défendit plus d'écouter ma justification , & me témoigna même qu'elle seroit bien - aise de me trouver innocent.

Charmé de cet aveu , qui m'assuroit de sa tendresse , & bien sûr de venir bientôt à bout de dissiper tous ses soupçons , je la quittai résolu de remonter jusqu'à la source

de ce bruit, & de tâcher par toutes sortes de moyens d'en découvrir l'auteur. Je fus bien surpris de trouver plusieurs personnes qui en étoient persuadées, & que j'eus encore plus de peine à faire revehir de leur prévention. Enfin à force de peines & de perquisitions, je vins à bout de découvrir qu'il y avoit un autre Salvagne que moi, & je soupçonnai que ce pouvoit être ce qui avoit donné lieu à l'erreur où je voyois que tant de gens étoient. Je m'informai de lui, & ayant appris où il demouroit, j'allai chez lui. Nous nous donnâmes mutuellement des éclaircissemens dont nous espérons retirer une égale utilité. Je lui promis de lui aider à détromper sa maîtresse, & il parut prêt à en faire autant pour moi.

J'allai demander à Madame de Villiers la permission de le lui amener, qu'elle ne fit point de difficulté de m'accorder. Il y vint avec moi, & lui conta que la conformité de nos noms étoit cause aussi qu'il étoit brouillé avec Mlle. Perrot. Que ce qu'il y avoit de fâcheux pour lui, c'étoit qu'il ne voyoit point jour à se raccommo-der avec elle, parce que n'ayant point d'accès chez sa maîtresse, qui ne le vouloit plus voir ni entendre parler de lui, tant elle étoit persuadée qu'il étoit coupable, qu'il ne pouvoit m'y mener pour le justifier. Il nous pria de nous y employer, & de vouloir bien lui en pro-

curer les moyens. Madame de Villiers, qui connoît Mlle. Perrot, se chargea de les raccommoder ensemble, & dès le lendemain elle lui procura l'occasion de la voir chez elle.

Nous n'eûmes pas de peine à la détromper, & à la faire revenir des faux avis qui lui avoient donné lieu de soupçonner son amant d'infidélité. La réconciliation fut bientôt faite, & il obtint facilement le pardon d'une faute dont il n'étoit pas coupable. Son rival, qu'elle n'avoit favorisé pendant quelque temps, que par le dépit que lui avoit causé sa prétendue infidélité, & par un desir de s'en venger, porta la peine que méritoit son mensonge, & fut encore plus mal-traité que jamais. Enfin, voyant bien que plus il se rendoit odieux, & que Salvagne n'en étoit que plus chéri, rebuté par toutes les froideurs qu'il avoit à effuyer, il lui laissa le champ libre, & s'attacha à une autre. Dès que Mr. Perrot vit qu'il ne pensoit plus à sa fille, il ne mit plus d'opposition à l'inclination qu'elle avoit pour Salvagne, & la lui accorda avec joie. Ils se sont mariés environ six mois après cette petite brouillerie. Ils demeurent à présent en Bretagne, où Salvagne a de fort belles terres & une Charge considérable, & ils viennent presque tous les ans faire un tour à Paris. Cette aventure m'ayant donné occasion de con-

notre Salvagne , que je trouvai un homme plein de mérite , nous avons lié ensemble une étroite amitié , qui vraisemblablement durera autant que notre vie , & qui a été cimentée par mille petits services que nous nous sommes rendus réciproquement.

Sans cet incident j'eusse peut-être ignoré long-temps les dispositions où elle étoit pour moi ; mais la petite jalousie que lui causa la pensée que j'en contoïs à une autre pendant que je feignois tant d'amour pour elle , me procura un aveu qui ne me permit plus de douter que je ne fusse aimé. Depuis elle ne garda plus tant de ménagemens avec moi. Elle voulut bien me laisser voir jusqu'où alloit sa tendresse pour moi , & dès-lors je commençai à goûter tout le plaisir d'être aimé d'une personne si aimable.

Il étoit cependant un peu troublé par les poursuites du Duc , qui commençoit à redoubler ses assiduités auprès d'elle , & à lui être à charge plus que jamais. Il s'étoit mis sur le pied d'homme à bonne fortune , & il ne vouloit pas qu'on crût qu'il perdoit ses peines lorsqu'il s'amusoit à soupirer pour quelque belle. Il se donnoit des airs avec Madame de Villiers qui alloient à faire croire qu'il étoit sur un bon pied avec elle , si tous ceux qui voyoient la manière dont elle le recevoit , n'eussent bien vu qu'il n'étoit pas aussi-bien traité qu'il souhaitoit qu'on le

crut. Elle commença donc à craindre que sa réputation ne souffrit de l'avoir si souvent chez elle, & qu'on ne soupçonnât ce qui n'étoit pas. Elle ne fit plus de difficulté de permettre que je me servisse, pour l'en délivrer, de l'expédient que je lui avois proposé quelque temps auparavant, & par-là je me vis en droit d'espérer que rien ne pourroit plus retarder notre union.

Le Duc m'avoit toujours témoigné beaucoup d'estime & d'affection, & m'avoit même rendu service en plusieurs occasions. Le crédit qu'il avoit à la Cour le rendoit fort puissant, & il étoit en état de nuire & de faire du bien. Je me flattai qu'il ne me refuseroit pas la grace que je lui demandois, & je ne pensai qu'à garder tant de ménagemens en lui en parlant, qu'il ne pût s'offenser de la liberté que je prenois; il me fournit lui-même peu de jours après l'occasion de lui en parler.

Nous nous étions trouvés ensemble à une assemblée de jeu. Il vit que je venois de quitter le jeu, & comme il en étoit las lui-même, il me proposa d'aller nous promener. Je n'eus garde de le refuser, & lorsque je me vis seul avec lui dans son carrosse, je lui dis que j'avois une grace à lui demander, que j'espérois qu'il ne me refuseroit pas. Il m'encouragea, en me disant, qu'il avoit conçu pour moi tant d'estime qu'il seroit

charmé de me rendre service en toute occasion , & qu'il m'exhortoit à n'en négliger aucune , où je crusse qu'il me pût être de quelque utilité. Je lui dis là-dessus à quels termes j'en étois avec Madame de Villiers , & que je le priois en ma considération de cesser de la voir. Que je pouvois bien juger que ses vues n'étoient pas les mêmes que les miennes , puisque son rang & sa naissance pouvoient lui faire prétendre à des partis beaucoup plus élevés. Que c'étoit ce qui me faisoit espérer qu'il ne feroit pas difficulté de me céder une place que je ne lui aurois point disputée , si nous avions visé au même but. Que d'ailleurs cette Dame avoit tant de vertu , une conduite si régulière & si pleine de sagesse , que je ne croyois pas qu'il dût se flatter de l'amener au but qu'il se proposoit.

Il me parut un peu surpris de ce que je lui dis , & je vis bien qu'il ne s'étoit pas attendu que ce fût là la grace que j'avois à lui demander. Cependant il fit semblant de me l'accorder sans peine.

Il me dit même qu'il s'étoit bien aperçu que je n'étois pas mal avec elle , & qu'il avoit eu plusieurs fois dessein de me prier de l'y servir ; mais , ajouta-t'il en riant , puisque je vois que vous êtes assez fol pour penser au mariage , il est juste que ce soit moi qui vous cède la place. Il continua à

badiner sur le même ton , & à déclamer le plus qu'il put contre le mariage pour me détourner de mon dessein. Cependant voyant que je ne goûtois pas ses leçons , il changea de ton , & me promit qu'il n'y penseroit plus , & qu'il me tiendrait parole , d'autant plus que quand nous eûmes achevé notre promenade , & que nous nous séparâmes , il me fit encore plus de protestations d'amitié & de services qu'il ne m'en avoit jamais fait.

Il me tint parole en effet , & ne revint plus chez Madame de Villiers , qui me fut fort bon gré de l'en avoir délivrée sans la commettre avec lui. Mais il me donna bientôt lieu de douter de sa bonne-foi , & qu'il eut en effet renoncé tout de bon à ses vœux sur elle. Je fus fort surpris quelques semaines après d'apprendre que j'étois nommé pour servir dans l'armée que le Roi envoyoit contre l'Electeur de Brandebourg , sous les ordres du Maréchal de Crequi. Il y avoit déjà long-temps que le Roi avoit nommé les Officiers Généraux qui devoient servir sous lui. Je n'avois point sollicité d'y être compris. Je n'en avois nulle envie. Au contraire quand je vis la liste de ceux qui avoient été nommés , je fus charmé de n'y point trouver mon nom , & de me voir assuré de pouvoir faire l'amour à mon aise. Jugez quel dûr être mon étonnement , lorsque

quelque temps après je me vis ajouté à cette liste. Je ne fus pas long-temps sans découvrir d'où partoît le coup. Tout le monde me félicita de ce que j'avois obtenu de l'emploi dans l'armée de Mr. de Crequi par la faveur de ce Duc. On me dit qu'il avoit si fort sollicité en ma faveur le Ministre de la guerre, dont il étoit proche parent, qu'il étoit venu à bout de me faire ajouter à la liste.

Cette découverte me fit trembler pour mon amour, & je ne doutai point que le Duc ne cherchât à m'éloigner, de peur que je ne rendisse inutiles par ma présence les desseins qu'il continuoît de former sur ma maîtresse. Elle parut encore plus affligée que moi, lorsque j'allai lui faire part de mes alarmes, & elle les trouva bien fondées. Mais nonobstant les craintes que lui causoient cette démarche du Duc, elle fit tout ce qu'elle put pour me rassurer, & pour calmer mes alarmes. Elle me promit de faire si bien qu'il ne gagneroit rien à mon éloignement, & que puisque nous voyons clairement que ses intentions n'étoient pas droites, elle le traiteroit avec tant de rigueur qu'il se rebuteroit à la fin.

Elle ajouta, que puisque j'avois une fois vaincu la résolution où elle étoit de rester veuve, je pouvois compter sur sa tendresse & sur sa constance : que jamais elle ne seroit

à autre qu'à moi, & qu'à mon retour aucun obstacle ne retarderoit notre union. J'étois content de la voir dans ces sentimens, mais j'aurois encore mieux aimé qu'elle eût consenti que notre mariage se fit avant mon départ. Je tâchai inutilement de l'y engager; elle trouvoit le temps trop court, & qu'il eût fallu le faire avec trop de précipitation; & en effet je n'avois guères plus de quatre jours à rester à Paris. Je me rendis à ses raisons, & me consolai dans la persuasion où j'étois que je ne pouvois douter que je ne fusse sincèrement aimé.

Malgré le soin que le Duc prit de m'éviter pendant le peu de jours que j'avois encore à rester à Paris, je trouvai un moment pour l'entretenir. Je lui témoignai ma surprise de ce que, sans me consulter, & sans que je l'en eusse prié, il m'eût fait mettre sur la nomination des Généraux qui devoient servir dans cette campagne. Qu'il auroit dû juger qu'aux termes où j'en étois avec Madame de Villiers, je devois souhaiter de rester à Paris, où ma présence étoit en quelque sorte nécessaire, & que ce n'étoit pas me rendre service que de m'en éloigner. Il me protesta qu'il avoit cru me faire plaisir, sans quoi il n'y eut pas pensé; & puis, continua-t'il, que diable feriez-vous toujours auprès de votre femme, n'aurez-vous pas tout le temps de vous en lasser à votre re-

tour ? Comment voulez-vous , lui répondis-je , que je me lasse avant la possession d'une personne que je recherche avec tant d'empressement , & de qui je suis au désespoir d'être obligé de m'éloigner ? Si cela est , reprit-il , je suis encore prêt à trouver quelque moyen de vous satisfaire , & je vous ferai rayer , si vous voulez , sous prétexte que vous avez plus d'envie de vous marier que de vous battre. Je lui fis connoître qu'il se trompoit fort , & que j'avois encore plus d'envie de me battre que de me marier. Je m'exprimai assez clairement pour lui faire entendre que c'étoit avec lui que j'avois envie de me battre , & que s'il en avoit autant d'envie que moi , nous serions bien d'accord : mais il s'adoucit quand il vit que je ne le quittai point sans l'avertir que je serois prêt à tout faire , si je voyois qu'il eût certaines intentions , dont je croyois devoir me défier à bon droit.

Nous étions déjà fort avancés dans le mois d'Avril , & la trêve que le Roi avoit accordée à l'Electeur de Brandebourg expiroit avec ce mois. Le Maréchal de Crequi avoit ordre d'entrer sur ses terres dès le premier de Mai. J'eus donc à peine le temps de préparer mon équipage , qu'il fallut me rendre incessamment à l'armée. Madame de Villiers parut extrêmement affligée de mon départ précipité , mais elle ne laissa pas de

témoigner encore plus de force d'esprit que moi dans les tendres adieux que nous nous dîmes.

Elle fit tout ce qu'elle put pour me rassurer contre les craintes que me cauçoit la conduite que le Duc avoit tenue avec moi ; mais toutes les nouvelles marques d'un sincère amour qu'elle me donna, ne purent dissiper la mélancolie qui s'empara de mon esprit, & qui ne me quitta pas depuis. Un secret pressentiment me menaçoit de tous les malheurs qui m'arrivèrent dans la suite, & rien n'étoit capable de calmer les inquiétudes dont j'étois agité. Elle me promit de ne point laisser passer d'ordinaires sans me donner de ses nouvelles, & de m'instruire exactement de tout ce qui se passeroit. Toutes les lettres qu'elle m'écrivit auroient dû me tranquilliser, car elle ne me marquoit rien qui ne tendit à me mettre l'esprit en repos. Mais malgré tout cela, des mouvemens d'impatience, dont je n'étois pas le maître, m'appelloient ailleurs, & m'empêchoient de jouir d'aucune tranquillité où j'étois. Je sentis ce que c'étoit que de bien aimer.

La campagne ne fut pas longue. L'Electeur n'étoit pas en état de résister à nos forces, & il se vit bientôt obligé d'accepter les conditions que le Roi lui prescrivait. La paix ayant été conclue à St. Germain, l'armée

eut ordre de revenir. Je me livrai aux transports de joie les plus vifs, lorsque je pensai que j'allois revoir ma maîtresse, & une maîtresse tendre & fidelle. Les alarmes que m'avoient causées mon absence, & la crainte que j'avois eue de la perdre, me faisoient goûter d'avance tout le plaisir que j'aurois de me trouver auprès d'elle. J'espérai, par mon empressement à m'y rendre, lui donner une nouvelle preuve de mon amour, & je ne croyois jamais pouvoir arriver assez-tôt. Hélas! je ne songeois pas aux malheurs qui m'attendoient, & qu'étant si près du port, j'étois menacé d'un si cruel orage.

Le premier chagrin que j'eus en arrivant à Paris, fut d'apprendre que Madame de Villiers n'y étoit pas, & qu'elle étoit partie il y avoit déjà quelque temps pour aller passer quelques jours à la campagne, à une terre qu'elle avoit à quelques lieues d'ici. Cela m'affligea d'abord, & me fit craindre quelque changement, malgré les protestations de fidélité qu'elle m'avoit toujours faites dans ses lettres. Elle avoit été avertie par les miennes du jour & de l'heure que je comptois être de retour à Paris, & elle m'avoit paru dans les siennes avoir tant d'impatience de me revoir, que je ne savois à quoi attribuer cette absence dans un temps où je croyois que nous aurions une

égale joie de nous retrouver ensemble. Si j'avois suivi mon premier mouvement, je serois d'abord remonté à cheval pour l'aller surprendre, & lui faire des reproches de son indifférence ; mais il étoit déjà tard, & j'étois si fatigué de la diligence que j'avois faite, que ie me rendis aux raisons de mon père, qui voulut que je prisse quelque repos jusqu'au lendemain, & qui pour me tranquilliser m'alléguoit mille petits accidens qui pouvoient lui avoir fait différer son départ.

J'eus lieu de me repentir dans la suite de m'être laissé ébranler si facilement ; & si j'étois parti d'abord, comme j'en avois dessein, peut-être serois-je encore venu assez à temps pour la délivrer des mains de son ravisseur, & nous épargner tous les chagrins qui m'ont précipité dans les malheurs qui m'accablèrent depuis. Quoiqu'il en soit, l'inquiétude qui m'agitoit ne me permit pas de fermer l'œil de toute la nuit, & je ne pus m'endormir qu'un peu avant le jour. A peine commençois-je à goûter les douceurs du sommeil, que je fus réveillé par un laquais, qui me dit qu'il y avoit quelqu'un qui demandoit à me parler de la part de Madame de Villiers. Il ajouta qu'il disoit, qu'il avoit quelque chose de fort important à me communiquer, & qu'il prioit qu'on ne différât point de lui faire parler à moi-même, parce que la chose ne souffroit point de retardement.

164 *Histoire de M. de Salvagne*

Quand ce n'eût été que parce qu'il venoit de la part de Madame de Villiers, je n'avois garde de le remettre à un autre temps. J'ordonnai donc qu'on le fit entrer. C'étoit un vieux domestique, qui avoit vieilli au service de sa famille, en qui elle avoit beaucoup de confiance, & qui faisoit chez elle les fonctions de maître-d'hôtel. Ce pauvre garçon venoit tout désolé me dire que sa maîtresse étoit perdue & pour lui & pour moi; qu'elle étoit partie de sa terre la veille pour me voir à Paris à mon arrivée; mais que son carrosse avoit été arrêté en chemin par plus de vingt hommes masqués. Qu'on lui avoit fait rebrousser chemin, & que l'ayant fait entrer dans un bois, on l'avoit enlevée de force de son carrosse, malgré les cris & les efforts qu'elle faisoit pour s'en défendre; & qu'on l'avoit obligée de se mettre dans un autre, qui étoit parti aussi-tôt, sans qu'il pût savoir quel chemin il avoit pris, à cause des tours & des détours qu'on leur avoit fait faire dans le bois, pour leur ôter toute connoissance du lieu où ils étoient. Que cependant on avoit retenu son carrosse & ses domestiques, & qu'une partie de ses gens étoit restée pour les garder, apparemment pour les empêcher de répandre l'alarme, & ôter tout moyen de les poursuivre. Que peut-être étoient-ils encore au même endroit. Que pour lui, ayant

trouvé moyen de leur échapper à la faveur de la nuit ; il s'étoit sauvé de leurs mains pour venir me donner avis de ce qui étoit arrivé.

Je me levai aussi-tôt, & pendant que je me faisois habiller, je le questionnai sur toutes les circonstances de l'enlèvement, & qui il soupçonnoit en être l'auteur. Il me dit ouvertement qu'il ne croyoit pas que ce pût être un autre que le Duc. Je lui demandai sur quoi il fondeoit ses soupçons ? Il me dit qu'après mon départ il étoit venu plus souvent que jamais chez Madame de Villiers ; que tout ce qu'elle avoit pu faire pour se délivrer de ses importunités avoit été inutile, & qu'il l'en avoit vu sortir plusieurs fois furieux & la rage peinte sur le visage ; que nonobstant cela il l'y avoit vu revenir dès le lendemain. Qu'enfin Madame de Villiers ayant cru ne pouvoir mieux faire que de s'éloigner de Paris jusqu'à mon retour, elle étoit allée à la campagne ; qu'à peine y avoit-elle été deux jours, que le Duc l'y étoit venu voir, & n'avoit cessé depuis d'y venir tous les jours ; que cela avoit redoublé les craintes de sa maîtresse, d'autant plus qu'on avoit vu des gens roder nuit & jour autour de la maison ; qu'on s'étoit bien douté que c'étoit des gens du Duc, mais qu'on n'avoit pu pénétrer quel étoit leur dessein. Qu'enfin sa maîtresse ayant reçu mes

lettres , qui lui marquoient le jour de mon arrivée , elle s'étoit crue au bout de ses persécutions , & n'avoit parue occupée que du plaisir de me revoir. Que pour ce qui s'étoit passé depuis qu'elle s'étoit mise en chemin , il n'en savoit autre chose que ce qu'il m'en avoit déjà dit. Qu'il n'avoit reconnu aucun des gens qui l'avoient emmenée , ni de ceux qu'on avoit laissé pour le garder lui & les autres domestiques.

J'avois fait éveiller mon père. Dès que je fus habillé je l'allai trouver , & lui amenai l'homme qui m'avoit apporté cette fâcheuse nouvelle. Il le questionna encore , & eut de la peine à se déterminer sur le parti que nous devions prendre. Je lui dis que j'étois résolu de monter incessamment à cheval , & de me faire conduire à l'endroit où s'étoient arrêtés les gens qui gardoient les domestiques de Madame de Villiers , pour voir si je les y trouverois encore ; & au cas qu'ils fussent déjà partis , de battre la campagne pour découvrir où on avoit mené cette Dame. Il n'approuva pas mon dessein. Il trouva que je risquerois trop si ces gens , qui étoient en plus grand nombre que nous , se mettoient en défense ; & quand bien même nous découvririons où on retenoit cette Dame , nous ne serions pas en état de la délivrer : qu'ainsi son avis étoit que nous prissions les voies ordinaires de la Justice

pour poursuivre les ravisseurs. Je ne pouvois goûter ses avis, qui tendoient à m'embarquer dans des procédures lentes, qui ne s'accordoient guères avec les desirs de vengeance qui m'animoient. Tout ce qu'il me put dire pour me détourner de mon dessein fut inutile. J'étois déjà prêt à monter à cheval suivi de quatre laquais & de Clairant, (c'est le nom de ce vieux domestique de Madame de Villiers,) lorsque je fus arrêté & constitué prisonnier.

Admirez la bizarrerie de mon sort. C'étoit moi que l'on accusoit de l'enlèvement de cette Dame; & dans le temps même que la chose se faisoit, le Duc avoit des émissaires à Paris, qui publioit la chose comme faite, & que j'en étois l'auteur. Il n'avoit fait donner ce faux avis aux parens de Madame de Villiers, qu'afin de gagner du temps, parce qu'il savoit assez que je serois plus ardent à le poursuivre, & qu'en les engageant à me faire arrêter, il me mettoit du moins pour quelque temps hors d'état de rien entreprendre pour la délivrer. Il réussit dans son dessein, car cela me retarda de deux jours & demi.

Je ne pus donc me mettre en chemin comme j'y étois résolu, & il fallut en passer par je ne sais combien de formalités avant que de me voir remis en pleine liberté. Mon innocence paroissoit trop clairement pour

qu'on pût en douter , & je ne fis point de difficulté , pour la mettre dans tout son jour , de produire les lettres qu'elle m'avoit écrites , qui prouvoient évidemment que je n'avois pas besoin d'avoir recours à la violence , & qu'elle n'attendoit que mon retour pour conclure notre mariage. D'autres personnes qui ne faisoient que d'arriver de l'armée rendirent témoignage du jour que j'en étois parti , & on vit facilement que toute la diligence qu'on pût faire , c'étoit d'arriver à Paris dans le temps que j'y étois arrivé. Nonobstant tout cela , peut-être n'aurois-je pas encore obtenu d'être mis en liberté , sans le crédit de mon père , qui m'épargna encore bien des embarras qu'on eût pu me susciter.

Enfin , dès que je me vis libre j'assemb lai quelques amis , & nous nous mîmes en chemin avec nos domestiques au nombre de dix-huit , tous à cheval & bien armés. Nous allâmes d'abord au Château où Madame de Villiers avoit fait quelque séjour , pour nous informer si on y savoit de ses nouvelles. Nous y trouvâmes encore tous ses domestiques dans la consternation. Ils nous dirent qu'on les avoit tenus sous une bonne garde dans le bois , jusqu'à ce que le jour parût , qu'alors on les avoit renvoyés avec de terribles menaces de retourner tout droit au château ,

château, & défense expresse de prendre le chemin de Paris.

Il y avoit une vieille personne, nommée Mlle. Jailly, qui avoit élevé Madame de Villiers, & qui depuis avoit toujours demeuré avec elle. Elle l'accompagnoit dans son carrosse lorsqu'elle fut enlevée. Elle étoit là qui fendoit en larmes, & elle me dit qu'elle avoit quelque chose à me dire en particulier de la part de sa Dame. Que n'ayant osé se rendre à Paris à cause des menaces qu'on avoit faites à tous ceux qui étoient de la suite de sa maîtresse, en cas qu'on les trouvât sur la route de Paris, elle avoit chargé un payfan d'une lettre pour moi, qu'il devoit me rendre en main propre, mais qu'apparemment il n'étoit arrivé qu'après mon départ.

Je me retirai avec elle dans une autre chambre, où elle me dit : que sa Dame ne doutoit pas que ce ne fut le Duc qui l'eut enlevée, & qu'elle mettoit toute son espérance en moi. Qu'elle l'avoit chargée de me prier de mettre tout en œuvre pour la tirer de ses mains, & pour la mettre à l'abri de ses violences ; mais qu'elle avoit bien prévu elle-même que je ne serois pas assez-tôt en état de la secourir, pour qu'elle n'eut pas déjà essuyé bien des chagrins. Qu'elle s'étoit déjà accusée elle-même, & rejetoit toute la cause de son malheur, sur la résolution qu'elle

170 *Histoire de M. de Salvagne*

avoit prise de s'absenter de Paris jusqu'à mon retour ; qu'elle avoit cru par-là se délivrer des importunités du Duc , & que cependant elle n'y avoit rien gagné de ce côté-là , & s'étoit exposée à un danger bien plus grand. Qu'elle avoit eu dessein plusieurs fois de me demander conseil pour se débarrasser une fois pour toutes de lui , mais qu'elle avoit craindre d'ajouter encore un nouveau chagrin à celui que me causoit déjà l'absence. Elle continua , en versant des larmes , à me dire , que sa maîtresse avoit donné des marques du plus grand désespoir , & que ce qui s'étoit passé sous ses yeux lui faisoit craindre pour les suites. Que sans avoir égard ni à ses larmes ni à ses cris , on l'avoit arrachée du carrosse où elle étoit , pour la mettre dans un autre qu'on tenoit prêt dans le bois , & que comme elle ne cessoit de crier , & que toutes les menaces qu'on lui faisoit pour l'obliger à se taire , ne servoient à rien , on lui avoit mis un mouchoir sur la bouche pour l'empêcher de crier. Qu'elle avoit remarqué qu'on témoignoît en tout fort peu d'égards pour elle , & qu'elle trembloit pour sa maîtresse de la savoir exposée à la brutalité de pareilles gens. Qu'elle n'avoit pu y reconnoître le Duc , mais qu'en cas qu'il y fut , on pouvoit juger de ce qu'il seroit capable de faire par la manière dont il permettoit que ses gens en usassent avec

sa maîtresse, & que tout ce qu'on lui disoit, lui étoit dit d'un ton à faire entendre qu'on vouloit être obéi.

Je frémis de rage lorsque j'entendis les mauvais traitemens auxquels Madame de Villiers étoit exposée, & je tremblai que la passion du Duc s'étant tournée en fureur, il ne se portât aux plus grandes extrémités pour l'affouvir par quelque moyen que ce fût. La manière dont il permettoit qu'on en agit avec elle, selon ce que cette femme m'en disoit, me fit craindre qu'il n'y avoit point de violence à laquelle il ne se portât pour venir à bout de vaincre sa résistance. Je déplorai mon malheur de n'avoir pas suivi mon premier mouvement, qui étoit de courir où elle étoit, dès que je ne l'eus pas trouvée à Paris. Peut-être serois-je encore arrivé assez à temps pour la secourir; du moins n'aurois-je pas été exposé à être arrêté, ce qui étoit cause que près de trois jours s'étoient passés sans que j'eusse pu agir, ni faire la moindre poursuite. Pendant tout ce temps ma maîtresse avoit été exposée à la brutalité d'un homme, que ses refus avoient rendu furieux, & qui étoit capable de tout pour se satisfaire.

Je tins conseil avec mes amis sur ce que nous avions à faire, & nous résolûmes de nous séparer en trois bandes pour battre la campagne pendant toute la nuit, & tâcher

de découvrir par quel chemin on l'avoit emmenée. Nous convinmes du lieu & de l'heure pour nous rassembler le lendemain matin. Nous nous remîmes aussi-tôt en campagne, & prîmes différentes routes. Enfin à force de perquisitions j'appris qu'on avoit vu passer un carrosse, accompagné de gens armés, le même jour auquel Madame de Villiers avoit été enlevée, & qu'ils avoient pris le chemin du château de Girves. Je savois que cette terre appartenoit à un homme qui étoit créature du Duc, & qui entroit dans sa plus étroite confidence; d'ailleurs capable de tout pour se maintenir dans sa faveur. Je ne doutai pas qu'il n'eût choisi ce lieu-là comme le plus à portée, & où l'on penseroit le moins à le poursuivre. Je me trouvai au lieu où nous devions nous rassembler, & mes amis s'y étant rendus peu après, je leur proposai d'aller attaquer le Duc jusques dans ce Château, & que s'ils y trouvoient trop de danger, j'étois résolu de tenter l'entreprise seul. Ils me promirent de me suivre par-tout où je les menerois; & dès que nous fûmes un peu remis des fatigues de la nuit, nous en prîmes le chemin.

Nous y trouvâmes toutes les portes ouvertes, & nous y entrâmes sans qu'on nous fit la moindre résistance. Mais ce que nous y cherchions n'y étoit plus. Il n'y avoit que trois domestiques, qui sous prétexte des or-

dres qu'ils avoient , voulurent se dispenser de nous rien dire ; mais à force de coups & de menaces de pis , nous leur fîmes rompre le silence. Ils nous avouèrent qu'on y avoit amené une Dame il y avoit quatre jours , à qui ils avoient bien vu qu'on faisoit violence. Qu'ils avoient eu ordre quelques jours d'avance de tenir tout prêt pour la recevoir , & que le Duc étoit venu l'y attendre. Que lorsqu'elle y étoit arrivée , elle n'avoit pas voulu sortir du carrosse où elle étoit , mais qu'on l'en avoit tirée de force , & que sans se mettre en peine de ses cris & des efforts qu'elle faisoit pour se défendre , on l'avoit emportée dans l'appartement qui lui avoit été préparé. Qu'à peine y avoit-elle été un quart-d'heure , qu'il y étoit arrivé un carrosse rempli de Dames avec un assez grand nombre de domestiques. Que le Duc avoit fait fermer la porte du Château ; qu'une de ces Dames avoit demandé à lui parler , mais qu'il l'avoit long-temps refusé. Qu'enfin il étoit sorti pour entendre ce qu'elles avoient à lui dire ; qu'il y en avoit une qui lui avoit parlé avec autorité , & qu'ils avoient entendu qu'elle demandoit qu'il remit en liberté la Dame qu'il avoit enlevée , mais qu'il n'avoit put se résoudre à leur accorder ce qu'elles desiroient. Ils ajoutèrent qu'elles étoient restées plus d'une heure à la porte du Château sans pouvoir le déterminer ,

mais qu'enfin il avoit permis qu'on les laissât entrer, & qu'étant monté à cheval il étoit parti sur le champ. Que ces Dames trouvant qu'il étoit trop tard pour se remettre en chemin, avoient passé la nuit au Château, & en étoient reparties le lendemain, emmenant avec elles la Dame qui avoit été enlevée.

Ils ne purent dire qui étoient ces Dames, qui étoient venues si à propos pour sauver ma maîtresse des violences que le Duc se préparoit apparemment à lui faire. Ils me dirent cependant que le Duc y étoit revenu le lendemain, & leur avoit défendu, avec de terribles menaces, de rien dire de ce qui s'étoit passé, & que depuis ils n'avoient plus entendu parler de rien. Nous nous abandonnâmes à nos conjectures pour tâcher de découvrir qui pouvoit avoir été cette Dame qui avoit parlé au Duc avec tant de liberté, mais nous ne sûmes à quoi nous arrêter; de sorte qu'après nous être informés du chemin qu'elle avoit pris, nous prîmes notre route du même côté.

Je n'abandonnai en chemin aux réflexions que me faisoit faire cette étrange aventure, & je ne pouvois qu'avoir beaucoup de joie de la venue de ces Dames, dont la présence avoit fait fuir le Duc. Cependant je ne pouvois comprendre que Madame de Villiers, après avoir été arrachée de ses mains, fût

testée ainsi avec elles sans donner de ses nouvelles à personne, & sans retourner chez elle. Il me paroissoit étrange que devant juger de l'inquiétude où me devoit jeter son enlèvement, elle n'eût pas pensé à me tirer de peine, ni à m'apprendre où elle étoit. Quelle apparence si elle étoit en lieu de sûreté qu'elle n'en donnât avis à personne, & laissât continuer toutes les recherches qu'on faisoit pour découvrir où elle étoit? Quelle apparence aussi, qu'étant en liberté elle ne retournât pas chez elle ou à Paris, ou à la campagne? Plus j'y pensois, plus je me perdois dans mes conjectures, & je commençois à croire que le Duc l'avoit enlevée une seconde fois aux Dames, qui lui avoient arraché sa proie.

Après avoir bien couru une partie de la journée, nous rencontrâmes Mr. de Cilly, un de mes intimes amis, qui n'ignoroit pas le sujet qui me faisoit ainsi battre la campagne. Après nous avoir abordés & nous avoir entretenus un moment, il me fit signe qu'il avoit quelque chose à me dire en particulier, & je me séparai de ma troupe pour l'entretenir. Il me dit qu'il me cherchoit pour me communiquer quelques particularités touchant l'enlèvement de ma maîtresse; qu'il venoit de chez un ami qui lui avoit paru instruit de toutes les circonstances, & que

176 *Histoire de M. de Salvagne*
c'étoit de lui qu'il tenoit ce qu'il m'alloit dire.
Voici ce qu'il m'en dit.

Dès que le Duc a su que Madame de Villiers étoit retirée à la campagne, il s'est rendu chez Madame la Comtesse de Langey sa tante, dont la terre n'est qu'à deux lieues de celle de Madame de Villiers, & de-là il alloit tous les jours chez elle. Cette Dame commença à croire qu'il étoit fort bien avec elle, & ne s'en embarrassa pas autrement. Mais ayant appris qu'il étoit parti avec une nombreuse suite de gens à cheval, elle en fut inquiétée, & fit tout ce qu'elle pût pour découvrir quel pouvoit être son dessein. Son maître d'hôtel lui dit qu'il croyoit le savoir en partie, & que pour le reste il le devinoit à peu près. Que ce qu'il en savoit, c'est que le Duc avoit dessein d'enlever une personne, & qu'il avoit tout fait préparer pour la recevoir au Château de Girves, où il la devoit conduire. Que le chemin qu'il leur avoit vu prendre lui faisoit juger que c'étoit Madame de Villiers que regardoient ses desseins, & qu'il étoit confirmé dans cette opinion par quelques paroles qui étoient échappées au Duc, & qu'il lui rapporta.

Madame de Langey qui voyoit très-souvent Madame de Villiers lorsqu'elles étoient à leurs campagnes, & étoit même liée avec elle d'une amitié qui avoit commencé dès l'enfance de cette dernière, résolut de l'en

faire avertir aussi-tôt, afin qu'elle se tint sur ses gardes, mais l'exprès qu'elle lui envoya arriva qu'elle étoit déjà partie pour Paris. Madame de Langey qui ne pensoit qu'à prévenir les desseins de son neveu, ne put imaginer d'autre moyen que de se rendre elle-même au Château de Girves. Quoiqu'il fût déjà tard, elle monta en carrosse avec sa sœur, & une autre parente qui se trouvèrent alors chez elle, & en prit aussi-tôt le chemin. Elle fit toute la diligence possible pour arriver assez à temps pour empêcher que son neveu, dont elle connoissoit les emportemens, ne fit violence à cette Dame.

Elle y arriva fort peu après eux, & fut bien long-temps avant que de pouvoir obtenir de lui parler. Il ne voulut pas permettre qu'on la fit entrer, & se mit en fureur de ce qu'elle venoit lui arracher sa proie. Cependant elle vint à bout de l'engager à lui venir parler à son carrosse: il y vint en homme résolu de la refuser. Ils s'y entre-tinrent plus d'une heure. Sa tante lui représenta les affaires qu'il s'alloit attirer par la violence qu'il venoit de faire à une Dame, qui avoit de puissans amis, qui s'employeroient pour la venger de l'affront qu'il lui faisoit. Que dès qu'elle avoit su son dessein, elle avoit fait tout ce qu'elle avoit pu pour le prévenir, mais qu'elle étoit venu trop tard; qu'il étoit cependant encore temps,

H v

& qu'en demandant pardon à cette Dame ; & en la remettant en liberté , il pourroit obtenir qu'elle laissât tomber cette affaire. Qu'elle le prioit de ne point déshonorer une personne qui étoit son amie particulière ; qu'elle espéroit bien qu'il auroit assez d'égards pour elle pour ne point refuser de la remettre entre ses mains , & qu'elle se chargeoit de tâcher de l'appaiser.

Il y eut de vives contestations entre eux à ce sujet. On ne put presque rien gagner sur lui , & il paroissoit intraitable sur cet article. Il dit à Madame de Langey , que la chose étoit poussée trop loin pour qu'il se privât de tout le fruit qu'il avoit espéré d'en retirer ; que toute la violence qu'il avoit dessein de lui faire , c'étoit de l'obliger de consentir à l'épouser ; qu'il ne voyoit pas en quoi il la déshonorait par-là , & qu'elle eût sujet de se plaindre de lui ; mais qu'il sentoient bien que son amour en étoit venu à un point qu'il ne pouvoit vivre sans elle. Madame de Langey lui dit , que s'il avoit ces vues-là , il s'y étoit fort mal pris d'employer la violence ; qu'il y avoit bien de l'apparence , s'il lui eut fait une pareille proposition , que bien-loin de s'en tenir offensée , elle n'eût pas refusé un parti qui étoit au dessus d'elle à tous égards.

Il l'assura qu'il lui en avoit très-souvent fait la proposition , mais qu'elle l'avoit tou-

jours rejetée avec tant de dedain , que c'étoit-là la seule raison qui l'eût engagé à avoir recours à la violence , pour l'obliger à consentir à ce qu'il desiroit si ardemment. Madame de Lángey lui répondit , que si ses vues étoient aussi droites qu'il l'en assuroit , elle se chargeoit de l'y faire consentir. Qu'il se consultât encore , & que s'il se sentoît effectivement disposé à exécuter ce qu'il lui promettoit , elle avoit tout lieu de se flatter qu'elle réussiroit dans sa négociation ; qu'elle y emploieroit tout le crédit que son âge & l'amitié qui avoit toujours été entr'elles lui donnoit sur son esprit. Qu'il y avoit tant d'avantages pour elle dans ce mariage , qu'elle ne persisteroit pas long-temps dans ses refus , lorsqu'elle verroit qu'il y pensoit sérieusement.

Elle pressa si fort le Duc , & les Dames qui l'accompagnoient la secondèrent si bien , qu'enfin elles le firent consentir à leur remettre Madame de Villiers , mais à condition qu'elles la garderoient , & l'empêcheroient de me parler ; & qu'elles ne lui permettroient point de retourner chez elle , qu'elle n'eût consenti à ce qu'il desiroit , ou que lui-même ne permit qu'on la remit en liberté. On lui promit tout ce qu'il voulut. Cependant ce ne fut pas sans se faire une extrême violence qu'il se laissa vaincre , & le dépit qu'il eut de le leur avoir accordé , lui fit prendre le

parti de les laisser-là. Il monta aussi-tôt après à cheval & partit.

Il étoit déjà fort tard, de sorte que ces Dames ont passé-là la nuit, & le lendemain Madame de Langey emmena chez elle Madame de Villiers, qu'elles gardent encore pour tenir la parole qu'elles ont donnée au Duc. Depuis ce temps-là elles ont mis tout en œuvre pour engager cette Dame à consentir à ce que le Duc souhaite avec tant d'ardeur, & elles ne la retiennent que dans l'espérance qu'à la fin elles vaincront la répugnance qu'elle y témoigne. Je sais que jusqu'ici elles n'y ont pu réussir, & que Madame de Villiers ne cesse de les solliciter de lui rendre la liberté, que le Duc lui a si injustement ravie. Elle leur représente qu'elle les a regardées jusqu'alors comme ses libératrices, & qu'elle leur a toute l'obligation que mérite un service aussi important; mais que si elles continuent à la retenir, elles n'auront fait que lui faire changer de prison, & aider le Duc dans les persécutions qu'il lui avoit faites.

Le Duc y est venu dès le lendemain. Elles l'ont voulu raccommo-der avec sa maîtresse, mais elle ne veut consentir à lui pardonner que lorsqu'on l'aura remise en liberté, & dit que plus on la retiendra, plus on l'aigri-
ra contre lui. On n'a pu encore l'en-
gager de consentir à le voir, & dès qu'il pa-

roit la frayeur la fait tomber en foiblesse ; de sorte qu'il n'ose se montrer devant elle. Voilà , continua Monsieur de Cilly , ce que mon ami m'a appris de ce qui s'est passé au sujet de Madame de Villiers. Comme il est tous les jours chez Madame de Langey , il en est parfaitement bien instruit , & vous pouvez compter sur tout ce que je viens de vous dire. Cependant je ne dois pas vous taire qu'on a trouvé le moyen de l'irriter contre vous.

Je ne fais comment on s'y est pris pour vous mettre mal dans son esprit , mais il est certain qu'on en est venu à bout. Elle croit que vous l'avez trahie , & elle s'imagine avoir plus de sujet de se plaindre de vous que de qui que ce soit. Quelques questions que j'aie faites à mon ami , je n'ai pu découvrir de quel prétexte on s'étoit servi pour la brouiller avec vous , & j'ai bien vu qu'il n'en savoit autre chose que ce qu'il m'en a dit. Cependant je puis vous assurer que quoique l'ont ait réussi de vous mettre mal avec elle , on n'en a pas retiré le fruit qu'on se proposoit , & qu'elle continue à témoigner toujours une extrême aversion pour le Duc.

Il fit encore ce qu'il put pour dissiper la crainte que je témoignois , qu'à la fin ma maîtresse irritée contre moi , & éblouie par l'éclat de la fortune où son mariage avec le Duc la pouvoit élever , ne se laissât vaincre & ne consentit à l'épouser. Il me dit que

Le peu de succès qu'on avoit eu jusqu'alors devoit me rassurer, & que sa haine pour le Duc paroïssoit si forte, que les Dames qui la pressoient continuellement d'accepter les offres, désespéroient déjà de pouvoir jamais rien gagner sur elle. Je lui rendis mille grâces du service qu'il venoit de me rendre, en me donnant des éclaircissmens que je n'eusse pu tirer de personne que de lui. Nous nous séparâmes, & j'allai rejoindre ma troupe.

Il ne s'agissoit plus que de savoir, en cas que Madame de Villiers y fût encore, de quels moyens nous nous servirions pour l'en retirer. La considération que nous avions tous pour Madame de Langey, & l'obligation que je croyois que Madame de Villiers & moi lui avions de l'avoir sauvée des mains du Duc, & de ne l'avoir pas laissé exposée à sa brutalité, ne nous permettoit pas d'avoir recours à la force pour l'obliger à nous la remettre. Nous prîmes donc la résolution de tâcher de l'y engager par raison. J'avois dessein d'y aller moi-même sans me faire accompagner, mais mes amis me représentèrent le danger auquel je m'exposerois en me livrant ainsi à la discrétion du Duc. Je convins qu'ils avoient raison, & je me rendis à leurs conseils. Un d'entr'eux s'offrit d'y aller. Il étoit fort connu de Madame de Langey, & il se chargea d'entamer une

négociation pour la porter à nous la rendre de bon gré. Son dessein fut approuvé, & il se rendit chez elle.

Il y fut fort bien reçu, & ne fit pas un mystère de la raison qu'il l'y amenoit, Madame de Langey paroissant disposée à l'écouter favorablement. Il lui déclara que je n'étois pas loin, & que j'étois résolu à tout pour délivrer ma maîtresse; que j'étois bien accompagné, & en état de me faire justice en cas qu'on me la refusât : mais la considération que j'avois pour elle m'empêchoit d'en venir aux voies de fait. Que l'intérêt qu'elle avoit paru prendre au malheur de cette Dame, en lui faisant donner avis de la violence dont elle étoit menacée, & l'empressement avec lequel elle avoit couru à son secours, me faisoient espérer qu'elle ne refuseroit pas de la remettre en liberté à ma prière. Madame de Langey lui répondit, qu'elle n'avoit pas dessein de gêner Madame de Villiers, & que si elle souhaitoit de partir avec nous, elle ne s'y opposeroit pas, & n'avoit jamais eu dessein de la retenir malgré elle. Elle lui permit de lui parler lui-même, & promit de se régler en tout sur sa réponse.

Satisfait d'en avoir tant obtenu de Madame de Langey, il crut qu'il ne trouveroit plus aucune difficulté, & que dès qu'il auroit déclaré à Madame de Villiers le sujet de sa venue, elle seroit prête à le suivre. Mais il

fut bien surpris de la trouver dans des dispositions entièrement contraires à celles où il s'étoit attendu de la trouver. A peine lui eut-il dit le dessein qui l'amenoit, & qu'il venoit de ma part, qu'elle lui déclara qu'elle n'avoit pas besoin de mon secours, & que si elle ne pouvoit se flatter de recouvrer sa liberté que par mon moyen, elle renonçoit dès-lors à toute espérance d'être jamais délivrée. Qu'il pouvoit me dire de sa part qu'elle me conseilloit d'épargner mes peines, puisqu'assurément ce ne seroit jamais à moi qu'elle auroit obligation de sa délivrance, & qu'elle aimoit mieux être exposée à souffrir de nouvelles persécutions, que d'être remise entre les mains d'un homme qui l'avoit si lâchement trahie.

Il voulut me justifier, & lui dit, qu'il ne pouvoit croire qu'un homme, qui avoit témoigné tant de désespoir de son enlèvement, & qui s'étoit porté avec tant d'ardeur à la venger de la violence qu'on lui faisoit, fût capable de la trahir. Qu'elle devoit se défier de tout ce qu'on avoit pu lui dire pour me mettre mal avec elle, parce que nos ennemis prévoyant que je serois le plus ardent à poursuivre sa vengeance, avoient intérêt de nous brouiller ensemble, & que par conséquent toutes les accusations qu'on avoit portées contre moi devoient lui être suspectes. Que pour lui il étoit persuadé qu'elles

étoient fausses , & que j'étois incapable de la trahir. Elle lui dit qu'il pouvoit en croire ce qu'il vouloit , mais que pour elle , elle avoit en main de si fortes preuves de ma trahison , qu'elle ne croyoit pas que jamais on pût me justifier dans son esprit. Quoiqu'il lui pût dire pour la détromper , elle demeura dans les mêmes sentimens , & refusa constamment de le suivre.

Avant de partir il parla encore à Madame de Langey , & l'exhorta à lui permettre de retourner chez elle , parce qu'autrement il craignoit que cette affaire n'eût de fâcheuses suites. Que j'étois résolu de tout entreprendre pour recouvrer ma maîtresse , & que j'étois accompagné de bon nombre de gens déterminés à me suivre par-tout où je les menerois ; qu'il étoit à craindre que si le Duc tomboit entre mes mains dans la colère où j'étois , je ne l'épargnerois pas plus qu'un autre , & qu'il valoit mieux penser à terminer cette affaire à l'amiable. Madame de Langey lui répondit , qu'il ne la connoissoit guères , s'il croyoit qu'elle fût femme à retenir Madame de Villiers malgré elle ; qu'il avoit toujours dépendu d'elle de partir quand il lui plairoit , & que ce n'étoit que de son plein gré qu'elle y restoit , parce qu'elle s'y trouvoit en sûreté. Qu'elle ne voyoit pas sur quoi fondé je voulois venir enlever de sa maison une personne sur qui je ne pouvois

avoir d'autre droit que celui qu'elle m'y donnoit elle-même, & qui, bien-loin de m'y en donner aucun, paroïssoit ne craindre rien tant que de me voir. Qu'il devoit savoir lui-même ce qui en étoit, puisqu'il lui avoit parlé, & qu'il pouvoit me rapporter sa réponse; qu'elle étoit bien sûre qu'elle n'étoit pas-telle que je m'y attendois. Que la sienne étoit, qu'elle me croyoit trop honnête homme pour penser à venir faire violence à sa maison, puisqu'elle m'étoit ouverte, & que j'y serois toujours bien reçu. Que j'y pourrois entretenir ma maîtresse aussi librement que si j'étois chez elle, si elle consentoit de me voir. Qu'elle ne la violentoit en rien, & qu'elle lui demandoit à lui, qui lui avoit parlé en particulier, si elle lui en avoit fait des plaintes. Il avoua qu'elle ne lui en avoit fait aucune. Hé bien, poursuivit-elle, dites à Mr. de Salvagne ce que vous en savez, & que quand il voudra venir lui-même, je me ferai un plaisir de le bien recevoir, & lui montrerai que je suis plus son amie qu'il ne pense. Assurez-l'en de ma part, & dites lui qu'il n'a rien à craindre de mon neveu, qui est trop loin d'ici à présent pour pouvoir lui nuire. Il la quitta là-dessus, & vint me faire le rapport de sa commission.

Jugez du chagrin que me causèrent ces fâcheuses nouvelles. Pendant que je croyois qu'on me retenoit ma maîtresse, & que je

n'étois occupé que du dessein de la délivrer , elle étoit dans un lieu où elle restoit de son plein gré , & ne craignoit rien tant que de le trouver avec moi. Je ne balançai point à croire qu'elle ne m'eut enfin sacrifié au Duc , & qu'ayant été éblouie par le rang que ce mariage pouvoit lui donner , elle n'eut accepté les offres qu'il lui faisoit. Je ne pouvois cependant m'imaginer de quel moyen on s'étoit servi pour me noircir dans son esprit , & il me sembloit que quelque fausseté qu'on eût put inventer pour l'irriter contre moi , la conduite que je tenois devoit me justifier. Je jugeai qu'elle avoit fait semblant de croire ce qu'on lui avoit dit de moi , parce qu'elle étoit bien-aïse de retirer la parole qu'elle m'avoit donnée. Je ne pouvois en porter d'autre jugement , & je ne savois quel parti prendre. Comme c'étoit par choix qu'elle restoit chez Madame de Langey , & qu'elle refusoit de me suivre , je n'étois plus en droit de l'en retirer malgré elle , sans me rendre coupable de la même violence que le Duc. D'ailleurs elle ne vouloit me permettre ni de lui parler , ni de la voir , & tant qu'elle voudroit rester dans cette maison je ne devois pas m'attendre qu'elle fût disposée à m'écouter. Je ne craignois plus , à la vérité , les mauvais desseins du Duc contre moi , la manière dont Madame de Langey m'avoit invité me rassuroit contre tout ce qu'il au-

roit pu entreprendre , & cette Dame n'étoit pas capable après cela de permettre qu'on me fit la moindre violence chez elle. Je me déterminai donc à y aller ; il étoit trop tard pour y aller ce jour-là , de sorte que je le remis au lendemain , & en attendant je passai la nuit dans les plus cruelles inquiétudes.

Mes amis voulurent m'y accompagner. Madame de Langey nous reçut parfaitement bien ; mais elle m'apprit d'abord que ce que je cherchois chez elle n'y étoit plus. Elle me dit que Madame de Villiers s'étant bien doutée que je viendrois dès que je saurois que je pouvois le faire avec sûreté , elle avoit voulu partir aussi-tôt , & qu'elle n'avoit osé la retenir à cause du bruit que l'on faisoit déjà courir qu'elle la retenoit prisonnière chez elle. Qu'elle étoit plus de mes amies que je ne me l'imaginois : qu'elle eût été charmée que notre raccommodement se fut fait chez elle , & qu'elle y auroit contribué elle-même de tout son pouvoir ; mais que cela n'avoit servi qu'à faire précipiter le départ de Madame de Villiers , parce qu'étant fort piquée contre moi , elle avoit craint qu'elle ne l'obligeât à me voir chez elle. Je fus frappé lorsque j'appris qu'elle n'y étoit plus , & je pris aussi-tôt la résolution de la suivre.

Madame de Langey fit tout ce qu'elle put pour m'engager à prendre un peu de repos ,

& à ne partir qu'après avoir diné, mais j'avois trop d'impatience de détruire les soupçons dont on avoit prévenu l'esprit de ma maîtresse, pour différer davantage de chercher les moyens de lui parler. Je pris congé de mes amis, que j'y laissai n'ayant plus besoin de leurs secours, & les remerciai du zèle avec lequel ils s'étoient employés à me rendre service.

Je pris le chemin de la maison de campagne de Madame de Villiers. Dès que j'y fus arrivé, je demandai à lui parler; on me donna pour réponse, qu'elle avoit donné ordre de renvoyer tous ceux qui viendroient, & qu'elle ne vouloit voir personne. Je priai que du moins on m'annonçât, & que j'avois à lui parler nécessairement. On alla lui dire que je la demandois. Elle envoya sa femme de chambre me dire, que je ne devois pas m'attendre à la voir; que je pouvois compter que toutes les peines que je me donnerois pour cela seroient inutiles; & qu'elle me prioit instamment de ne la pas fatiguer pour cela, puisqu'elle étoit bien résolue de ne pas m'accorder ce que je demandois. Je chargeai cette femme de lui dire, que j'avois lieu d'être surpris qu'elle refusât avec tant d'obstination de me voir; que si elle avoit écouté les fausses accusations qu'on avoit portées contre moi, elle ne pouvoit sans injustice refuser d'entendre ma défense; que

je ne me sentoie coupable de rien envers elle, & que je n'étois point en peine de venir à bout de la défabuser, pourvu qu'elle me donnât audience. Qu'elle n'avoit qu'à lui dire que je ne partirois point que je ne l'eusse obtenue, & que si après m'avoir écouté elle me trouvoit encore coupable, elle seroit toujours à temps de me condamner.

Nous nous renvoyâmes bien des fois de pareils messages, & ce manège dura plus de deux heures, sans que j'y gagnasse rien. On me vint appeller pour diner, j'y allai d'abord espérant encore de la voir. Mais quand je vis qu'il n'y avoit qu'un couvert, & qu'on m'eût dit qu'elle ne viendrait pas dîner, je commençai à me fâcher à mon tour. Je demandai à parler à Mlle. Jailly, qui fut assez long-temps avant que de pouvoir obtenir de sa Dame la permission de me venir parler. Elle m'avoua d'abord qu'elle ne comprenoit pas non plus que moi ce qui portoit sa maîtresse à me traiter ainsi, mais que quoiqu'elle lui eût pu dire en ma faveur, elle refusoit absolument de me voir, & l'avoit chargée de me dire, que le plus grand plaisir que je lui pusse faire étoit de ne jamais paroître devant elle.

Je me sentis extrêmement piqué de ces dernières paroles. Je lui dis qu'elle pouvoit déclarer à sa maîtresse de ma part, que j'allois lui obéir ponctuellement, que j'atten-

drois encore un instant sa réponse, sur laquelle elle pouvoit compter que je me régleroïis. Que je croyois qu'en rompant ainsi avec moi, elle y perdrait le plus. Que je pouvois l'assurer qu'elle y perdrait un amant fidèle & tendre, qui avoit fait tout son bonheur d'être aimé d'elle. Que pour moi je voyois bien que je n'y perdrais rien, puisqu'elle ne m'avoit jamais aimé, & qu'elle m'avoit sacrifié avec tant de facilité aux apparences d'une fortune un peu plus brillante que celle que je lui offrois. Que je n'étois pas assez simple pour croire que si elle m'eût sincèrement aimé, elle eût voulu rompre les engagemens qu'elle avoit pris avec moi, sur les fausses imputations de ceux qu'elle savoit être mes plus grands ennemis. Que je ne voyois que trop que ce n'étoit que le desir de me trouver coupable, qui lui faisoit ajouter foi si légèrement à des accusations qui devoient lui être suspectes par tant de raisons, & que si elle ne craignoit pas de manquer de prétexte pour colorer son infidélité, elle ne feroit pas tant de difficulté d'entendre ma défense.

Je donnai en même temps ordre qu'on sellât mes chevaux & qu'on les tint prêts. Je la priai encore d'employer tout le crédit qu'elle avoit sur l'esprit de sa maîtresse pour m'obtenir un quart-d'heure d'audience, que c'étoit la dernière tentative que je faisois.

& que j'étois las de me voir rebuté si souvent.

Pendant qu'elle faisoit son rapport à sa Dame, j'étois combattu entre la colère & l'amour. Lassé de me voir rebuté si souvent, j'étois déterminé à partir, si cette dernière réponse n'étoit pas plus favorable que les autres. L'amour cependant me retenoit malgré moi, & je ne pouvois me résoudre à renoncer aux espérances, qui avoient depuis long-temps occupé si agréablement mon esprit. Je ne pouvois encore me persuader qu'avec les sentimens que je croyois lui connoître, elle se fût laissé éblouir si facilement aux offres de mon rival, & qu'elle eût feint pour moi un amour qu'elle avoit paru me cacher avec tant de soin, & dont le hasard lui avoit arraché l'aveu. Tout cela me faisoit souffrir ces fréquens refus avec un peu plus de patience, espérant qu'à la fin elle m'écouterait. Mais d'un autre côté je ne me sentois plus disposé à en souffrir de nouveaux. Il me sembloit que si elle m'eût aimé véritablement, elle n'eût pas témoigné tant de fermeté dans sa résolution de ne me point voir.

Je fus encore plus de demi-heure à attendre avant que la Jailly revint; dès que je la vis, je reconnus à son air qu'elle n'avoit rien de meilleur à me dire que les autres fois. Je sortis aussi-tôt sans me donner le temps

temps de l'entendre , je fis amener mes chevaux , & je me préparai à partir sur le champ. Elle courut après moi , & me dit qu'à la vérité sa maîtresse refusoit encore de me voir ; mais que si je voulois attendre encore un instant , elle espéroit de découvrir par quelle raison elle étoit si irritée contre moi. Qu'il s'en étoit peu fallu qu'elle l'eût avoué , & qu'elle espéroit que pour peu qu'elle la pressât encore , elle lui arracheroit ce secret qu'elle vouloit tant cacher. Lorsque je vis que je commençois à gagner en ne faisant pas tant le soumis , je fis semblant d'avoir quelque peine à me résoudre à attendre encore. Après quelque difficulté j'y consentis , mais sans descendre de cheval. Elle revint en effet un moment après.

Elle me mit en main une lettre , que sa maîtresse vouloit que je lusse , & que si je pouvois me justifier là-dessus , elle ne refuseroit plus de me voir. Je l'eus à peine ouvert , que je fus frappé de la ressemblance que le caractère en avoit avec le mien ; & si elle n'avoit contenu des choses que je savois trop bien , que non-seulement je n'avois jamais écrites , mais même jamais pensées , je n'aurois osé nier qu'elle ne fût de moi. C'étoit quelque habile faussaire qu'il l'avoit forgée en mon nom , & il falloit qu'il s'entendit admirablement bien à contrefaire mon écriture.

re , puisque moi-même je n'y voyois aucune différence.

Cette lettre étoit écrite de l'armée au Duc sans être signée , & voici à peu près ce qu'on m'y faisoit dire. Je lui marquois que s'il ne se hâtoit d'exécuter son dessein , je craignois qu'il ne fût trop tard après mon retour ; que je l'avois favorisé le plus que j'avois pu par mon absence , mais qu'enfin il n'étoit plus temps de différer , & que s'il en remettoit encore l'exécution , il n'y auroit plus moyen dans la suite. Que dans peu de jours je serois de retour , & que pour faciliter encore son dessein , j'écrivois à cette Dame que je me rendrois incessamment auprès d'elle. Que ce seroit peut-être là l'occasion la plus favorable qu'il pût trouver , parce que je croyois que dans l'espérance dont elle se flatteroit de me revoir en peu de jours , elle seroit moins sur ses gardes. Que s'il différoit encore , il ne pourroit plus retirer aucune utilité de moi , parce qu'il ne m'avoit pas été difficile de faire en mon absence le personnage que j'avois fait , mais qu'il m'étoit impossible de le continuer lorsque je serois à Paris , & de feindre encore pour elle une passion , dont je ne ressentois rien en effet. Qu'il étoit à craindre pour moi que cela ne me brouillât avec une autre personne avec qui j'étois fort bien ; qu'ainsi j'étois résolu de cesser de feindre.

& de rompre avec elle dès que je serois de retour.

Je fus frappé , comme vous pouvez croire , qu'on eut ainsi abusé de mon nom , & je ne fus pas surpris que ma maîtresse eût ajouté foi à cette fourberie , puisque j'aurois été trompé moi-même à l'écriture. Il ne me parut cependant pas fort difficile de la faire revenir des fausses impressions qu'une pareille lettre pouvoit avoir faites sur son esprit , pourvu qu'elle me voulût entendre ; comme je croyois qu'elle n'y feroit plus de difficulté. Mais elle voulut que je me justifiassé par écrit , & me fit dire qu'elle ne seroit disposée à me voir que lorsque je lui aurois si clairement prouvé mon innocence , qu'elle n'en pût plus douter. J'avoue que cette opiniâtreté à me refuser tout accès auprès d'elle m'irritoit quelquefois , & que je fus souvent prêt à lui obéir plus ponctuellement que peut-être elle n'auroit voulu ; mais ma tendresse pour elle ne me permettoit pas d'exécuter une pareille résolution , & la lettre supposée qu'elle m'envoya , fut un nouveau motif pour me retenir. Car quoique je me sentisse un peu offensé de ce qu'elle m'eût cru assez scélérat pour jouer ce rôle , je l'excusois de s'être laissée tromper à la grande ressemblance que le caractère en avoit avec le mien , dont je ne pouvois disconvenir moi-même. Je me déterminai donc à la sa-

196 *Histoire de M. de Salvagne*

risfaire. Je descendis de cheval. Je demandai du papier & de l'encre, & je me mis à travailler à mon apologie.

Je commençai par faire une récapitulation de tout ce qui s'étoit passé depuis la première fois que je l'avois vue ; de tous les soins que je m'étois donnés pour lui plaire, & pour m'en faire aimer ; de la douleur que m'avoit causé son enlèvement, dont ses domestiques étoient témoins, aussi-bien que des mouvemens que je m'étois donnés pour poursuivre son ravisseur ; & que si toute la conduite que j'avois tenue dans cette affaire ne prouvoit pas encore assez ma sincérité, la vengeance que je prétendois tirer de mon rival, la convaincroit encore mieux de la fausseté des accusations auxquelles elle avoit ajouté foi si légèrement. Je passois ensuite à la lettre, & je lui disois, que si elle m'eût aimé autant qu'elle avoit voulu me le faire croire, une calomnie si grossièrement forgée, qui auroit dû lui être d'autant plus suspecte, qu'elle venoit d'un homme qui avoit intérêt de nous brouiller, n'auroit pas fait tant d'impression sur son esprit. Qu'à la vérité je ne pouvois disconvenir que le caractère de cette lettre ne fût très-ressemblant au mien, mais qu'il n'y avoit rien de plus facile que de prouver la fausseté de ce qu'elle contenoit.

Que je la priois seulement d'y faire ré-

flexion, & de juger ensuite quelle utilité le Duc avoit pu retirer de ma prétendue feinte, & quel service j'aurois pu lui rendre en feignant pour elle une passion que je ressentois pour une autre. Je lui demandai comment, si j'en eusse aimé une autre, j'aurois osé prendre avec elle des engagemens, qui devoient infailliblement me brouiller avec cette autre personne. Mais que quand cela seroit vrai, qu'elle recherchât dans la conduite que j'avois toujours tenue avec elle, une seule démarche qui tendit à favoriser les desseins du Duc. Qu'elle devoit juger elle-même que si j'avois eu dessein de rompre avec elle à mon retour, rien ne m'en eût empêché. D'où vient, si tel étoit mon dessein, me serois-je donné tant de mouvemens pour la délivrer? D'où vient encore m'en donneroies-je tant pour obtenir qu'elle m'écoutât? Que je ne croyois pas pouvoir lui donner de meilleures preuves que je n'étois pas coupable des desseins qu'on m'attribuoit, & qu'il n'y avoit jamais eu de feinte dans l'amour que j'avois fait paroître pour elle, que le desir que je témoignois de la détromper, & la patience avec laquelle j'avois souffert qu'elle m'eût rebuté tant de fois. Que si j'avois eu la moindre envie de rompre, je n'aurois jamais pu trouver de prétexte plus spécieux pour le faire, que le mépris avec lequel je me voyois traité. Que

198 *Histoire de M. de Salvagne*

c'étoit moi qui pouvoit à juste titre l'accuser d'infidélité , de saisir un si léger prétexte pour rompre avec moi , & que je m'appercevois bien qu'elle n'avoit pas eu beaucoup de peine à se résoudre à me sacrifier à mon rival. Que malgré sa légèreté & son inconstance , dont j'avois lieu d'être convaincu , je ne pouvois encore cesser de l'aimer , & de souhaiter qu'elle écoutât ma justification , mais que c'étoit aussi le dernier refus que j'étois disposé à essuyer , & qu'après m'être vengé du rival qu'elle me préféroit , je ne penserois plus qu'à chercher tous les moyens d'oublier une personne que j'avois si tendrement aimée & qui en étoit si peu digne.

Je remis cette lettre à la Jailly , qui l'alla d'abord porter à sa maîtresse. J'attendis avec impatience son retour , & enfin elle revint avec autant de joie que j'en aurois pu ressentir moi-même , m'apprendre que sa maîtresse ne refusoit plus de me voir. J'y courus sans différer , & ma présence plus que les raisons que je lui alléguai , acheva notre réconciliation. Elle se plaignit si foiblement , qu'on voyoit bien qu'elle ne croyoit plus en avoir de sujet. Il ne fut plus question que de nous donner des marques de la joie que nous avions de nous voir rejoints après tant de traverses , & les caresses réciproques que nous nous fîmes , nous firent juger que nous n'aurions pu rester long-temps brouillés.

Nous nous racontâmes tout ce qui nous étoit arrivé depuis que nous ne nous étions vus. Elle me dit, que dès que je fus parti pour l'armée, le Duc avoit recommencé à venir chez elle, & avoit d'abord débuté par lui parler de son amour; qu'elle l'avoit prié de se souvenir de la promesse qu'il m'avoit faite de ne me la point disputer, & qu'elle l'avoit assuré qu'il perdoit les peines en cherchant à se faire aimer d'elle, puisqu'elle avoit déjà pris avec moi des engagemens si forts qu'elle ne pouvoit les rompre. Il lui demanda d'où vient il n'auroit pas le même droit que moi de faire tout ce qu'il pourroit pour lui plaire, & d'où vient, puisque j'en étois venu à bout, il n'auroit pas lieu d'espérer le même bonheur. Elle lui dit que la chose étoit fort différente, & que lorsque j'avois commencé à l'aimer, elle étoit libre; mais qu'il venoit trop tard, & qu'elle n'étoit plus libre de disposer d'un cœur sur lequel j'avois acquis des droits qu'on ne pouvoit plus me disputer. Il lui répondit, qu'il avoit commencé à l'aimer avant moi, & que cela devoit lui donner plus de droit sur son cœur qu'à moi. Elle l'assura du contraire, & lui raconta naturellement l'aventure qui avoit donné lieu à notre connoissance; elle ne fit pas même difficulté de lui dire, que la manière dont j'en avois agi avec elle dans cette occasion, fort différente de la sienne.

la devoit toujours déterminer en ma faveur.

Le Duc lui dit , qu'il étoit obligé d'avouer qu'il ne l'avoit pas bien connue d'abord , & qu'il s'y étoit fort mal pris pour mériter ses bonnes grâces. Qu'il le reconnoissoit enfin , & qu'il étoit prêt à réparer par une conduite toute opposée , ce qui avoit pu lui déplaire dans celle qu'il avoit tenue auparavant. Qu'il savoit que son amour pour elle le feroit venir à bout de tout ; mais que pour ce qui étoit de cesser de l'aimer , cela ne dépendoit pas de lui , & qu'il étoit inutile qu'elle lui défendit de faire tout ce qu'il pourroit pour se faire aimer d'elle à son tour. Que si c'étoit parce que j'avois d'abord débuté par lui proposer le mariage , que je m'étois fait écouter , il lui faisoit les mêmes offres , & qu'il n'en différeroit l'exécution qu'autant qu'elle voudroit. Que ce n'avoit été qu'afin que je ne misse aucun obstacle à ses desseins , & que ma présence ne l'embarassât pas qu'il avoit cherché à m'éloigner , parce que je lui avois déclaré les engagemens que nous avions ensemble. Que ses vues étant les mêmes que les miennes , il espéroit qu'elle ne feroit plus de difficulté de lui donner la préférence.

Nonobstant tout ce qu'elle lui put dire pour lui ôter toute espérance , qu'il pût jamais obtenir de lui faire retirer la parole qu'elle m'avoit donnée , il ne cessa depuis

de la presser tous les jours d'accepter ses offres. Tout ce qu'elle put faire pour le rebuter, & pour le persuader qu'il ne devoit s'attendre à aucun retour de sa part, fut inutile. Il continua de la persécuter; & lorsqu'elle fut allée à la campagne, croyant y être à l'abri de ses importunités, dès le surlendemain il l'y suivit. Elle commença alors de craindre encore plus ses entreprises; mais enfin ayant reçu les lettres qui lui annonçoient mon retour, elle avoit cru être au bout de toutes ses traverses, & que ma présence la délivreroit de ses importunités.

Elle continua à me raconter tout ce qui s'étoit passé à son enlèvement, & ce qu'elle auroit eu à craindre de la violence de cet homme, si Madame de Langey ne fût venue à son secours. Qu'elle ne l'avoit pas encore vu, ou que du moins il ne s'étoit pas encore fait connoître à elle, lorsque cette Dame étoit arrivée. Qu'apparemment le désespoir qu'elle avoit, témoigné, lorsqu'on l'avoit tirée de force du carrosse pour la faire entrer dans la maison, lui avoit ôté la hardiesse de se présenter devant elle. Que Madame de Langey étant arrivée peu après, avoit trouvé moyen de la délivrer de ses mains, & que cette Dame obligeante n'avoit pensé qu'à la consoler, & à la rassurer dans les craintes qu'elle avoit encore.

Qu'elle avoit fait beaucoup d'instances auprès d'elle pour qu'elle l'emmenât d'abord , mais que comme il étoit déjà fort tard , ces Dames avoient craint de se remettre la nuit en voyage.

Que le lendemain elles l'avoient emmenée , l'assurant toujours qu'elle n'avoit rien à craindre , & lui disant que le Duc n'avoit d'autre dessein que de l'épouser. Qu'elles lui avoient fort exagéré les avantages qu'elle trouveroit dans ce mariage. Qu'enfin voyant que cela lui caufoit de nouvelles alarmes , on ne lui en avoit plus parlé pendant le reste du chemin ; mais qu'à leur arrivée chez Madame de Langey , elle y avoit d'abord trouvé le Duc. Que là , secondé par ces trois Dames , ils avoient encore mis tout en œuvre , pour la porter à ne pas refuser avec tant d'obstination une offre si avantageuse & si honorable pour elle. Qu'après avoir tâché de lui arracher son consentement par tous les motifs imaginables qu'on lui mit devant les yeux pour l'engager à le donner , il étoit forti fort en colère , & que les Dames lui avoient témoigné leur surprise de ce qu'elle rejetoit avec tant de dédain un parti si considérable. Que là-dessus elle leur avoit dit qu'il ne dépendoit plus d'elle de l'accepter ; que lui-même savoit bien que j'avois la parole , & qu'elle n'attendoit que mon retour pour conclure notre mariage.

Que dès que Madame de Langey avoit entendu cela, elle n'avoit plus voulu qu'on la pressât davantage, & lui avoit dit, que bien-loin de la blâmer de ce qu'elle me gardoit la fidélité qu'elle m'avoit promise, elle l'en estimoit davantage. Qu'elle avoit été la première à condamner la violence que le Duc lui avoit faite, & étoit d'abord accourue à son secours. Que lorsqu'elle avoit vu qu'il n'avoit que des vues honnêtes & légitimes, elle s'étoit employée volontiers à le servir, & à la porter à lui accorder une chose, qu'elle regardoit comme fort avantageuse pour elle; mais que puisqu'elle m'avoit engagé sa parole, elle ne lui en parleroit plus. Qu'elle pouvoit se regarder comme maîtresse chez elle, qu'elle y seroit libre d'en partir, ou bien d'y demeurer tant qu'elle voudroit, & qu'elle ne permettroit pas que son neveu la vit ou lui parlât malgré elle. Un moment après le Duc rentra, & demanda à lui parler en particulier. Elle espéra l'engager à se rendre à la raison, & y consentit, à condition que ce ne fût pas hors de la vue de ces Dames.

Il lui dit alors qu'il admiroit sa fidélité pour un homme qui méritoit si peu sa tendresse; que si elle me connoissoit, comme il me connoissoit, elle changeroit bientôt de sentiment: qu'il étoit obligé de lui dire que tout ce qu'il avoit entrepris ne s'étoit fait

que de mon consentement, & que pour être convaincue de la vérité de ce qu'il disoit, elle n'avoit qu'à lire la lettre qu'il lui remettoit. Qu'elle n'avoit pu la lire sans répandre bien des larmes, & lui avoit avoué qu'elle ne pouvoit plus douter que je ne l'eusse trahie. Qu'elle ne lui cachoit pas que cette pensée l'affligeoit sensiblement, parce qu'elle m'avoit aimé, & avoit cru que je l'aimois. Que je lui avois fait rompre la résolution qu'elle avoit prise de ne se point rengager dans un second mariage, & qu'elle m'avoit toujours trouvé si tendre & si soumis, qu'elle n'avoit pas cru devoir se repentir un jour des espérances qu'elle m'avoit données. Qu'alors le Duc l'avoit fort pressée; que puisqu'elle ne pouvoit douter que je ne fusse indigne de la bonté qu'elle avoit eue pour moi, elle ne lui refusât plus la place qu'elle m'avoit accordée dans son cœur, & qu'il s'appliqueroit à le mériter mieux que moi.

Elle ne le voulut pas rebuter d'abord, craignant encore les suites de son ressentiment, & elle le pria seulement de ne la point presser, & de laisser agir le temps: qu'elle ne lui défendoit pas d'espérer, mais qu'elle souhaitoit qu'il laissât un cours libre à son affliction; qu'après cela elle pourroit peut-être répondre à son amour, mais que pour lors elle ne se sentoit capable que de détester ma perfidie. Qu'elle n'avoit pris ce

parti qu'afin qu'il ne l'importunât pas trop , & qu'ayant parue fort adoucie envers lui , elle avoit par ce moyen obtenu qu'il la laifferoit huit jours fans lui parler de son amour , & fans la voir. Qu'au bout de ce temps-là elle avoit réfolu de fe mettre dans un Couvent , pour y déplorer fon malheur d'avoir été trompée par le feul homme qu'elle eût aimé , & pour y être à l'abri des follicitations que le Duc lui feroit encore pour l'engager à accepter fes offres. Que le Duc s'étant flatté de quelque efpérance , ne l'avoit point preflee de lui rendre la lettre qu'il lui avoit mife entre les mains , & lui avoit accordé tout ce qu'elle avoit voulu. Qu'il étoit parti le jour même pour fe rendre à Paris , & que depuis elle ne l'avoit plus revu.

Que depuis ce temps-là elle n'avoit fait que fe confirmer de plus en plus dans le deffein de renoncer au monde. Que Madame de Langey ayant vu que le Duc étoit parti affez content , avoit cru qu'il s'étoit enfin rendu à la raifon , & qu'il ne penferoit plus à elle. Que cette Dame , qui étoit toute obligeante , lui avoit fouvent voulu parler de moi croyant lui faire plaifir , mais que s'étant apperçue que cela lui faisoit de la peine , & qu'elle paroiffoit encore plus irritée contre moi que contre fon neveu , elle avoit cherché à en pénétrer la caufe.

Qu'elle lui avoit dit plusieurs fois elle-même qu'elle croyoit que son neveu avoit inventé quelque fourberie pour la brouiller avec moi. Que lorsqu'on avoit eu de mes nouvelles, elle l'avoit fort pressée de me permettre de la voir, & lui avoit dit qu'elle vouloit nous raccommo-der, parce qu'elle étoit bien persuadée que ce n'étoit qu'un dépit amoureux, qui pourroit lui faire faire quelque démarche dont elle se repentiroit après. Que voyant ensuite qu'elle me vouloit fuir lorsqu'elle sut que j'y pourrois venir, elle avoit fait tout ce qu'elle avoit pu pour la retenir; mais qu'enfin vaincue par l'obstination qu'elle témoignoit de me vouloir éviter, & par la crainte du bruit qu'on faisoit courir qu'elle la retenoit chez elle, elle avoit consenti à son départ.

Je lui dis que ce que m'en avoit dit Mr. de Cilly, étoit fort différent, & que le rapport qu'il m'avoit fait, nous avoit presque engagés à la retirer de force de chez Madame de Langey; qu'il nous l'avoit représentée comme prisonnière dans cette maison, & comme obsédée perpétuellement par ces Dames, qui n'omettoient rien à son dire, pour lui faire prendre une résolution en faveur du Duc. Que tout ce qu'il m'en avoit dit, m'avoit fort alarmé, sur-tout lorsque j'avois appris les dispositions où elle étoit à mon égard. Elle m'assura qu'il étoit mal

instruit; qu'il étoit faux que Madame de Langey & les deux autres Dames eussent encore fait quelque instance auprès d'elle, dès qu'elles avoient su les engagemens qu'elle avoit avec moi. Qu'elle n'étoit restée quelques jours chez Madame de Langey, que pour se remettre de la frayeur que lui avoit causé son enlèvement. Que jamais elle n'avoit témoigné vouloir la retenir malgré elle, & que si elle avoit témoigné quelque déplaisir de son départ, ce n'avoit été que parce qu'elle se seroit faite un plaisir de s'entretenir pour nous raccommo-der.

Je lui fis quelques reproches de s'être livrée si facilement aux soupçons qu'on lui avoit donnés de ma droiture, & d'avoir fait tout ce qui avoit dépendu d'elle pour m'ôter tout moyen de me raccommo-der avec elle. Elle m'avoua qu'elle m'avoit cru coupable, que cependant ce n'avoit pas tant été le desir de m'éviter qui l'avoit fait partir de chez Madame de Langey, que la crainte d'avoir des témoins de sa foiblesse, sentant bien que malgré la persuasion où elle étoit de mon infidélité, je n'aurois pas beaucoup de peine à obtenir mon pardon. Que la colère où elle croyoit être contre moi n'avoit pas empêché qu'elle n'apprit avec plaisir mon arrivée chez elle. Qu'elle eut été bien fâchée que je fusse parti comme elle me l'ordonnoit, & que la crainte qu'elle en avoit

eue, lorsqu'elle avoit su que j'étois prêt à le faire, l'avoit déterminée à ne plus refuser de m'écouter. Après cela il ne fut plus question que de nous donner des démonstrations de la joie que nous ressentions de nous retrouver fidèles, après nous être crus séparés pour jamais. Nous résolûmes de retourner d'abord après-dîner à Paris, & de ne plus différer notre mariage, qui se fit peu de temps après. J'aurois senti tout le bonheur de l'état dont je jouissois, si les desirs de vengeance, qui m'animoiérent contre le Duc, n'en eussent troublé la tranquillité.

Ma femme, en considération de Madame de Langey & à sa sollicitation, s'étoit engagée à ne faire aucune poursuite contre lui pour son enlèvement; mais je ne croyois pas que je pusse avec honneur laisser tomber cette affaire, & je ne pensois qu'à trouver l'occasion de lui faire mettre l'épée à la main. Je cachois avec soin à ma femme que j'avois ce dessein, qui eut pu lui faire craindre de se voir privée de moi, & de nouveau exposée aux persécutions d'un homme qu'elle haïssoit; & elle eût fait sans doute tout ce qu'elle auroit pu pour m'en détourner. Le soin qu'il prit pendant quelque temps de m'éviter retarda l'effet de mon ressentiment; mais enfin l'ayant rencontré qui sortoit d'une maison dans le même temps que j'y entrois, je lui dis que je serois bien aise de lui dire

un mot en particulier. Nous allâmes dans un endroit écarté, & dès le second coup que je lui portai je le vis tomber. Je ne pensai plus qu'à me sauver le croyant mort, & à sortir du Royaume pour éviter les poursuites que je prévoyois qu'on alloit faire infailliblement contre moi.

Je retournai chez moi, où ma femme effrayée du danger auquel j'allai être exposé, tomba en foiblesse en apprenant ce qui venoit d'arriver. Elle demeura si longtemps dans cet état, que je craignis d'être obligé de partir avant qu'elle en fut revenue. A peine eut-elle repris connoissance, qu'elle dit qu'elle vouloit m'accompagner quelque part que j'allasse, & j'eus bien de la peine à lui faire goûter les raisons que je lui alléguai, pour lui faire voir que sa présence m'étoit nécessaire à Paris. Je vis alors jusqu'où alloit sa tendresse pour moi, & elle perdit encore connoissance quand il fallut nous séparer. Par bonheur on a donné un assez bon tour à mon affaire. Le Duc ne mourut pas de sa blessure, & quoique d'abord il parût fort animé contre moi, on trouva moyen de le faire revenir. Il a reconnu le tort qu'il avoit eu, & qu'il s'étoit attiré mon ressentiment.

Il s'est piqué de générosité dans cette occasion, & a voulu réparer les sujets de plaintes qu'il nous avoit donnés; par une con-

duite entièrement opposée. Je fus près de deux ans & demi hors du Royaume, mais je n'y ferois jamais rentré, sans les mouvemens qu'il s'est donné pour obtenir ma grace. D'abord après mon retour il m'est venu voir, & d'un ennemi irréconciliable que j'avois en lui, il est devenu mon ami à brûler.

A peine Mr. de Salvagne achevoit-il de parler, qu'on vint lui dire que quelqu'un le demandoit. Il sortit & rentra un moment après pour prendre congé de la compagnie, parce qu'une affaire indispensable l'appelloit ailleurs. On le remercia de la complaisance qu'il avoit eue de raconter son histoire, & elle fut le sujet de leur conversation après qu'il fut parti.

Comme il étoit de fort bonne heure, Mr. de Contamine proposa une partie de promenade, après laquelle il pria toute la compagnie de venir souper chez lui; Dupuis s'en dispensa; Madame de Terni lui dit qu'on l'excusoit, qu'il avoit assez d'affaires pour prendre le loisir d'y penser; pour Mr. Des Ronais, il dit qu'une affaire indispensable l'empêchoit de profiter de la promenade; mais que pour réparer sa désertion, il vouloit amener à souper un de ses amis, après quoi il sortit. Le reste de la compagnie partit pour s'aller promener. Dès que la nuit parut, l'on se rendit chez Mr. de Contamine, où

Des Ronais étoit déjà avec son ami; il étoit fort aimable; mais à travers un air assez gracieux, on remarquoit un fonds de tristesse qu'il ne pouvoit cacher entièrement; Madame de Contamine lui en fit la guerre fort obligeamment, & lui dit que sans doute l'amour ne caufoit pas son chagrin, qu'un homme fait comme lui ne soupiroit pas vainement pour une femme: il répondit, que cependant une femme caufoit tous ses déplaisirs, & qu'après s'être vu donner toutes les marques de tendresse imaginable, il s'étoit vu trahi par la perfidie la plus noire: chacun eut la curiosité de savoir ses aventures, on l'en pria avec instance; mais comme on vint avertir qu'on avoit servi, l'on remit après le souper à entendre conter son histoire, ce qu'il accepta le plus obligeamment du monde. Madame de Contamine fit tout ce qu'elle put pour réjouir son nouveau convive avec sa gaieté ordinaire; il parut même prendre beaucoup de plaisir à la conversation de cette Dame, & lorsqu'on eut servi le dessert, on le somma de tenir sa parole; ce qu'il fit en ces termes.





HISTOIRE
 DE MONSIEUR
 DE BREVILLE
 ET
 DE MADemoiselle
 DE BEAUMONT.

* * *
 J E ne vous dirai point quels sont
 mes ancêtres ; il vous suffira de
 savoir que mon père , qui étoit
 d'une ancienne famille de Robe ,
 possédoit des biens assez considérables pour
 nous mettre à notre aise , si nous n'eussions
 pas été un si grand nombre d'enfans ; mais
 devant se partager entre cinq garçons & deux
 filles , les parts ne pouvoient être fort grosses ,

ce qui nous obligea , mes freres & moi , de prendre le parti du Barreau : les uns le prirent par inclination , & les autres par raison ; je fus de ces derniers ; & la nécessité contraignant les loix , je donnai tous mes soins pour réussir dans une profession , où les plus habiles apprennent tous les jours quelque chose de nouveau ; je commençois même à me faire connoître , & sans doute que j'aurois fait mon chemin , si l'amour ne fût venu troubler des jours qui jusques-là s'étoient écoulés avec beaucoup de tranquillité : mais hélas ! quelque précaution que l'on prenne , il est assez difficile de s'en défendre ; la fuite vous fera connoître que ce ne fut que malgré moi que je me laissai entraîner à une passion , qui dans le commencement m'a procuré des plaisirs que j'ai payé bien chèrement depuis ce temps-là ; mais pour revenir à mon sujet , vous saurez qu'en l'année 1674 , il vint demeurer dans notre voisinage une veuve qui avoit deux fils & une fille parfaitement belle ; son nom est Madame de Beaumont , & c'est la même qui demeure à présent auprès de Mr. de Saint-Eugene : elle n'y fut pas long-temps sans devenir le sujet des conversations de tout le quartier.

La civilité , qui veut que l'on fasse des visites dans son voisinage , engagea Madame de Beaumont à en faire une dans la maison

de son voisin, accompagnée de Mademoiselle sa fille, & ce fut en cet endroit que je les vis pour la première fois.

Cette première vue produisit des effets à quoi je ne m'attendois pas; car Madame de Beaumont ne fut pas retirée chez elle, qu'elle fit connoître à sa fille que je n'étois pas un de ceux qui lui avoit le moins plu dans cette maison: ces premiers sentimens furent suivis de quelques autres encore plus avantageux; dans une seconde visite qu'elle vint rendre dans cette même maison, où le hasard voulut qu'en y allant presque tous les jours, je m'y rencontrai dans le même temps, & bien que j'ignorasse les sentimens qu'elle avoit pour moi, cependant les honnêtetés qu'elle s'efforçoit de me faire, & les applaudissemens qu'elle me donnoit, me firent naitre quelques soupçons de la bienveillance qu'elle avoit conçue en ma faveur; je fis tous mes efforts pour y répondre, sans autre dessein que de donner un fondement solide à cette estime que je voyois m'être acquise auprès de Madame de Beaumont; en sorte que si la conversation générale dans laquelle je parus la première fois que je vis Madame de Beaumont, avoit jeté les premiers fondemens d'une estime encore foible & mal établie dans son esprit, l'entretien particulier que j'eus avec elle dans la seconde visite qu'elle fit dans cette même maison, où

je me trouvai , acheva si bien en ma faveur ce que la conversation générale n'avoit fait que commencer , que dès ce moment elle conçut le dessein de m'attirer chez elle ; elle le communiqua à sa fille étant de retour le soir en sa maison ; elles concertèrent ensemble le moyen d'y parvenir ; elle savoit néanmoins que j'étois d'une profession qui m'obligeoit de donner une partie de mon temps à l'étude , & que je donnois les heures de mon divertissement dans cette maison voisine , dans laquelle je fréquentois depuis plusieurs années ; elle savoit encore que la médiocrance étoit grande dans le quartier , & toutes ces pensées confuses sembloient lui faire obstacle au dessein qu'elle avoit ; ces réflexions balançoient sa résolution ; mais les raisons persuasives de Mlle. de Beaumont ; sa fille , qui ressentoit dans son cœur (comme elle me l'a dit depuis) de secrets mouvemens qu'elle croyoit bien différens de ceux de Madame sa mère , l'emportèrent enfin sur son irrésolution. Elle lui fit entreprendre de me parler , lui faisant entendre que toutes ces difficultés n'étoient pas si grandes qu'elle se l'étoit imaginée , & qu'il n'étoit pas si difficile de me détourner d'une maison où elle avoit appris que mon dessein n'étoit autre (bien que fort assidu) que de délasser mon esprit d'une longue & pénible étude.

Madame de Beaumont , persuadée par la

filles , pour réussir dans ce qu'elle avoit projeté , lui permit d'aller seule dans cette maison voisine où j'allois tous les jours ; elle ne manqua pas d'y faire plusieurs visites , & s'y rendoit à la fin si familière , qu'elle y étoit presque à toutes les heures du jour , & je n'y venois jamais sans l'y trouver.

Mais comme les premiers traits de l'amour partent de la vue , & les seconds des paroles , si la première vue avoit produit dans le cœur de Mlle. de Beaumont (à ce qu'elle dit) de certaines agitations secrètes , les fréquentes visites , les familiarités que donnent les conversations que je ne pouvois éviter d'avoir avec elle , & mes manières engageantes , quoique sans dessein de lui plaire , achevèrent enfin de la troubler , & dès ce moment elle résolut de faire en sorte de m'obliger à venir rendre une visite à Madame sa mère.

Un soir qu'elle voyoit que je me préparois à me retirer de cette maison où elle étoit à son ordinaire , elle prit occasion d'en sortir dans ce même temps : me voyant seul avec cette Demoiselle , je me crus obligé par civilité de lui donner la main jusques chez elle ; je n'y fus pas si-tôt qu'elle me pressa de vouloir monter ; mais comme je m'en défendois , Madame de Beaumont parut , qui m'en pressa d'une manière que je ne pus honnêtement m'en défendre. Madam
me

me de Beaumont ; pour m'attirer chez elle , s'efforça , dans cette première fois , de me faire mille honnêtetés ; elle me proposa des parties de promenade ; elle m'invita de vouloir venir passer quelque temps dans sa maison de campagne ; mais comme je n'étois pas encore assez familier avec elle , je ne pus que la remercier cette première fois de tant de bontés qu'elle me témoignoit.

Cette première visite ne fut pas soutenue , ainsi que Madame de Beaumont se l'étoit figurée ; car bien qu'elle m'eût fait de grands accueils , cependant les conversations spirituelles d'une société agréable , & les divertissemens que je prenois tous les jours dans cette maison voisine , avoient pour moi des attraits beaucoup plus puissans que toutes les honnêtetés qu'elle s'efforçoit de me faire , ce qui fit que je continuai de me rendre à mon ordinaire dans cette société. Mlle. de Beaumont y venoit tous les jours seule , & quelquefois avec Madame sa mère , à laquelle de temps en temps je me contentois de rendre de ces visites qu'on appelle de civilité ; mais ce n'est pas là ce que souhaitoit Madame de Beaumont , elle vouloit que je fusse moins civil & plus familier dans mes visites ; & comme elle vit qu'elle ne pouvoit réussir dans le dessein qu'elle avoit conçu de me détourner de cette société , elle résolut , de concert avec sa fille ,

de me faire une querelle dans cette maison où j'étois si fort assidu , & pour y parvenir elles usèrent d'un artifice que je ne prévoyois pas ; car un jour que je m'échauffois , ce semble , plus-qu'à l'ordinaire dans une conversation , cependant fort innocente , que j'avois avec une Demoiselle de cette société , Madame de Beaumont , qui s'étoit expressement placée dans cette maison auprès de la Dame du logis , mère de cette Demoiselle , lui fit remarquer malicieusement le tête-à-tête que j'avois avec sa fille , & la chaleur avec laquelle je paroissais l'entretenir : mais comme elle vit que cette mère bien-loin de répondre à ses intentions , sembloit négliger l'avis qu'elle lui donnoit , elle s'efforça de la tromper par une fausse confiance : elle lui fit croire que comme on savoit qu'elle étoit assez de ses amies pour entrer dans ses intérêts , de certaines personnes qu'elle ne pouvoit nommer , l'étoient venues trouver pour la supplier de l'avertir du bruit qui se répandoit par-tout de l'intelligence secrète que j'avois avec sa fille , & que le but de mes assiduités n'étoit pas le plaisir des conversations de la société , mais d'entretenir toujours un commerce que la médisance disoit être tout-à-fait criminel.

Cette fausse confiance produisit l'effet qu'avoit désiré Madame de Beaumont ; car bien que cette mère , fort scrupuleuse , n'eût

jamais rien remarqué dans la conduite de sa fille & de moi qui ait pu lui donner soupçon d'aucune intelligence secrète & criminelle, c'en étoit toujours assez pour elle de savoir sa fille exposée à la censure & à la médifance du quartier, pour lui faire prendre la résolution d'y apporter bientôt le remède qu'elle jugeroit nécessaire; elle abandonna quelques jours après un assez long-temps Paris, & se retira dans une maison de campagne qui en étoit fort éloignée. Madame de Beaumont ravie de voir que cette retraite étoit l'ouvrage de son artifice, ne pensa plus qu'aux moyens de profiter de mes momens.

Pour cet effet, elle obligea Mr. de Villiers, son fils cadet, de me faire plusieurs visites, & dans celles que j'étois pareillement engagé de faire à Mr. de Villiers, Madame de Beaumont me faisoit tant de caresses & d'amitiés, que je ne pouvois me défendre dans ces commencemens, de faire du moins par complaisance, ce que dans la suite j'aurois pu faire par inclination: en sorte que je me crus obligé par reconnoissance des bontés qu'elle me témoignoit, de la voir un peu plus souvent; les familiarités & les manières obligeantes avec lesquelles elle me recevoit, me rendirent insensiblement plus assidu auprès d'elle que je ne l'avois été dans cette autre société, car j'y étois

presque à toutes les heures du jour.

Madame de Beaumont qui alloit tous les jours au Palais pour ses affaires , me ramenoit dans son carrosse chez elle , où elle m'obligeoit de demeurer pour manger avec elle ; & à peine après-diner étois-je de retour dans mon cabinet , où je croyois donner quelques heures au travail , qu'aussi-tôt elle m'envoyoit chercher , tantôt pour faire une partie de Bal , de Comédie , & dans les beaux jours d'été pour l'accompagner à la promenade : enfin on peut dire qu'il ne se passoit point de jours qu'elle ne m'obligeât de prendre presque tous mes repas chez elle , & quelquefois même de coucher dans sa maison ; de sorte que mon père qui ne me voyoit presque plus , s'en scandalisa si fort , qu'il fut contraint de m'en faire des réprimandes : mais je sus si bien me justifier auprès de lui , que mon père extrêmement bon à ses enfans , & qui d'ailleurs savoit que la maison de Madame de Beaumont étoit une maison d'honneur , se laissa aisément persuader à mes raisons.

Et comme le Bal , la Comédie , le jeu & les caresses ont des charmes & des agrémens beaucoup plus puissans pour attirer un jeune homme , que ne peut avoir l'étude ennuyeuse d'un cours de Droit , il ne faut pas s'étonner si n'ayant pas encore vingt-deux ans , j'étois moins assidu dans mon cabinet que

dans la maison de Madame de Beaumont ; elle avoit trop bien su m'engager chez elle : & tous ces plaisirs m'avoient si bien tiré de la maison de mon père , & par ce moyen détourné des exercices de ma profession , que je me contentois d'aller seulement le matin au Palais , & donnois le reste de mon temps à Madame de Beaumont ; en sorte que mes assiduités augmentèrent si fort l'estime & la bienveillance qu'elle avoit conçue en ma faveur , qu'elle ne se pouvoit plus passer de moi ; elle ne faisoit plus rien qu'avant elle ne me l'eût communiqué ; elle me disoit tous les jours qu'elle vouloit que je partageasse avec elle tous mes soins & les secrets de ma famille , comme aussi toutes mes afflictions.

La confiance qu'elle me fit au sujet du divorce & de la séparation du Sr. de Beaumont son fils aîné d'avec elle , en est une preuve assez grande , puisqu'elle en avoit toujours dissimulé la cause à sa fille ; & moi-même qui depuis quatre mois entiers fréquentois chez elle , & qui ne connoissois d'autres enfans que Mlle. de Beaumont & Mr. de Villiers , je fus fort surpris quand elle m'apprit qu'elle avoit encore un fils ; cependant elle ne put s'empêcher de témoigner que le souvenir toujours présent du mauvais traitement & du mépris qu'elle avoit reçu de ce fils trop cruel , quand il

ent l'insolence de lui donner un soufflet & de la maltraiter de paroles outrageantes ; faisoit qu'elle ne le comptoit plus du nombre de ses enfans ; aussi avoit-elle résolu de ne lui pardonner jamais ; néanmoins je ménageai si bien son esprit , que les promesses & les protestations de ce fils en apparence , diminuèrent en quelque façon , après une année de temps , les ressentimens de cette mère justement irritée : en sorte qu'elle a consenti à la fin de le revoir & le recevoir chez elle , dans l'espérance qu'il la soulageroit au moins dans ses affaires , & la traiteroit dorénavant avec plus de douceur & de respect. Mais elle fut bien trompé dans ses espérances , car Mr. de Beaumont , qui de tout temps avoit dévoré par avance la succession de Mlle. sa sœur & de Mr. de Villiers son frère , l'une par le dessein qu'il avoit formé de la mettre dans un cloître , & l'autre , de l'envoyer par force à l'armée : jaloux de voir que ce frère & cette sœur sembloient seuls partager les amitiés de la Dame leur mère , & avoient profité de sa santé pendant sa retraite , conçut un si grand dépit contr'eux , que bien-loin de vivre dans la paix & dans l'union , ce n'étoit que guerre perpétuelle , & tous les jours nouveaux sujets de plainte : Madame de Beaumont ne pouvant pas supporter les rigueurs & les manières cruelles que ce frère trop

avare exerçoit envers eux , son mauvais naturel & ses inhumanités n'eussent été que des motifs plus que suffisans pour obliger Madame sa mère à une seconde séparation ; mais la crainte qu'elle avoit de faire connoître à tout le monde le divorce de sa famille , faisoit qu'elle se contentoit d'étouffer en elle-même ses ressentimens , & quelquefois de m'en faire part. Tous les jours elle demandoit à ce fils le repos qu'il lui avoit ôté depuis son retour ; mais plus elle tâchoit par des voies de douceur de l'obliger de cesser ses duretés envers sa sœur & son frère , & plus son chagrin augmentoit contre eux : ce désordre n'auroit jamais cessé si Madame de Beaumont , poussée par ce fils qui avoit pris sur elle un empire si absolu qu'elle n'osoit en rien le contrarier , & qui ne cherchoit que les moyens de s'assurer la succession de son cadet , n'avoit consenti de l'envoyer à l'armée , & pour mieux dire , ne l'avoit sacrifié à l'intérêt bas & fordide de son fils aîné ; ainsi le pauvre cadet , pour mettre la paix dans sa famille , aima mieux quitter toutes ses études , & aller s'acquérir de la gloire dans les armées aux dépens de sa vie , qu'il a perdue dans la seconde campagne qu'il fit , plutôt que de se voir continuellement l'objet de la haine , des persécutions & des tyrannies de ce frère trop inhumain. Le départ de Mr. de Villiers re-

224 *Histoire de M. de Breville*

donna d'abord à Madame de Beaumont le repos dont elle jouissoit auparavant le retour de ce fils turbulent, mais ce ne fut pas pour long-temps, car ce n'étoit pas assez pour Mr. de Beaumont de croire s'être assuré la succession de son cadet, il n'avoit réussi que de la moitié de ses prétentions; il regardoit la Demoiselle sa sœur comme celle qui devoit partager avec lui les biens de sa famille; & parce que ce lui étoit un obstacle à l'espérance qu'il avoit conçue de se voir quelque jour unique, il persécuta nouvellement Madame sa mère, & employa tout ce qu'il put d'artifice auprès d'elle pour l'obliger de mettre sa sœur dans un cloître; mais comme il vit que sa mère ne pouvoit se dépouiller des sentimens de tendresse qu'elle avoit pour sa fille, & ne répondoit point à ses intentions, il devint encore une fois leur persécuteur, & d'une si cruelle manière, que cette mère étoit contrainte de se cacher de ce fils quand il s'agissoit de donner à sa fille, même jusqu'à les nécessités les plus pressantes; ce frère ne pouvoit souffrir sa sœur parée des ajustemens qu'on donne ordinairement aux filles de son âge; il auroit souhaité la voir sous un voile & au travers d'une grille; il l'auroit trouvée avec beaucoup d'agrémens, & peut-être auroit-il réussi dans son dessein, sans que son imagination blessée le porta à faire un voyage à la mer, à cause

d'une légère morsure qu'un petit chien lui fit à la main, se figurant qu'il pouvoit être enragé.

Ce voyage contribua beaucoup au dessein que Mlle. de Beaumont avoit fait sur mon cœur, (si j'ose ainsi parler) & les mauvais traitemens de Mr. de Beaumont ne servoient pas peu à prématurer pendant son éloignement les fruits d'un engagement aussi tendre que celui qu'elle avoit résolu ; car voyant que je ne répondois pas à ses secrettes inquiétudes, & que je semblois ne pas entendre ce langage si éloquent des yeux, bien que toutes ses actions ne parlassent que trop en faveur du violent penchant (pour retrancher le mot d'amour) qu'elle avoit pour moi : enfin, comme elle apprenoit tous les jours que j'écoutois les propositions d'un mariage, & même que l'affaire étoit beaucoup avancée, elle se résolut de passer par-dessus toutes sortes de considérations, en oubliant dans ce moment qu'il étoit indigne de son sexe de faire le personnage que j'aurois dû faire : cela arriva de la manière que je vais le dire.

Un jour qu'une partie de plaisir avoit assemblé Madame de Beaumont & sa fille dans la maison d'un de mes parens, je ne manquai pas de m'y trouver, non pas par un dessein que j'eusse d'aller à cette assemblée, car je n'en étois pas averti, mais seu-

lement parce que j'y allois tous les jours pour apprendre des nouvelles du mariage qu'on m'avoit proposé ; cependant le hasard voulut que je profitai , sans y penser , des plaisirs de cette assemblée : ce ne fut pas sans beaucoup de joie pour Mlle. de Beaumont , qui m'avoit envoyé chercher à l'insu de sa mère pour m'en donner avis , croyant que je n'y étois venu que sur la nouvelle qu'elle m'en avoit fait donner , bien que je n'en eusse aucune connoissance , n'étant pas au logis dans le temps qu'un laquais y étoit venu de sa part ; ce qui fit que ne sachant pas l'obligation que je lui avois , bien loin d'avoir pour elle des petits soins qui pouvoient lui en marquer ma reconnoissance , j'en uisois toujours avec des manières indifférentes & peu conformes aux sentimens qu'elle avoit pour moi : je n'avois pour elle que des honnêtetés que la différence du sexe oblige ordinairement d'avoir dans de pareilles occasions ; ce que voyant Mlle. de Beaumont , & rappelant dans sa mémoire l'entretien qu'on avoit eu peu de temps avant mon arrivée , d'un mariage qu'on disoit être beaucoup avancé , elle prit un grand chagrin , qu'il ne fut pas difficile de remarquer à ses manières inquiètes & peu semblables à l'enjouement où elle étoit avant que je fusse venu , qu'il falloit que ce fut moi qui fus la cause de ses secrètes inquiétudes.

Il y eut quelques personnes de la compagnie qui le remarquèrent, & je ne fus pas le dernier à m'en appercevoir, ce qui m'obligea aussi-tôt de me retirer pour un moment, afin de faire cesser le trouble qui paroissoit dans les yeux & dans les actions de Mlle. de Beaumont; & pour empêcher que le reste de l'assemblée n'en devinât la cause; & comme j'étois assez libre dans cette maison, je passai dans un endroit particulier sans qu'on y trouva à redire, où ayant demeuré quelque temps, pour donner lieu à cette Demoiselle de réfléchir sur ses premiers mouvemens, & sur le dépit qu'elle n'avoit pu s'empêcher de faire paroître; comme j'en sortois je fus bien surpris d'entendre des soupirs d'une personne qui se trouva auprès de moi, & que je ne pus reconnoître, parce que ce lieu n'étoit point éclairé; je courus aussi-tôt chercher de la lumière, & mon étonnement fut encore bien plus grand lorsque je reconnus que c'étoit Mlle. de Beaumont qui pleuroit: il est vrai qu'elle ne me donna pas beaucoup de temps pour la considérer dans l'état qu'elle étoit, car se dérochant tout d'un coup de la lumière, & passant dans la chambre voisine séparée du lieu de l'assemblée, elle s'épargna le chagrin d'être long-temps considérée dans un état qui ne pouvoit lui donner que de la confusion: je la suivis aussi-

tôt , & lui demandai le sujet de ses larmes ;
quoi vous l'ignorez , me dit-elle ? j'apprends
que vous allez bientôt vous marier ; je vous
envoie chercher , vous venez ; je pleure , &
vous me pouvez demander le sujet de mes
larmes ? hélas ! depuis le temps que je vous
vois si familièrement au logis , je croyois ne
vous avoir que trop fait connoître par mes
actions les sentimens de mon cœur , pour
que vous dussiez du moins m'épargner la
honte qu'une fille peut avoir d'expliquer la
première sa pensée , sur une chose qui ne
peut faire paroître que sa foiblesse ; mais
puisque j'apprends que vous êtes sur le point
de vous engager pour toute la vie , je ne
puis davantage retenir le chagrin que j'ai de
me voir traiter si cruellement , & je pour-
rois vous pardonner un engagement avec
une personne que vous ne connoissez pres-
que pas , après tout ce que j'ai fait pour vous :
allez ingrat , c'est ce qui me désespère.

Comme dans ce temps-là j'étois d'un
caractère extrêmement tendre , bien que je
n'eusse jamais rien ressenti pour Mlle. de
Beaumont , cette déclaration néanmoins , &
l'état où je la trouvai me toucha si fort , que
je ne pus me défendre de jeter quelques lar-
mes ; & comme il n'y avoit point de lu-
mière dans cet endroit , elle ne put s'en ap-
percevoir qu'au silence qui se fit dans ce mo-
ment , & aussi-tôt elle me dit ; je crois que

vous pleurez & vous ne me répondez rien :
oui je pleure , lui dis-je , dans l'état où sont
les choses : hélas ! que voulez-vous que je
vous réponde ? Il est donc vrai , répondit
Mlle. de Beaumont , que vous allez bientôt
prendre une épouse ; hé quoi ! rien ne se-
roit-il capable de vous détourner de cet en-
gagement ? Quelle apparence , lui dis-je , les
affaires sont trop avancées ; ce n'est pas que
je veux bien vous avouer que l'amour n'y a
aucune part , mais la seule considération de
mon établissement. Je suis jeune , vous le
savez , & d'une profession qui demande beau-
coup d'assiduité ; c'est pourquoi j'espère que
quand je serai une fois établi par un mariage
heureux , je n'aurai plus d'autres soins que
ceux de m'appliquer entièrement à l'exer-
cice de ma profession , ce que je trouve pres-
que impossible dans le célibat : hélas ! me-
dit-elle , fondant en larmes , que vos raisons
sont cruelles , & ne suis-je pas bien capa-
ble de faire votre établissement : comme elle
achevoit ces paroles , elle entendit Madame
sa mère qui étoit dans la chambre voisine
qui donnoit ordre de la chercher , cela l'o-
bligea de me quitter , en me disant : puis-
que je ne peux avoir un plus long entretien
avec vous , demain j'irai seule à Notre-Dame
sur les onze heures ; si vous voulez vous-
y trouver , nous pourrons avoir la liberté de
nous y parler un moment. Je lui promis ,

& elle rentra dans le lieu de l'assemblée ; & comme il paroissoit sur son visage des mouvemens différens de ceux de sa tranquillité ordinaire , Madame sa mère lui demanda ce qu'elle avoit , elle lui fit croire qu'elle s'étoit trouvé si mal , qu'elle avoit été obligée de se retirer dans la chambre voisine. Cela se passa sans qu'elle fit aucune réflexion ; & moi pour mieux déguiser les choses , je sortis du logis sans être vu de personne ; j'allai trouver un de mes amis , à qui je proposai de nous masquer ; ce qu'ayant exécuté nous retournâmes à cette assemblée , où nous passâmes une partie de la nuit dans la plus grande inquiétude du monde.

Le lendemain l'heure du rendez-vous étant venue , je me rendis au lieu qu'elle m'avoit marqué ; je la trouvai dans un négligé qu'elle avoit affecté , dans la crainte qu'elle avoit d'être reconnue ; & comme il y avoit de la confusion dans cet endroit , même que le lieu n'étoit pas fort commode pour s'entretenir ; suivez-moi , me dit-elle , je fais un endroit où nous aurons la liberté de nous parler ; je la suivis , & nous n'y fûmes pas plutôt , qu'elle me demanda si j'avois fait réflexion sur ce qu'elle m'avoit dit le soir précédent ; je n'y ai que trop pensé , lui répondis-je , & plus j'y pense , & plus je me persuade que ce procédé n'est qu'un jeu de votre esprit : car enfin , continuai-je ,

quelle apparence dans un âge où vous êtes , de faire un fondement sur tout ce que vous m'avez dit. Je suis jeune , il est vrai , répondit Mlle. de Beaumont , mais je vous aime , je ne feins plus de vous le dire , & j'ai beaucoup de résolution , que voulez-vous davantage ; tenez , je vous donne ma main , me dit-elle , en ôtant son gant , & je prends à témoin le Dieu que je vous jure. Ah ! c'en est trop , m'écriai-je les larmes aux yeux , baissant la main qu'elle me présentait ; parlez , & je suis prêt de faire tout ce que vous souhaiterez ; je veux , poursuivit Mlle. de Beaumont , que vous rompiez votre mariage ; je veux vous voir tous les jours , & laissons faire le reste à l'amour. Mais vous ne songez pas , lui dis-je , que la différence de votre bien fera un jour notre malheur ; croyez-moi , ne nous voyons plutôt jamais : elle ne put répondre à ces paroles que par des soupirs mêlés de larmes , & par des regards tendres qui achevèrent de me toucher d'une telle manière , que je ne pus la voir davantage dans cet état : épargnez-vous , je vous supplie , & essuyez vos larmes , lui dis-je ; cessez , ma chère Demoiselle , de m'accabler de douleur , je ne peux plus me défendre , ma raison est trop foible pour l'opposer à tous vos charmes ; vous avez touché mon cœur , & je sens que je suis prêt de vous sacrifier tout ce que j'ai au monde : oui , je

vais travailler , puisque vous le voulez , à rompre ce mariage qui vous donne tant de chagrin , & je n'aurai dorénavant d'engagement avec d'autres qu'avec vous.

Cette déclaration soutenue d'une certaine tendresse qu'il étoit aisé de remarquer dans mes yeux , lui donna tant de joie , qu'elle ne put s'empêcher dans ce premier mouvement , approchant sa tête de la mienne , de me laisser prendre un baiser , que l'amour déroba à sa pudeur , & après m'avoir encore fait promettre de tenir les paroles que je venois de lui donner , nous nous séparâmes. Elle s'en retourna chez elle , & moi j'allai trouver Mr. de Charey , mon parent , qui se mêloit de ce mariage , à qui je fis connoître que je n'étois plus dans le dessein d'achever ce que j'avois commencé , & pour donner quelque couleur à ce changement , je lui fis de si grandes difficultés sur les propositions qui m'avoient été faites , qu'il consentit aisément à ce que je souhaitois.

Pour cet effet je pris des mesures avec lui , afin que toutes choses se fissent dans l'ordre , & l'ayant quitté je m'en retournai chez moi , où je trouvai un billet cacheté ; n'en connoissant pas l'écriture , je demandai de quelle part étoit ce billet ; on me dit que la personne qui l'avoit apporté ne l'avoit pas voulu dire , mais seulement qu'il fût mis en mes mains ; je ne l'eus pas si-tôt ouvert que j'y lus ces paroles,

L E T T R E.

» **L'**Impatience que j'ai de savoir ce que
» vous avez fait depuis que je vous ai
» quitté ce matin , m'a obligé de vous faire
» tenir ce billet ; si vous en aviez eu autant
» que moi , vous m'eussiez épargné la peine
» de vous écrire.

DE BEAUMONT.

Aussi-tôt que j'eus lu ce billet , je me fis apporter à manger , & un moment après je me rendis chez M^{lle}. de Beaumont , que je trouvai auprès de Madame sa mère ; elle étoit parée & plus belle que le jour , car l'inquiétude qu'elle avoit d'apprendre ce que j'avois fait , lui avoit fait monter sur le visage un vermillon , qui relevoit par son éclat la blancheur de son teint. Ceux qui l'ont vue dans ce temps-là , savent que les avantages dont la nature sembloit s'être épuisée en sa faveur , la rendoient d'elle-même assez considérable , pour qu'elle n'ait pas besoin d'aucun artifice ; dix années de temps ont peut-être altéré ses charmes.

Elle est d'une taille grande & fort aisée , son visage est un ovale parfait , ses cheveux blonds & cendrés , les yeux bleus & brillans ; elle a le nez aquilain , la bouche un peu grande , mais fort vermeille , & les

dents fort blanches ; sa gorge élevée , d'une blancheur à éblouir ; elle a le port noble & la démarche assez belle , & avec tout cela un certain air de fierté qu'on ne peut exprimer ; tous ces avantages extérieurs ne diminuent rien de ceux de son esprit ; elle n'est pas d'un grand brillant ; en compagnie elle parle peu ; mais dans un tête-à-tête elle a beaucoup de complaisance & de résolution ; enfin , elle est faite d'une manière à pouvoir aisément donner de l'amour. Mr. Dupuis qui la voit souvent , peut nous dire si le portrait que je viens de faire n'est pas fidèle. Dupuis prit la parole , & assura que les années n'avoient rien diminué de sa beauté , qu'elle étoit toujours aussi en état de captiver les cœurs , que dans sa plus grande jeunesse ; & je jurerois bien , dit-il , adressant la parole à Mr. de Breville , que si vous la revoyez , vous renouerez infailliblement. Non , répondit Mr. de Breville , je vous assure que tous ses attraits seront impuissans sur mon cœur , & je ne souffrirai aucun combat , car on m'a mandé qu'elle ne vouloit point entendre parler de moi. Mais pour reprendre la suite de mon histoire , comme elle n'avoit pas envie de me manquer , elle s'étoit mise ce jour-là sous les armes , & s'étoit si bien étudiée dans tous ses ajustemens , qu'il eût été difficile de la voir de la sorte sans en être charmé ; aussi dans ce mo-

ment je fus frappé d'un certain je ne fais quoi pour elle que je n'avois point encore senti, ce que je ne pus si bien cacher en la saluant, que j'en parus tout interdit; cela obligea Madame de Beaumont, qui s'en étoit apperçue, de me demander ce que j'avois; mais pour déguiser le trouble où j'étois, & rendre un fidèle compte à Mlle. de Beaumont, que je ne pouvois entretenir à cause de Madame sa mère, de ce que j'avois fait depuis que je l'avois quittée le matin, adressant la parole à Madame de Beaumont, & regardant avec des yeux pleins de tendresse Mademoiselle sa fille; je viens, lui dis-je, de retirer les paroles que j'avois donné pour mon mariage, & je suis présentement dégage: seroit-il bien possible, me dit-elle, & ce seroit-là le sujet de ton chagrin? Va petit homme, (ce sont-là les termes familiers dont elle avoit coutume de se servir avec moi) crois-moi, ne te chagrine pas, bien que la personne qui t'avoit engagé ait beaucoup de mérite, il ne faut pas désespérer de la fortune; tu es encore jeune, & peut-être viendra-t'il un temps où tu ne te repentiras pas de ce que tu viens de faire présentement.

Ce discours me flatta beaucoup, car il me donnoit lieu d'espérer de pouvoir posséder un jour Mlle. de Beaumont; ce qui fit que depuis ce temps-là je ne négligeai plus rien

de tout ce qui pouvoit contribuer à augmenter son amour, & je fis dès-lors par inclination, ce que je n'avois pu faire dans les commencemens que par complaisance.

Mlle. de Beaumont fut ravie du compliment que sa mère m'avoit fait ; néanmoins pour mieux dissimuler sa joie, elle me témoigna qu'elle étoit fort fâchée de ce que j'avois rompu mon mariage, & qu'elle s'attendoit bien à danser à mes noces ; comme je lui dis qu'il étoit aisé de réparer cela, plusieurs Dames du voisinage entrèrent ; je pris cette occasion pour sortir dans la confusion ; cependant Mlle. de Beaumont, qui avoit toujours les yeux dessus moi, s'en appercevant, courut me demander où j'allai ; je ne vais pas fort loin, lui dis-je, je suis à vous dans un moment ; & aussitôt je sortis pour aller chercher des violons que j'amenai peu de temps après chez Madame de Beaumont, qui donna aussitôt ordre à sa fille, de disposer toute chose pour l'assemblée, ce qu'elle fit avec la plus grande joie du monde.

Il ne me fut pas difficile d'avoir plusieurs tête-à-tête avec Mlle. de Beaumont, aussi me vit-on fort assidu auprès d'elle ; mais il n'est jamais de plaisir sans quelque traversé : comme je ne pensois qu'à profiter des momens heureux qu'on trouve dans ces sortes de réjouissances, je fus troublé par une

lettre qu'on m'apporta, qui contenoit ces mots, ou approchans.

L E T T R E

De Mr. de Charey, à Mr. de Breville.

» **D**Epuis que vous m'avez quitté, je
» vous ai fait chercher par-tout pour
» vous rendre compte de ce que j'avois fait ;
» enfin ayant découvert le lieu où vous
» êtes, je vous écris ce billet pour vous
» donner avis que je vous attends avec la
» plus grande impatience du monde ; ce la-
» quais vous indiquera l'endroit où je suis,
» ne manquez pas de vous y rendre, &
» quelque affaire que vous puissiez avoir,
» croyez-moi, quittez tout, car vous n'en
» avez point de plus importante que celle-ci.

DE CHAREY.

Je n'eus pas plutôt lu cette Lettre, que je la fis voir à Mlle. de Beaumont, en lui disant que je voyois bien que c'étoit pour mon mariage, mais que je ne savois pas ce qui pouvoit être arrivé. Hélas ! j'apprehende bien, me dit-elle, que vous ne soyez pas si dégagé que vous l'avez assuré tantôt à ma mère, cette Lettre me fait tout craindre ; n'apprehendez rien, lui dis-je, je vous ai donné ma parole, je suis à vous, & ne ferai jamais

à d'autres; mais vous voyez que je ne puis me dispenser de vous quitter; permettez-moi donc de le faire, & si le malheur veut que je ne puisse pas revenir, achevez, & faites je vous conjure qu'on ne soupçonne rien dans l'assemblée: du moins, me dit-elle, promettez-moi donc que je pourrai vous voir demain au même endroit que vous savez, afin que vous m'appreniez comment les choses se seront passées; je lui promis & la quittai.

Madame de Beaumont s'étant apperçue que je sortois, me fit appeler pour me demander où j'allois; mais je ne répondis rien, & continuai toujours mon chemin, jugeant bien que Mademoiselle sa fille lui diroit.

Je me rendis au lieu que ce laquais m'indiqua, où je trouvai grande compagnie; entr'autres la Demoiselle que je devois épouser y étoit, ce qui me donna du chagrin; car comme elle est jolie & bien faite, je ne pus la voir sans que cette vue ne me coûtât quelque nouveau trouble; cependant le souvenir de tout ce que Mlle. de Beaumont avoit fait en ma faveur, & les paroles récentes que je venois de lui donner, étoient des obstacles assez grands pour opposer à tous les charmes de cette Demoiselle: néanmoins ce combat ne se pouvoit faire dans mon cœur, sans que je fusse agité; mais

heureusement Mr. de Charey qui m'avoit écrit ce billet, & qui étoit sorti peu de temps auparavant mon arrivée, rentra, & me tira par ce moyen de l'embarras où j'étois; car m'ayant mené dans une anti-chambre, il m'entretint long-temps sur le sujet de mon mariage; il me dit qu'il n'avoit pas manqué d'opposer toutes les difficultés que lui avoit fait la Dame, mère de celle que je devois épouser, en présence même de sa fille, mais que plus la mère avoit témoigné ne vouloir davantage entendre parler de ce mariage, & plus il avoit remarqué de chagrin sur le visage de sa fille, ce qui l'avoit obligé de m'engager de venir à cette assemblée, afin que la présence de cette aimable Demoiselle pût me faire changer une résolution que j'avois prise si promptement; que pour cet effet, après m'avoir fait chercher par-tout, & ayant appris que j'étois chez Mlle. de Beaumont, il m'avoit écrit pour m'obliger de venir aussi-tôt. Je le remerciai de la peine qu'il avoit prise, & lui dis qu'il ne m'avoit pas obligé de m'avoir fait venir, parce que je lui avois assez fait connoître le matin, que je n'étois pas dans les sentimens d'écouter aucune proposition, attendu que sur les difficultés qui m'avoient été faites, j'avois pris d'autres mesures; que je savois bien que cette Demoiselle avoit infiniment de mérite, & que dans l'état où étoient les choses,

c'étoit la raison qui m'obligeoit d'éviter sa présence.

Mr. de Charey, qui n'avoit pris dans cette rencontre que mes intérêts, me témoigna que puisqu'il me voyoit toujours dans les mêmes sentimens, il ne m'en parleroit plus; mais qu'il me conjuroit de rentrer dans l'assemblée, & de faire en sorte qu'on ne se doutât de rien, ce que je fis, mais non pas sans peine, car quelque effort que je pus faire, pour reprendre mon enjouement ordinaire, il me fut du tout impossible, j'avois l'esprit trop agité, & rien n'étoit capable de me divertir; je me ressouvenois que j'avois laissé Mlle. de Beaumont dans le plus grand embarras du monde; & j'appréhendois qu'elle ne pût si bien dissimuler, que quelqu'un ne s'en apperçût; cependant je ne pouvois pas honnêtement quitter la compagnie où j'étois, ce qui m'embarrassoit: enfin je fus obligé de demeurer jusqu'à ce que se faisant trop tard, chacun se sépara, & je m'en retournai avec Mr. de Charey, que je priai par les chemins de ménager si bien mes intérêts auprès de la Demoiselle que je devois épouser, & de la Dame sa mère, qu'on ne pût rien là-dessus me reprocher; & quoique ce personnage répugnât à l'humeur sévère de Mr. de Charey, néanmoins parce qu'il y avoit beaucoup de liaison entre nous, il voulut bien me promettre d'ache-

ver

ver les choses d'une manière qui ne m'attiroit aucun reproche ; & comme nous n'avions pas un long chemin à faire ensemble ; & que la nuit étoit beaucoup avancée , insensiblement nous étant trouvés au lieu qui nous obligeoit de nous séparer , nous nous retirâmes chacun chez nous.

Mais quelque chose que je fis , je ne pus prendre un moment de repos : j'avois trop d'impatience que le jour fût venu pour aller au rendez-vous que Mlle. de Beaumont m'avoit donné , afin de lui rendre un fidèle compte de tout ce qui s'étoit passé ; sachant bien que dans l'état où je l'avois laissée , quand je reçus la lettre de Mr. de Charey , il ne se pouvoit faire autrement qu'elle ne fût déchirée de mille inquiétudes.

En effet , depuis que je l'avois quittée ; & qu'elle avoit dit à sa mère le sujet qui m'avoit obligé de m'en aller si vite , elle ne put s'empêcher de lui témoigner que sur la lettre que j'avois reçu la veille , & qu'elle avoit lue , elle croyoit que s'il étoit vrai que j'eusse rompu mon mariage , comme je lui avois dit , qu'il pourroit bien se renouer ; & plus elle voyoit que sa mère donnoit dans son sentiment , plus son chagrin augmentoit ; & d'une telle manière , que rien ne pouvoit la réjouir ; & dans la crainte qu'elle avoit qu'elle ne pût si bien dissimuler , qu'on n'en devinât la cause , elle se plaignit d'une gran

242 *Histoire de M. de Breville*

de douleur de tête, & feignant de s'aller reposer, elle se retira dans sa chambre & se mit au lit; mais bien-loin d'y trouver de repos, elle y fit un songe qui troubla le peu qu'elle en avoit pu prendre; car s'étant endormie je lui apparus recevant la main de cette Demoiselle dont on avoit fait des propositions de mariage, lui jurant une fidélité éternelle, & lui faisant mille caresses. Elle s'imagina me voir dans la pompe & dans la magnificence d'un homme qui célèbre le jour de ses noces avec la plus grande joie du monde : en falloit-il davantage pour achever de la pénétrer de douleur : aussi s'éveilla-t'elle toute baignée de larmes, & dans un si grand embarras d'esprit, que de moment en moment elle regardoit si elle verroit le jour, dans l'impatience d'aller au lieu qu'elle m'avoit marqué, pour apprendre la vérité de toutes choses : enfin l'heure étant venue, elle s'y rendit, & me trouva que j'étois placé au même endroit où je l'avois déjà entretenue une fois. La première chose qu'elle fit fut de me dire, je vous ai vu cette nuit auprès de cette Demoiselle qui m'a jusqu'à présent causé tant de chagrin; je vous ai vu recevoir sa main; enfin je vous ai vu son époux : apprenez-moi, je vous conjure, si mon songe est véritable. Il est vrai, lui dis-je; il est vrai, répliqua-t'elle aussi-tôt d'un ton de colère,

ne me donnant pas le temps d'achever. Allez perfide, puisqu'il est vrai, allez, jouissez en paix de vos amours, je ne vous troublerai jamais : comme elle achevoit ces paroles, elle voulut me quitter ; mais l'arrêtant par sa jupe, cessez, lui dis-je, cessez de vous alarmer, permettez que je m'explique. Il est vrai, je le répète encore, j'ai passé le reste de la nuit auprès de la Demoiselle dont vous me parlez, vous l'avez songé ; mais il n'est pas vrai que je sois son époux, je n'ai pas reçu sa main, & je suis prêt de vous donner la mienne : plût au Ciel, ajoutai-je, que vous m'eussiez vu dans l'état que j'étois hier ; l'inquiétude & le chagrin qui étoit peint sur mon visage, vous auroient assez fait connoître que bien que je fusse auprès d'elle, mon cœur en étoit néanmoins fort éloigné. Mlle. de Beaumont ravie de m'entendre justifier avec tant d'adresse, ne pût s'empêcher de me demander pardon de son emportement, & de me faire connoître que ce n'étoit qu'un effet de son amour, & de la crainte qu'elle avoit de me perdre : enfin après que je lui eus rendu compte de toutes les choses qui s'étoient passées, & l'eus assurée qu'elle n'avoit plus lieu de craindre, & que tout étoit rompu, je lui demandai si elle souhaitoit encore quelque chose ; ce n'est pas assez, me dit-elle, vous avez rompu d'un côté, il faut encore rompre d'un autre ;

vous savez combien Madame Berthelot ; c'étoit la belle-mère de Mr. de Charey , est éclairée , vous savez combien elle s'est toujours opposée à nos amours , elle ne manquera pas de nous troubler ; c'est pourquoy si vous m'aimez , faites encore cette entreprise : mais quel moyen , lui dis-je ; vous ne songez pas combien j'ai d'obligations à Mr. de Charey , & que je n'ai pas lieu de me plaindre de Madame Berthelot : croyez-moi , tâchez plutôt de la tromper ; non , non , répliqua-t'elle , elle est trop clair-voyante , & jusqu'à présent j'ai bien voulu vous taire les avis qu'elle m'a donnés ; mais il n'est plus temps de vous rien dissimuler , elle n'est non plus pour vous que pour moi ; au contraire , elle m'a dit qu'elle en feroit avertir ma mère ; il est aisé de la prévenir , laissez-moi faire , je préviendrai son esprit ; mais après cela il ne la faut pas voir davantage : j'eus assez de peine à me résoudre , & lui demandai quelques jours pour l'aller voir , & sonder ses sentimens ; elle me l'accorda , & l'heure de midi s'approchant , nous nous quittâmes.

Après mon diner j'allai chez Madame Berthelot ; elle ne put s'empêcher de me parler d'abord de mes amours , & de me donner les mêmes avis qu'elle avoit déjà donnés Mlle. de Beaumont ; mais plus elle s'efforçoit de me détourner de cet engagement ;

plus je sentoïſ augmenter mon amour, & en même temps un certain dépit ſecret contre elle, qui ne ſervit pas peu pour m'obliger à rompre avec elle, comme Mlle. de Beaumont l'avoit fort ſouhaité : car enfin quelle apparence pour un amant de voir tous les jours une perſonne oppoſée aux ſentimens de tendreſſe que j'avois, & à l'entendre continuellement faire mille difficultés ſur le ſujet de mon engagement : enfin d'être obligé de me cacher & de vivre dans la méfiance avec une Dame que je voyois très-ſouvent, cela répugnoit trop à la délicateſſe de mon cœur, & aux intérêts de mon amour ; ce qui me fit réſoudre dès cette première fois de ne la plus voir ſi ſouvent, & pour cet effet, après lui avoir rendu cette viſite, je la quittai pour m'en aller chez Mlle. de Beaumont. Je ne la trouvai pas, elle étoit ſortie avec ſa mère, & comme il étoit déjà tard, je me retirai chez moi : le lendemain je voulus encore aller voir Madame Berthelot auparavant de me rendre chez Mlle. de Beaumont ; je la trouvai dans les mêmes ſentimens, toujours oppoſée & traversant mon amour, ce qui fit que je ne lui rendis pas une viſite fort longue, ayant trop d'impatience d'aller trouver Mlle. de Beaumont, pour prendre des meſures avec elle, & concerter enſemble les moyens de détourner Madame de Beaumont des fré-

246. *Histoire de M. de Breville*

quentes visites qu'elle rendoit à Madame Berthelot ; la chose réussit fort aisément , & je ménageai si bien l'esprit de Madame de Beaumont , que je vis l'heureux succès de notre artifice. Madame de Beaumont qui auparavant ne pouvoit laisser passer un jour sans voir Madame Berthelot , mais la voir avec la plus grande familiarité du monde , insensiblement s'accoutuma à ne la plus voir si souvent : elle laissoit écouler cinq ou six jours , & quand elle lui rendoit visite , ce n'étoit plus que des visites de cérémonie & d'honnêtetés. Madame Berthelot qui ne cédoit rien à Madame de Beaumont , s'apercevant de ce changement , en usa de la même manière avec elle , tellement que cette manière de vivre , fort différente de celle qu'elle avoit accoutumé auparavant , apporta un si grand refroidissement entr'elles , qu'il fit que chacun de son côté contribua à ne plus se voir du tout : ce ne fut pas sans beaucoup de joie pour Mlle. de Beaumont & moi , d'avoir si bien réussi dans notre dessein ; & on peut dire que tout sembloit favoriser nos amours , puisque Madame de Beaumont , qui avoit rompu avec Madame Berthelot , & qui ne voyoit plus personne , me fit encore plus d'accueil & de caresses pour me retenir auprès d'elle : elle me témoigna qu'elle souhaitoit me voir plus souvent que jamais , & qu'à toutes les heures

du jour , la porte de son logis me seroit ouverte.

Pour la satisfaire , & aussi mon amour , je redoublai mes visites avec une si grande assiduité , qu'on me voyoit plus chez elle que dans la maison de mon père. Je voyois tous les jours Mlle. de Beaumont , je sentoits son amour ; mais qu'il est difficile de voir tous les jours ce qu'on aime , & pouvoir demeurer dans les termes d'une simple déclaration ! Madame de Beaumont n'étoit pas toujours auprès de sa fille , ses affaires l'appelloient en d'autres endroits , & j'avois quelquefois l'avantage de me trouver seul avec elle : je l'aimois , j'en étois beaucoup aimé , c'en étoit assez pour ne pas laisser échapper des momens si heureux.

En effet , un jour que Madame de Beaumont étoit sortie , & qu'elle m'avoit laissé seule avec Mademoiselle sa fille , (l'amour d'un amant le plus passionné qu'on verra peut-être jamais , l'emporte sur le respect) j'eus la hardiesse d'entreprendre ; mais je ne trouvai pas la facilité que je pouvois espérer de l'amour de cette Demoiselle ; car bien qu'elle se vit extrêmement pressée , & que ses yeux pleins de langueur , quoique brillans , un vermillon éclatant sur le visage , enfin un air tout-à-fait déconcerté , firent assez connoître qu'elle n'étoit pas dans un état , ce me semble , propre à se défendre ,

néanmoins elle eut encore assez de force pour résister. Hé ! qu'allez-vous faire , me dit-elle ? Je vous aime , il est vrai , mais ne me pressez pas davantage , je vous conjure ; non , mon cher cœur , non jamais vous ne triompherez de ma foiblesse de cette manière ; je veux une promesse de mariage de vous , & je veux que vous en receviez une signée de mon sang : j'étois dans un état qui ne demandoit point de retardement ; j'aurois souhaité avoir une promesse toute prête , mais ne l'ayant pas , tout ce que je pus faire , fut de lui promettre de ne pas sortir sans lui en faire une : non , non , me dit-elle , ce n'est pas encore assez , je veux que demain vous me juriez votre foi en face des Autels , comme je prétends faire & vous donner la mienne ; & ne me l'avez-vous pas donné , lui dis-je , & ne l'ai-je pas fait aussi ? que voulez-vous davantage ? Oui , me répondit-elle , je vous l'ai donnée , mais non pas solennellement , & avec toutes les cérémonies que je souhaite que vous fassiez ; car bien que je vous aime , je veux m'assurer de vous ; & afin que je puisse être votre épouse , & faire un fondement certain sur votre fidélité , accordez-moi , si vous m'aimez , que les choses se fassent dans les formes que je vous demande : elle n'eût pas si-tôt achevé de parler , qu'on entendit arriver Madame de Beaumont , qui fut d'un

grand secours pour Mademoiselle sa fille; car encore qu'elle eût résisté long-temps à mes empressemens, la vertu d'une fille qui aime, se lasse à la fin de se défendre dans une pareille occasion, & se rend facilement à l'ardeur d'un amant qu'on aime, & qui est téméraire.

L'état peu tranquille où j'étois, & l'émotion qui paroissoit dans les yeux & sur le visage de Mlle. de Beaumont, auroit aisément fait connoître à Madame sa mère qu'il y avoit quelque chose de plus qu'une conversation innocente & ordinaire, si pour éviter d'être vu dans ce désordre, lorsque j'entendis Madame de Beaumont, je ne me fusse caché dans la chambre voisine, après avoir dit à Mlle. de Beaumont de s'aller mettre sur son lit, feignant d'y prendre du repos, & l'avoir assurée en même temps que le lendemain je ne manquerois pas de me trouver à Notre-Dame à l'heure ordinaire, pour assister au sacrifice qui s'y devoit faire, & y recevoir dans toutes les formes les derniers témoignages d'une fidélité éternelle. Dans le temps que je passois dans la chambre voisine, j'entendis monter Madame de Beaumont, qui ne fut pas plutôt entrée dans la chambre d'où je sortois, que ne voyant pas Mademoiselle sa fille, elle l'envoya chercher par Marton (c'étoit le nom de sa femme de chambre) qu'elle avoit

amenée avec elle : elle la trouva sur son lit , paroissant endormie ; & n'osant pas l'éveiller , elle fut dire à Madame sa mère qu'elle dormoit : elle monta à sa chambre elle-même ; Marton la suivit , & pendant ce temps-là je sortis sans être vu de personne. Mlle. de Beaumont entendant la voix de sa mère , fit semblant de se lever dans ce moment , & lui dit qu'une migraine épouvantable l'avoit obligée de se jeter sur son lit. Madame de Beaumont lui demanda où j'étois ; elle répondit qu'un laquais étoit venu me chercher peu de temps après qu'elle étoit sortie , qu'elle ne savoit pas où j'étois allé ; cela se passa sans qu'elle se doutât de rien ; mais il n'en étoit pas de même de Marton ; elle étoit bien plus pénétrante : elle savoit que quand elle étoit partie avec Madame de Beaumont , j'étois demeuré auprès de Mademoiselle sa fille ; elle étoit persuadée depuis quelque temps de la tendresse qu'elle avoit pour moi ; elle remarquoit sur son visage des mouvemens différens de ceux que le sommeil peut faire naître , ce qui lui donna quelque soupçon , cependant elle n'en témoigna rien ; mais comme elle avoit été mise de la part de Madame Berthelot chez Madame de Beaumont , elle ne manqua pas de l'aller trouver le soir , pour lui faire confidence de ses soupçons , ainsi qu'elle avoit déjà fait quelques jours auparavant.

vant , de l'amour qu'elle avoit remarqué que Mlle. de Beaumont & moi avions l'un pour l'autre.

Madame Berthelot lui conseilla d'être toujours auprès de Mlle. de Beaumont , d'examiner toutes ses actions , & de ne l'abandonner que très-peu , principalement lorsque je serois auprès d'elle ; & que si elle remarquoit que notre amour continuât toujours , de la venir avertir , & qu'aussi-tôt elle en feroit donner avis secrètement à Madame de Beaumont. Marton lui promit ; & dès ce moment elle commença à veiller sur nos actions ; car lorsqu'elle fut de retour au logis , ne la voyant pas auprès de sa mère , elle la fut chercher , & la surprit comme elle écrivoit la promesse de mariage en question ; mais par bonheur elle ne savoit pas lire , ce qui fit que Mlle. de Beaumont , sans se déconcerter , lui dit qu'elle écrivoit à son frère de Villiers qui étoit à l'armée ; cependant Marton fit un souris malicieux ; qui fit connoître à Mlle. de Beaumont qu'il falloit dorénavant se méfier d'elle ; elle ne voulut pas achever d'écrire sa promesse de mariage ; elle aimait mieux s'en retourner auprès de sa mère , où elle demeura quelque temps ; mais voyant que Marton étoit occupée dans une autre chambre , elle prit occasion pour monter à la sienne , & achever ce qu'elle avoit commencé. Marton qui

l'avoit entendu monter, la suivit aussi-tôt sans faire de bruit, elle la prit encore une fois comme elle écrivoit : ah ! pour cette fois je vous y prends, lui dit-elle : hé quoi ! ne le voyez-vous pas assez souvent sans que vous soyez obligée de lui écrire ; vous savez aussi-bien que moi, répondre Mlle. de Beaumont d'un ton fort fier, le temps qu'il est parti, & vous pourriez bien, Marton, vous dispenser de pareils discours ; elle ne put répliquer davantage, parce qu'elle entendit Madame de Beaumont qui l'appelloit, elle fut obligée de quitter pour l'aller trouver. Mlle. de Beaumont qui appréhendoit qu'elle ne fût dire quelque chose à Madame sa mère, la suivit, & demeura toujours auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle fût couchée, & après lui avoir donné le bon soir, elle s'alla mettre sur son lit, y passa la nuit fort inquiète, rêvant toujours aux moyens de se défaire de Marton, & dans l'impatience que le jour fût venu pour aller au rendez-vous qu'elle m'avoit donné : enfin la nuit étant passée, & l'heure qu'elle devoit aller à l'Eglise approchant, elle donna une commission à Marton pour l'obliger à sortir, & pendant ce temps-là elle se rendit au lieu qu'elle m'avoit marqué : elle me trouva au même endroit que j'étois assis, & soutenois ma tête avec ma main, d'une manière qui faisoit assez connoître que j'étois dans une profonde

rêverie. Je vous réveille, me dit-elle; mais de grace apprenez-moi quel peut-être le sujet de votre rêverie. Je me réveillai aussitôt, & appercevant Mlle. de Beaumont: hélas! lui dis-je, je n'en connois point d'autres que vous; depuis hier que je suis sorti d'auprès de vous, je n'ai fait que rêver, j'ai toujours appréhendé que Madame votre mère n'ait remarqué sur votre visage quelque chose qui ait pu lui donner du soupçon. Je répondrois bien de ma mère, lui dit-elle, mais non pas de Marton: car depuis hier elle m'a donné mille attaques, & m'a obsédé si fort, que jamais je n'ai pu achever d'écrire la promesse de mariage, ce qui m'a donné beaucoup de méfiance: toute la nuit je n'ai fait que penser aux moyens de nous en débarrasser; si vous me voulez croire, nous ferons si bien auprès de ma mère, que nous l'obligerons à la mettre dehors; car assurément elle m'est suspecte, & je me trompe fort, si elle n'est pas d'intelligence avec Madame Berthelot. Vous savez qu'elle est au logis de sa part, & cette seule raison doit suffire pour nous en défaire: vous serez toujours la maîtresse de tout, lui dis-je, mais ne songeons pas tant à Marton présentement, qu'au sujet qui nous amène ici. Vous m'avez demandé hier une promesse de mariage, tenez, recevez-en une signée de mon sang. Mlle. de Beaumont la prit, après

elle tira de sa poche celle qu'elle avoit commencée ; mais je lui rendis aussi-tôt voyant qu'elle n'étoit pas même conçue dans les termes ordinaires ; elle me promit qu'elle en feroit une dès le jour même sur le modèle de celle que je lui avois donnée ; & comme l'heure du sacrifice avançoit, nous fûmes ensemble prendre des places ; & dans le temps que le Prêtre faisoit les cérémonies accoutumées, Mlle. de Beaumont me prit la main, & la pressant contre son cœur, me dit, je vous prends pour mon époux, j'en prends à témoin le Dieu que j'adore ; & en face de ses autels, je vous jure une fidélité éternelle : après quoi je lui dis, tenant réciproquement sa main ; je vous jure sur tout ce qu'il y a de plus sain & de plus sacré, que jamais je n'aurai d'autre épouse que vous. Cette cérémonie faite, & la Messe étant achevée, nous sortîmes ensemble. Je lui promis qu'aussi-tôt après le dîner, je ne manquerois pas de me trouver auprès d'elle, où j'espérois, puisqu'elle m'avoit choisi pour son époux, lui donner les derniers témoignages d'un amour le plus tendre qu'on vit peut-être jamais.

Mais je fus bien trompé dans mon attente : car m'étant rendu chez elle, j'y trouvai trop de témoins. Marton profitant des avis de Madame Berthelot, n'abandonna point Mlle. de Beaumont, & quelques efforts que

nous pûmes faire pour l'obliger , par les commissions que lui donnoit Mlle. de Beaumont , de nous laisser quelques momens seuls , elle nous donnoit si peu de temps , qu'il nous fut impossible de pouvoir jouir de nos droits. Combien de fois Mlle. de Beaumont pestait-elle contre Marton à mon exemple ; mais tout cela ne nous rendoit pas plus heureux. Aussi dès ce jour nous cherchâmes les moyens de nous en défaire ; car quand Madame de Beaumont fut de retour , & que le bonheur voulut qu'elle fut obligée de conférer en particulier avec une personne qui étoit venue pour lui parler d'affaires , même que Marton s'étoit retirée , je pris ce temps pour entretenir Mlle. de Beaumont sur les moyens de nous débarrasser de Marton. Je lui dis qu'il n'étoit pas à propos que je m'en mêlasse , mais qu'il falloit qu'elle fit en sorte de la mettre mal dans l'esprit de sa mère ; & qu'ainsi du moment qu'elle lui déplairoit , ce seroit le véritable moyen de la faire mettre dehors ; que pour cela je prendrois congé d'elle quand elle auroit cessé de parler d'affaires , afin de lui laisser la liberté de s'entretenir avec elle sur ce sujet , quand elle seroit seule avec elle.

Mlle. de Beaumont avoit trop d'intérêt pour ne pas profiter de mes avis ; je ne fus pas plutôt parti , que se voyant seule avec Madame sa mère , elle fut si adroitement

tourner son esprit, qu'outre qu'elle avoit beaucoup d'empire sur elle, il ne lui fut pas fort difficile de réussir dans son entreprise; & ce même jour, Madame de Beaumont en fit paroître des effets; car elle commença à prendre Marton si fort en aversion, que tout ce qu'elle faisoit lui déplaisoit d'une telle manière, qu'à tous momens elle la querelloit. Marton qui étoit un peu fière, & qui n'aimoit pas qu'on la querellât sans sujet, ne put s'empêcher de lui répondre dans des termes peu respectueux, qui servirent beaucoup au dessein de Mlle. de Beaumont; car Madame sa mère dès ce moment prit la résolution de la mettre dehors aussitôt qu'elle en auroit une autre, & pour cela elle donna ordre à un laquais de venir chez moi le lendemain matin me prier de l'aller trouver.

La nuit se passa peu tranquillement pour moi; & dès le matin ayant eu avis que Madame de Beaumont me demandoit, je me rendis chez elle. Je la trouvai encore au lit; elle me dit qu'elle me prioit de vouloir lui donner une femme de chambre, & qu'elle étoit dans le dessein de mettre Marton dehors. Marton! Madame lui répondis-je, vous me surprenez; car je vous ai toujours vu avoir tant de bonté pour elle, que j'ai peine à croire que ce soit sérieusement que vous me parlez de la sorte; consultez-vous;

Madame, & vous verrez que vous n'avez pas encore pris votre dernière résolution : non, non, me dit-elle, il n'est pas nécessaire que je me consulte davantage, la chose est conclue ; & si vous voulez m'obliger, ne refusez pas la commission que je vous prie de prendre. Je répondis à Madame de Beaumont qu'il n'y avoit rien que je ne fisse pour son service ; & pour lui ôter tous les soupçons qu'elle auroit pu avoir que j'étois d'intelligence avec sa fille, pour faire mettre dehors Marton, je la priai de me dispenser de cette commission, sous prétexte que je n'étois pas propre à la faire. Mais quelque chose que je pusse dire, ce fut fort inutilement. Je ne pus jamais me défendre de lui rendre cet office. J'allai aussi-tôt trouver une de mes amies assez intelligente, & lui demandai si elle ne savoit pas quelque femme de chambre : le hasard voulut qu'il en vint une dans le même temps que je m'en informois, pour prier cette Dame, si elle savoit une maison, de vouloir l'y faire entrer : elle étoit jeune, assez bien faite, & je la jugeai propre pour être auprès de Mlle. de Beaumont. Je fus surpris d'un tel bonheur, & sur le champ, je fus en rendre compte à Madame de Beaumont, afin de savoir d'elle de quelle manière elle souhaitoit que les choses se fissent : elle me dit qu'elle ne la vouloit pas voir, & qu'elle s'en

rapportoit entièrement à mon jugement , & me prioit de la faire venir chez elle le lendemain.

Je retournai sur le champ chez mon amie , pour la prier d'envoyer querir cette femme de chambre ; ce qu'elle fit , & en peu de temps elle vint ; je lui dis avoir ordre de l'arrêter chez Madame de Beaumont : les paroles ainsi données , les choses conclues , je la quittai pour en aller donner avis à Madame de Beaumont : elle fut fort réjouie que la chose eût réussi avec tant de diligence ; elle fit aussitôt appeller Marton , & lui dit qu'elle pouvoit se retirer , & que son service ne lui étoit plus agréable. Marton s'imaginant que c'étoit un effet de ces sortes de colères qui passent promptement , la prit au mot ; mais quand elle vit qu'elle la fit appeller une seconde fois pour la satisfaire , & en même-temps lui ordonner de sortir , elle eut besoin du secours d'une petite fierté qu'elle avoit naturellement , pour s'empêcher d'en témoigner un grand ressentiment , ce qu'elle ne pût pourtant si bien faire , qu'il ne lui échappât de dire en partant ; j'en fais la raison , Madame , & vous en ferez quelque jour la dupe : Madame de Beaumont s'emporta de colère , courut après elle pour la faire expliquer ; mais elle étoit heureusement sortie , au grand contentement de Mlle. de Beaumont & de moi ,

car nous avions tout lieu d'appréhender une trop longue explication sur ce chapitre : ce même jour je reçus une promesse de mariage de Mlle. de Beaumont signée de son sang, pareille à celle que je lui avois donnée; mais je ne pus avoir de particularité avec elle, parce que Madame sa mère ne sortit point, & qu'il y eut toujours compagnie.

Le lendemain matin cette nouvelle femme de chambre se rendit en la maison de Madame de Beaumont, qui ne l'eut pas si-tôt vue, qu'aussi-tôt elle me témoigna qu'elle étoit fort contente du choix que j'avois fait; cependant comme il est de l'ordre de prendre quelque sûreté avec de nouveaux domestiques, elle s'informa si elle avoit quelque connoissance à Paris; elle lui indiqua son père, & Madame de Beaumont si-tôt après le dîner, fit mettre les chevaux au carrosse pour se faire mener chez lui.

Madame de Beaumont m'avoit retenu à dîner: elle me pria de rester avec sa fille au logis jusqu'à ce qu'elle fut venue, parce qu'elle vouloit emmener tout son monde avec elle. Je savois que le chemin étoit un peu long, & que ce voyage ne se pouvoit faire sans y employer pour le moins deux heures de temps: je n'avois jusqu'à présent que le nom d'époux de Mlle. de Beaumont; aussi ma joie ne fut pas petite de voir que

L'amour me préparoit une occasion pour goûter la douceur de mille plaisirs, d'autant plus charmans, qu'ils étoient peu attendus. Les momens que Madame de Beaumont employa à sa toilette me sembloient des heures; j'aurois voulu qu'elle eût accepté les offres que je lui faisois de la coëffer : tout mal habile que j'étois dans ces sortes d'occupations, je crois que l'envie que j'avois qu'elle sortit, m'auroit fait réussir; mais enfin elle sortit, & je ne lui eus pas plutôt donné la main jusqu'à son carrosse, que je remontai promptement pour recevoir les plaisirs qui m'étoient préparés par une occasion aussi favorable que celle du départ de Madame de Beaumont; & étant allé rejoindre Mademoiselle sa fille, qui étoit montée dans sa chambre, je la trouvai assise sur une chaise, négligemment accoudée sur le bord de son lit, la tête panchée dans sa main, laissant voir une partie de sa gorge, dans un déshabillé, & d'une manière toute propre à ne pouvoir pas laisser perdre des momens si favorables que l'amour offroit à deux personnes qui s'aimoient véritablement.

Transporté d'amour, la voyant dans cet état, je me jetai à ses pieds, & lui embrassant les genoux; c'est à ce coup, lui dis-je, ma chère enfant, qu'il n'y a pas moyen de s'en défendre : jusqu'à ce jour je n'ai pu

avoir l'occasion, pour vous donner des témoignages de la tendresse qu'un fidèle époux doit avoir pour une femme qu'il aime plus que sa vie; mais à présent que nous sommes seuls, & que tout favorise notre amour, permettez que je vous embrasse, & qu'aujourd'hui n'ayant plus de réserve, l'amour & le devoir n'aient plus rien à se reprocher l'un à l'autre.

Je n'eus pas plutôt achevé de parler de la sorte, que je remarquai une certaine langueur dans les yeux de cette aimable Demoiselle, un air déconcerté, un silence interrompu de quelques soupirs.

Mr. de Breville en étoit là, lorsque Dupuis entra : la compagnie avoit tant d'impatience d'entendre la suite de l'histoire de Mr. de Breville, qu'on pria Dupuis de s'asseoir au plus vite, & Mr. de Breville de continuer son récit; ce qu'il fit en ces termes. Je vous disois donc que, ayant trouvé Mlle. de Beaumont seule dans sa chambre, je ne songeai qu'à employer des momens que nous souhaitions avec tant d'ardeur; mais je ne puis vous exprimer que foiblement les plaisirs que je goûtai; non, il est plus aisé de se l'imaginer que de le dire. Nous pouvions nous vanter tous les deux, moi de n'avoir jamais rien vu de si beau en ma vie, elle rien de plus amoureux. Hélas ! que ne fis-je point dans cette occa-

sion ! Mlle. de Beaumont ne fait que trop combien de fois, oui, combien de fois elle souhaita dans cette charmante conjoncture, que Madame sa mère ne revînt pas si-tôt, bien qu'il ne se perdit pas un seul moment des deux heures que Madame sa mère employa à son voyage. Quel chagrin quand nous entendîmes venir le carrosse, & qu'il falloit cesser des caresses qui lui avoient été jusqu'à ce jour inconnues : quelle appréhension n'avoit-elle pas que Madame sa mère ne remarquât dans ses yeux des mouvemens différens de ceux de sa tranquillité ordinaire ; néanmoins elle sut si bien composer l'air de son visage, qu'heureusement elle ne put rien reconnoître : au contraire, elle ne fut pas plutôt arrivée qu'elle la fit habiller, & la mena avec moi prendre le plaisir de la promenade : peut-on un amour plus heureux dans ses commencemens ; j'aime Mlle. de Beaumont, j'en suis aimé ; l'amitié de Madame sa mère semble être de concert pour favoriser nos desseins : après cela peut-on rien souhaiter davantage.

Les momens si heureux que j'avois passé tête-à-tête avec ma nouvelle épouse, m'avoient fait découvrir en elle de nouveaux charmes, & elle n'avoit plus rien de réservé pour moi ; c'en étoit assez pour n'en pas demeurer à une première entrevue, & pour avoir trop d'impatience que la promenade

fut faite & que ce jour fut passé, dans l'espérance que l'amour en feroit encore naître un aussi heureux & aussi favorable.

Enfin, le lendemain je vins à mon ordinaire chez Madame de Beaumont; Mlle. sa fille m'ouvrit elle-même la porte, & me dit qu'elle étoit seule dans le logis, & que sa mère avoit laissé auprès d'elle Chateau, c'étoit le nom de sa nouvelle femme de chambre, mais qu'elle lui avoit donné une commission qui l'avoit obligé de sortir. Hélas, lui dis-je, que cette commission est donnée à propos! Puis la prenant par la main, nous montâmes à sa chambre, où nous ne fûmes pas plutôt, que d'un commun accord la porte fut fermée; hélas, je ne puis dire sans soupirer tout ce qui s'y passa! l'excès de mille nouveaux plaisirs réitérés nous avoient si fort transporté, que tous nos sens prévenus cessèrent leurs fonctions ordinaires, puisque nous n'entendîmes ni l'un ni l'autre arriver le carrosse, & que je ne m'en aperçus que dans le temps que Madame de Beaumont, qui étoit déjà à sept ou huit montées près de la porte de la chambre où nous étions, appelloit Mademoiselle sa fille: quelle surprise pour Mlle. de Beaumont dans le désordre où elle étoit, & quel trouble pour moi qui ne voyoit point de lieu dans cette chambre pour me cacher: il me vint mille fois en pensée de me jeter

par la fenêtre, mais le danger me retenoit ; j'aurois cependant hasardé, si je n'avois dans la ruelle du lit découvert une grande armoire ; je me fis enfermer dedans par Mlle. de Beaumont qui en avoit la clef ; cependant Madame sa mère l'appellant continuellement & frappant à sa porte, elle lui fut ouvrir en frottant les yeux, feignant de s'éveiller en sursaut : quoi, lui dit-elle, toujours endormie ; en vérité ma fille, il faut être d'un dur sommeil pour ne vous être pas éveillée au bruit que j'ai fait faire à la porte de la rue pendant plus d'une heure ; & sans Chateau qui est survenue avec son passe-partout ; je crois que j'y serois encore. Après que Mlle. de Beaumont lui eut répondu qu'elle n'en avoit rien oui, Madame sa mère lui demanda la clef de cette armoire pour avoir des soies, disoit-elle, qui étoient dedans ; elle fit réponse qu'elle ne savoit pas où elle étoit, & qu'il y avoit fort long-temps qu'on ne l'avoit ouverte ; mais l'ayant fait chercher par-tout & ne la trouvant pas, elle donna ordre à un laquais d'aller querir un Serrurier ; il en amena un sur le champ, & dans le temps qu'il s'approchoit pour donner le premier coup de marteau, on vint dire à Madame de Beaumont qu'il y avoit des Dames en bas qui venoient lui rendre visite : Mlle. de Beaumont sans perdre de temps, arrêta la main du Serrurier, & dit qu'elle

qu'elle se ressouvenoit où étoit la clef ; on le renvoya , & Madame sa mère se voyant obligée de descendre , lui dit qu'elle ouvrit l'armoire pendant qu'elle iroit recevoir ces Dames , & qu'elle en tirât les soies qu'elle lui demandoit : Mlle. de Beaumont se mit en état de le faire ; mais Chateau survint dans le moment , ce qui l'en empêcha durant un quart-d'heure qu'elle demeura auprès d'elle ; jamais quart-d'heure ne me sembla si long ; je pensai tomber en foiblesse par crainte que j'avois d'être découvert , & par le défaut de respiration ; mais je fus soulagé quand Chateau s'en fut allée , & que Mlle. de Beaumont m'eut délivré ; je respirai quelque temps , & après l'avoir embrassée , je descendis sans être vu de personne : j'entrai dans la chambre où étoit Madame de Beaumont , qui me fit compliment , comme si je venois de dehors. J'y restai jusqu'à ce que la compagnie s'en alla , & je pris cette occasion pour me retirer au logis.

Le lendemain à mon réveil je reçus une lettre de Mlle. de Beaumont , qu'un laquais m'apporta : je l'ai apportée , la voici.

L E T T R E

De Mademoiselle de Beaumont.

» J Amais aventure ne m'a donné plus
 » d'alarmes que celle qui nous arriva
 » hier ; & si l'amour n'avoit été de la par-
 » tie, je crois que la chose n'auroit pas
 » réussi avec tant de succès. Venez, s'il
 » vous plaît, m'apprendre s'il vous a troublé
 » le repos de la nuit, comme il a fait ce-
 » lui de mon cœur.

DE BEAUMONT.

Je demandai un peu de temps pour m'habiller, & je me rendis aussi-tôt chez elle, où je trouvai Madame sa mère au lit à cause d'une forte indisposition qui lui avoit prise la nuit; je lui en témoignai mon chagrin, & en effet j'en parus fort triste, non-seulement parce que je prenois beaucoup de part dans tout ce qui pouvoit altérer sa santé, mais à cause que je prévoyois que cette maladie pourroit être un grand obstacle aux occasions que j'avois d'être seul avec Mademoiselle sa fille, laquelle s'apercevant de mon chagrin, fit si bien, que dans le temps que je soignois Madame sa mère, elle me demanda tout bas ce que j'avois;

L'appréhension, lui dis-je, que la maladie de Madame votre mère n'ait des suites peu commodes pour nous, c'est ce qui cause la tristesse où vous me voyez; il est des remèdes en toutes choses, reprit-elle, & pour peu que vous ayez de résolution, il ne tiendra qu'à vous que nous ne soyons les plus heureux du monde : je n'aurois pas eu le temps de lui répartir, si je ne m'étois aperçu que heureusement Madame de Beaumont s'étoit un peu assoupie, ce qui me donna lieu de répondre de la sorte : vous dites qu'il ne tiendra qu'à moi que nous ne soyons heureux : ha ! si notre bonheur ne dépend que de ma résolution & de ma volonté, vous n'avez qu'à parler, & vous connoîtrez aussi-tôt avec combien de plaisir j'exécuterai ce que vous m'ordonnerez de faire; la nuit nous peut aisément cacher aux yeux de ceux qui pourroient veiller sur nos actions, répondit Mlle. de Beaumont : je crois que vous devinez facilement le reste : mais, repris-je, quel moyen d'entrer sans être vu de quelqu'un des gens de la maison; la saison peu avancée où nous sommes, continua Mlle. de Beaumont, semble nous offrir des occasions assez favorables : le soir sur les huit heures, dans le temps que les domestiques sont occupés au souper, il ne me sera pas difficile de descendre pour vous ouvrir la porte, & il vous sera facile d'en-

trer à la faveur des ténèbres , sans être ainsi vu de personne ; mais songez qu'il faut être ponctuel à l'heure que je vous marque , nous ne sommes pas fort éloignés de l'horloge , & ce signal doit vous régler.

Je trouvai la chose trop aisée pour ne lui pas promettre que dès le soir même je me rendrois à l'heure qu'elle venoit de me marquer ; & Madame de Beaumont qui s'éveilla , fit cesser notre conversation par une foiblesse qui lui prit , où elle eut besoin du secours de Mademoiselle sa fille ; je lui donnai aussi tous mes soins , & quand je vis qu'elle étoit un peu revenue , je sortis après avoir assuré Mlle. de Beaumont que je ne manquerois pas à la parole que je lui avois donnée ; je donnai le reste de la journée à mon repos , prévoyant bien que je n'en prendrois guères de la nuit , & le soir je me rendis précisément à l'heure : Mlle. de Beaumont m'ouvrit la porte sans faire de bruit , & me conduisit sans être vu de personne à sa chambre , dans laquelle elle m'enferma , & s'en retourna auprès de sa mère , où elle demeura jusqu'à ce que ses gens eussent soupé , & s'étant rendue près de Madame de Beaumont , elle lui donna le bon soir & se retira dans sa chambre ; Chateau la voulut accompagner comme elle avoit accoutumée , mais elle la fit rester auprès de sa mère. La porte de sa chambre ne fut pas plutôt fer-

mée , que je me mis en devoir de faire la fonction de Chateau , & déshabillai Mlle. de Beaumont : ha ! chers amis , mes yeux furent témoins de mille beautés qui avoient toujours été cachées sous des ajustemens qui m'en avoient dérobé la vue. Il me seroit difficile d'exprimer ici les transports que je fis paroître quand je me vis paisible possesseur de Mlle. de Beaumont ; mais il me suffit de vous dire que cette seule nuit eut pour elle & pour moi mille fois plus de charmes que les jours les plus beaux que nous eussions eu de notre vie : Mlle. de Beaumont se plaignit cent fois que le soleil sembloit un peu trop précipiter son cours ; & si le Ciel eut écouté nos vœux , il nous auroit accordé d'éternelles nuits ; mais cependant les ténèbres disparurent. Il fallut prendre des mesures pour me faire sortir de la même manière que j'étois entré , c'est-à-dire , sans être vu de personne ; la chose ne nous paroissoit pas fort aisée : Mlle. de Beaumont qui ne manquoit pas d'inventions , disposa si bien toutes choses par les commissions qu'elle donna à tous ses gens , que chacun occupé à son emploi , me laissa la liberté de sortir sans d'autres témoins que cette Demoiselle , qui me conduisit jusqu'à la porte de la rue , & la ferma sans faire de bruit.

Je me retirai chez moi , où je pris quel-

M iij.

ques heures de repos , & si-tôt après le dîner je fus chez Madame de Beaumont que je trouvai fort abattue de sa maladie. Mademoiselle sa fille étoit auprès d'elle , qui avoit beaucoup de peine à vaincre le sommeil , & quand elle me vit arriver , elle me laissa auprès de Madame sa mère , & s'alla reposer sur son lit ; quelques heures après Chateau apporta un remède qui m'obligea de me retirer ; je fus trouver Mlle. de Beaumont dans sa chambre , qui me témoigna qu'il ne tiendrait qu'à moi de profiter souvent d'une semblable occasion ; je lui promis que le soir je me trouverois à la même heure , & la quittai pour aller à mes affaires.

La nuit je me rendis exactement à l'heure ; Mlle. de Beaumont qui étoit aussi ponctuelle , ne manqua pas de m'ouvrir la porte , & de me faire entrer de la même manière que le soir précédent ; mais dans le temps que nous ne songions qu'à profiter des plaisirs de cette entrevue secrète , nous fûmes troublés par un grand bruit que nous entendîmes à la porte de la rue , & nous fûmes bien alarmés un moment après , lorsque nous ouîmes la voix de Mr. de Beaumont , qui venoit d'arriver du voyage qu'il avoit fait à la mer.

Malheureusement sa chambre tenoit à celle de Mlle. de Beaumont , & il n'y avoit qu'une simple cloison qui les séparoit , en

forte qu'il étoit difficile d'y rester & pouvoir assez se contraindre sans être découvert au moindre bruit, ce qui nous obligea, quand il fut retiré & qu'il donnoit des marques d'un profond sommeil, d'ouvrir doucement la porte de notre chambre; & de monter à celle au dessus, qui sert de garde-meubles, où nous passâmes cette nuit avec autant d'inquiétude que nous avions passé l'autre avec plaisir. Le lendemain matin, auparavant que Mr. de Beaumont fut éveillé, Mademoiselle sa sœur me fit adroitement sortir sans que personne me vit; mais le malheur voulut que Madame Berthelot, qui passoit, m'aperçut dans le temps que je sortois. Comme l'heure étoit un peu suspecte, & que j'étois dans un négligé qui ne m'étoit pas ordinaire, se ressouvenant dans ce moment des confidences que Marton lui avoit faites, elle ne douta plus de notre commerce, ce qui l'obligea aussi-tôt d'aller trouver le Directeur de Madame de Beaumont, avec lequel elle s'expliqua de ses soupçons, & de concert ensemble ils résolurent d'en donner avis à Madame de Beaumont; le Directeur assura Madame Berthelot qu'il ne manqueroit pas deux heures après d'aller chez Madame de Beaumont, & que sur le soir il lui rendroit réponse de la manière que les choses se seroient passées.

Cet homme de bien, qui croyoit par ses

avis remédier au scandale & aux soupçons que mes trop fréquentes visites répandoient dans l'esprit de plusieurs personnes du voisinage, ne trouva pas la facilité qu'il pouvoit espérer par ses conseils auprès de Madame de Beaumont; car plus il s'efforçoit de la persuader par des raisons que la sagesse & la prudence peuvent inspirer, plus Madame de Beaumont s'emportoit contre lui, jusqu'à lui dire que malgré tout elle vouloit me voir, & que personne ne l'en empêcheroit, si-bien que ce Directeur lui en fit un cas de conscience; il lui dit que si elle ne vouloit y donner ordre, il seroit obligé de lui refuser l'absolution quand elle viendrait à confesse. Elle aima mieux s'exposer à ce refus que de profiter de ses avis; mais elle fut trouver dans la suite un bon remède à tout cela, elle le changea.

Mlle. de Beaumont qui étoit auprès de Madame sa mère quand ce Directeur entra, se retira par bien-séance dans une autre chambre; sa curiosité la porta à les écouter à travers d'une fausse-porte qui donnoit dans la chambre dont elle sortoit, & qui étoit proche de l'endroit où ils s'entretenoient: mais elle fut bien surprise quand elle entendit quel étoit le sujet de cette conversation, & la chaleur avec laquelle le Directeur parloit; elle fut d'abord beaucoup alarmée, mais quand elle eut entendu la réponse que

Madame sa mère lui fit , cela la remit un peu : & aussi-tôt qu'il fut parti , & que Madame sa mère lui eut appris le sujet de cette visite , elle monta à sa chambre pour m'en donner avis , en m'écrivant un mot de lettre qu'elle donna à un laquais qui me l'apporta , & dont voici l'original.

L E T T R E

De Mademoiselle de Beaumont.

» **D**Eux heures après que je vous ai
» quitté , j'ai eu une cruelle alarme ;
» le Directeur de ma mère l'est venu trou-
» ver ; il a fait tous ses efforts pour la per-
» suader de ne vous plus voir , mais heu-
» reusement il n'a pas réussi comme il sou-
» haitoit , car ma mère s'est fort déclarée
» en votre faveur : vous savez que cela ne
» laisse pas de faire de très-méchants effets.
» Madame Berthelot assurément a fait jouer
» ce ressort , parce que je l'ai vue par la
» fenêtre vous examiner dans le temps que
» vous êtes sorti ce matin : je vous en donne
» avis ; vous avez de l'esprit , imaginez
» quelque chose , & venez après le dîner ,
» afin d'ôter une impression que cette vi-
» site pourroit avoir fait sur l'esprit de ma
» mère. Adieu , mon cœur , j'attends tout
» de vous.

DE BEAUMONT.

M v

Après la lecture de cette Lettre, & que j'eus diné, j'allai chez Madame de Beaumont, & lui dis en la saluant : je viens, Madame, savoir de vous quel crime j'ai pu commettre qui vous ait obligé de m'envoyer faire un compliment pareil à celui qu'on m'est venu faire de votre part : j'aurois beaucoup mieux aimé l'avoir entendu de votre bouche, que d'une personne étrangère : ce que vous me dites-là est une énigme, me répondit Madame de Beaumont ; si vous ne vous expliquez autrement, je vous assure que je n'y comprends rien : ah ! Madame, lui dis-je, je vois bien que vous m'en faites un mystère, qu'il n'est que trop vrai qu'il faut que j'exécute la défense que vous m'avez fait faire ce matin ; & si vous ne me l'avez fait vous-même, ç'a été pour nous épargner à tous deux la confusion qu'un compliment de cette nature pouvoit causer : non, non, Madame, je ne veux pas davantage apporter du trouble dans votre famille, & j'aime mieux me priver de la satisfaction de vous voir, que de savoir que mes visites soient si dangereuses, qu'elles portent scandale dans votre maison : adieu, Madame, je ne vous verrai jamais. Madame de Beaumont surprise de ce discours, me fit arrêter par sa fille, qui me retint par le bras comme je me levois pour sortir. En vérité, petit homme, tu es bien fou de prendre les

choses de cette manière , me dit Madame de Beaumont ; je puis t'assurer que je ne fais rien de tout ce que tu veux me dire : quoi , Madame , lui dis-je , vous ne m'avez pas envoyé ce matin votre Directeur , pour me prier de ne plus venir chez vous , disant que vous aviez des raisons pour cela , du moins apprenez-moi quelles sont les raisons que vous avez , je l'ai assez pressé de vouloir me les dire , mais il m'a répondu si confusément , que je n'ai pu tirer autre chose de lui , sinon que mes visites étoient dangereuses ; je lui ai même dit qu'il me permettroit bien de ne m'en pas tenir à ce qu'il me disoit , & que j'étois fort aise de m'éclaircir avec vous des raisons qui avoient pu vous obliger d'en user de cette manière ; il m'a réparti qu'il ne me conseilloit pas de vous voir davantage , parce que vous aviez donné ordre de me refuser la porte , & m'a quitté : cependant , Madame , après m'être examiné , & n'avoir trouvé aucune chose à me reprocher , j'ai mieux aimé m'exposer à souffrir cet affront , que de ne me pas expliquer avec vous. Je vous prie , Madame , s'il vous reste encore quelque peu d'estime pour moi , de ne me pas laisser long-temps sans m'apprendre la vérité de cette aventure. Vraiment , petit homme , me dit Madame de Beaumont , il y a bien de la malice à ce que tu me dis , & je vois bien que

l'on emploie toutes choses pour nous brouiller ; mais inutilement use-t-on de ces stratagèmes , il ne tiendra qu'à toi , malgré la jalousie de nos ennemis , que nous ne nous voyions encore plus souvent qu'auparavant , & pour cela éloignons-nous pour quelque temps de Paris , & allons à notre maison de campagne , laissons parler le monde , du moins nous ne l'entendrons pas ; mais poursuivit-elle , quand je fais réflexion à ce que tu viens de me dire , je ne puis comprendre l'artifice de ce Prêtre : il est vrai qu'il m'est venu compter ce matin cent choses , mais bien-loin de lui avoir donné la commission de t'aller faire un pareil compliment , il est sorti fort mal satisfait : cela étant , lui dis-je , cet artifice paroît bien être de concert avec Madame Berthelot , car j'ai appris depuis peu qu'elle se vançoit par-tout de nous brouiller , je ne fais par quelle raison ce compliment pourroit bien être de son esprit. Mlle. de Beaumont interrompant la conversation , dit qu'il y avoit assez d'apparence , parce que Château l'avoit vue sur les sept heures du matin passer pardevant la porte , & aller du côté de la maison du Directeur de Madame sa mère : laissez-moi faire , leur dis-je , je découvrirai s'ils ont quelque commerce ensemble ; après que Madame de Beaumont m'en eut prié , je la quittai , & par hasard , en sortant , j'aperçus

dans la rue un homme à longue robe qui marchoit un peu devant moi, & comme il étoit déjà tard, je ne pus pas bien le reconnoître d'abord; mais quand je fus à dix pas de lui, je le reconnus pour le même qui avoit été le matin chez Madame de Beaumont, je le suivis & le vis entrer chez Madame Berthelot; je retournai aussitôt chez Madame de Beaumont; il ne faut plus douter, Madame, lui dis-je, de l'intelligence que Madame Berthelot & votre Directeur ont ensemble, & si vous me voulez donner la main, vous verrez quelque chose qui vous surprendra: Madame de Beaumont ne fit pas de difficulté d'aller avec moi; je la menai proche de la maison de Madame Berthelot, où ayant resté un moment nous vîmes ouvrir la porte, & sortir un Prêtre: je lui dis, voilà, Madame, le même qui m'est venu trouver de votre part ce matin, & heureusement Madame de Beaumont le reconnut à la lueur de deux flambeaux qu'un laquais, qui le conduisoit, tenoit à sa main, & me dit que c'étoit aussi le même qui lui avoit parlé le matin; elle voulut l'aller joindre pour lui parler en ma présence, mais je l'empêchai, crainte que tout ne fût découvert. Je reconduisis Madame de Beaumont chez elle, & m'ayant retenu à souper, elle me fit aussi demeurer à coucher, afin de me faire connoître que les avis qu'on lui

avoit donnés n'avoient fait aucune impression sur son esprit : Mr. de Beaumont avoit envoyé dire qu'il ne coucheroit pas au logis , ce qui fit que l'on me donna la chambre , qui n'étoit séparée de celle de Mademoiselle sa sœur que d'une cloison , ainsi que je l'ai déjà dit ; & quand tout le monde fut endormi , je l'allai trouver dans sa chambre , où je passai la nuit d'autant plus agréablement , que je ne craignois pas d'être découvert ; & je profitai bien de l'occasion que Madame de Beaumont avoit fait naître elle-même : cependant le peu de repos que nous avions pris pendant la nuit , pensa nous causer des chagrins auxquels nous ne nous attendions pas ; car nous étant endormis sur les quatre heures du matin , il en étoit plus de huit lorsque je m'éveillai en sursaut ; tout le monde de la maison étoit sur pied , & ce fut pour nous un grand embarras que de rentrer dans ma chambre ; je le dis à Mlle. de Beaumont , qui s'habilla promptement pour disposer les choses de manière à n'être pas découverts ; elle descendit aussi-tôt , & amusa bien les domestiques que j'eus moins de peine que je pensois.

Le lendemain , avant que de sortir , je fus donner le bon jour à Madame de Beaumont , qui m'engagea à me disposer à partir dans quinzaine pour sa maison de campagne , & me fit promettre de ne pas manquer jus-

qu'à ce jour de continuer de venir chez elle ,
comme j'avois de coutume. Mr. de Beau-
mont , qui ne sympathisoit guères avec Ma-
dame sa mère & Mademoiselle sa sœur ,
demeuroit fort peu de temps au logis ; &
comme dans ce temps j'étois d'une humeur
fort gaie & fort enjouée , Mr. de Beaumont
fit tout ce qu'il put dans cet intervalle de
temps pour me détourner d'aller si souvent
chez Madame sa mère , & m'engager dans
une certaine société de jeu & de débauche ;
il vint plusieurs fois me voir pour cela ; mais
lui ayant témoigné que ce genre de vie ne
me convenoit pas , il ne m'en parla plus , &
se contenta de me voir quand l'occasion s'en
présentoit. Je continuai toujours de voir
Mlle. de Beaumont à mon ordinaire ; & le
jour du départ étant venu , elle me donna
place dans son carrosse , & me mena à sa
maison de campagne dans le dessein d'y pas-
ser le reste de l'été. Mr. de Beaumont , qui
n'aimoit pas la compagnie de Madame sa
mère , demeura à Paris , & y auroit toujours
demeuré , si Madame Berthelot , désespérée
de voir que tous ses stratagèmes n'avoient
pu réussir , ne s'étoit avisée un jour qu'il
étoit à la promenade , de s'expliquer avec
lui des soupçons qu'elle avoit de notre in-
telligence. Mr. de Beaumont négligea d'a-
bord cet avis , & un mois après , plutôt
par un effet de son caprice que de sa raison ,

il se résolut d'aller faire un tour à cette maison, à dessein d'en parler à Madame sa mère; il mena avec lui le Révérend Père Honoré, Carme Déchauffé, homme assez connu par son illustre naissance & son rare mérite; mais ils ne furent pas si-tôt arrivés, qu'ils ne songèrent qu'à se divertir, & ils voulurent que je fus de toutes leurs parties. Mr. de Beaumont me fit confidence du sujet de son voyage, & de l'entretien qu'il avoit en avec Madame Berthelot; je n'eus pas de peine à le détromper, & par des manières dissimulées je le dissuadai si bien, qu'il m'assura d'éviter dorénavant la rencontre de Madame Berthelot.

Trois ou quatre jours après il s'en retourna à Paris, & laissa le Père Honoré, qui devint en huit jours de temps si charmé de Mlle. de Beaumont, que renonçant à ses vœux de Religion, il eut peut-être voulu lui en faire d'autres. Il fut obligé de s'en retourner au bout de dix ou douze jours, & ce fâcheux Moine laissa en repos deux âmans qu'il étoit venu troubler mal-à-propos.

Depuis son départ deux mois se passèrent fort agréablement; tout étoit calme; nous vivions Mlle. de Beaumont & moi avec la plus grande liberté du monde; rien ne s'opposoit à nos plaisirs; mais hélas! en est-il qui ne soient suivis d'amertumes? Ceux que

je goûtois ne furent pas de longue durée : Mlle. de Beaumont me déclara qu'elle se sentoît devenir mère tous les jours ; elle me donnoit de nouvelles marques de sa grossesse, en sorte que cela commençoit à paroître ; elle me consoloit cependant du mieux qu'elle pouvoit, en me disant de ne point m'affliger de l'état où elle étoit, puisqu'elle ne voyoit pas d'apparence que je pusse l'épouser autrement, & que la seule considération de sa grossesse y feroit plutôt consentir sa mère ; cela dissipoit un peu mon chagrin : mais quand je faisois réflexion à l'éclat de cette grossesse, il augmentoit si fort, que pour toutes choses qu'elle me pouvoit dire, il n'étoit pas en mon pouvoir de le dissimuler si bien qu'il ne parût sur mon visage. Madame de Beaumont s'apercevant de ce changement d'humeur, s'imagina que je pouvois m'ennuyer à la campagne : ce qui fit qu'un soir, comme je revenois de la chasse, elle me dit qu'elle avoit résolu de s'en retourner à Paris dans trois jours, où elle ne prétendoit rester que huit jours seulement, afin de s'accommoder des hardes nécessaires pour venir passer une partie de l'hiver dans ce pays, & qu'il ne tiendrait qu'à moi de faire prompte diligence pour lui tenir compagnie, mais qu'elle avoit trop bien remarqué le peu de plaisir que j'avois pris à ce voyage, du moins sur la fin, pour

lui faire croire que j'en voulus faire un second : je lui répondis qu'elle me faisoit trop de grace , & que jamais je ne m'étois mieux diverti que dans tout le temps que j'avois été à cette campagne ; que pour peu qu'elle le voulût souffrir , je retournerois encore avec elle , mais que j'appréhendois de l'incommoder : enfin , après plusieurs complimens de part & d'autre , nous convinmes de partir dans trois jours , avec promesse de retourner : un moment après un laquais vint dire que l'on avoit servi à souper ; Madame de Beaumont , qui depuis trois heures se trouvoit incommodée d'une grande douleur de tête , aima mieux se mettre au lit , ce qui fit que je soupai tête à tête avec Mademoiselle sa fille dans une salle fort éloignée de la chambre où couchoit Madame de Beaumont : pendant tout le souper nous ne pûmes avoir de conversation particulière ; mais aussi-tôt que les gens furent retirés , & que Mlle. de Beaumont se vit seule avec moi , elle me parla de cette manière. C'est ici , mon cher mari , où il faut que tu me donnes une véritable preuve de ton amour. Tu fais que j'ai tout sacrifié pour toi , honneur , biens & famille ; tu vois que dans l'état où je suis , les choses sont dans un point à ne pouvoir plus balancer ; ma mère part dans trois jours pour Paris , tu le fais ; elle doit retourner huit jours après pour y passer l'hi-

ver. Tu n'ignores pas que ce terme est à peu près celui de mes couches, & qu'ainsi il n'y a pas d'apparence à m'exposer à un retour qui pourroit assurément me coûter la vie. Tu connois l'humeur cruelle de mon frère; tu es trop persuadé des emportemens de ma mère pour vouloir que je risque leurs mauvais traitemens; quand une fois la chose sera éclatée, j'aurai beau me plaindre; hélas, qui m'entendra; c'est pourquoi si tu m'aimes, comme tu me l'as toujours témoigné, c'est dans cette occasion où il faut que tu fasses paroître ta résolution, & que tu me secondes dans mes desseins: il n'est que trop juste, lui dis-je, & tu ne m'auras pas si-tôt expliqué ton intention, que nous prendrons des mesures pour l'exécuter: il faut, me dit-elle, me tirer de la maison de ma mère; il faut partir dans huit jours; & où aller, lui répartis-je; à dans le Couvent des me dit Mlle. de Beaumont; la retraite y est honnête; je fais bien que le lieu est un peu éloigné, j'en serai moins exposée au mauvais traitement de toute ma famille: vous n'y pensez pas, lui répondis-je; une pareille entreprise ne réussira jamais sans hasarder ma vie: il y a d'autres mesures beaucoup plus faciles à prendre; laissez-moi faire: à ces mots, Mlle. de Beaumont se leva, & sans me donner le temps d'achever, elle sortit de la salle, en

284 *Histoire de M. de Breville*

disant , je vois bien que je ne suis point aimée , puisque vous balancez : non , non , non , Monsieur , il n'ira point de votre vie , il ira de la mienne ; je courus pour l'arrêter : mais comme il faisoit nuit , & qu'elle avoit pris le devant , je la perdis de vue , ce qui m'obligea de rentrer , croyant que le dépit seroit bientôt suivi de la réflexion ; néanmoins je fus bien alarmé , quand après autant de temps qu'il en falloit pour traverser la basse-cour & revenir sur ses pas , je vis entrer Mlle. de Beaumont les yeux étincelans de colère , & que je remarquai sur son visage des mouvemens extraordinaires , & des altérations qui ne présageoient rien que de funeste ; j'étois assis près de la table , soutenant ma tête de ma main , je me levai aussi-tôt , & m'approchai d'elle dans le temps qu'elle ouvroit une armoire ; mais je pensai tomber de mon haut , lorsqu'après lui avoir fait un peu de violence ; je lui ouvris la main qu'elle tenoit fermée , & que j'y trouvai trois paquets d'arsenic en poudre , dont il y en avoit un à demi déployé. J'en fus si effrayé qu'à peine eus-je la force de les lui rendre : ah ! qu'avez - vous fait , lui dis-je , d'une voix foible , êtes-vous empoisonnée ? parlez , au nom de Dieu , parlez , afin que si vous l'êtes , ce même poison termine en même temps votre vie & la mienne ; non , me dit-elle , pas encore , j'allois prendre un

verre pour le préparer ; mais si vous m'abandonnez dans l'état où je suis , & si vous ne me promettez de m'accompagner , je ne l'éviterai pas demain si je l'évite aujourd'hui. Oui , je vous le promets , lui dis-je , les yeux baignés de larmes : j'aime encore mieux risquer ma vie que vous voir dans de semblables résolutions : vous savez mieux que moi , me répondit-elle , que la vie d'un homme dépend d'une femme dans des affaires de cette nature , & j'en suis la maîtresse : qu'avez-vous donc à craindre ? Vous m'avez dit cent fois , continua-t'elle , que vous sacrifieriez votre sang pour moi à la moindre occasion ; en voilà présentement une où il semble que vous risquez un peu , cependant vous balancez ; que n'ai-je pas fait pour vous ? Hélas ! tout , vous le savez , & vous ne voulez rien faire pour moi : ne m'outragez pas davantage , lui dis-je , en l'embrassant , je suis prêt à faire tout au monde , vous êtes la maîtresse de mon cœur , & vous la ferez toujours de ma vie ; je partirai , puisque vous le voulez ; je vous promets tout quand nous serons de retour à Paris , mais du moins que je vous voie remettre le poison à l'endroit où vous l'avez pris. Mlle. de Beaumont me dit que c'étoit la concierge du château qui le lui avoit donné , sous prétexte d'empoisonner les rats qui l'incommodoient : nous fûmes ensemble lui reporter : dans ce

moment on nous dit que Madame de Beaumont nous demandoit; nous allâmes la trouver, après que Mlle. de Beaumont m'eut promis de venir passer la nuit auprès de moi aussi-tôt que Madame sa mère seroit endormie; je passai le reste de la soirée à entretenir Madame de Beaumont; & quand je m'aperçus qu'elle s'endormoit, je me retirai dans ma chambre: un moment après que je fus monté, Madame de Beaumont s'éveilla, & s'apercevant que je m'en étois allé, elle dit à sa fille qui couchoit dans la même chambre, de se mettre au lit, & donna ordre à Chateau de fermer en dedans la porte qui donnoit proche de ma chambre, & lui en apporter la clef, ce qu'elle fit, & se retira: il se passa bien deux heures avant que Madame de Beaumont fût endormie, ce qui m'impatienta si fort que je descendis sans faire de bruit pour écouter au travers de la porte de la chambre de Madame de Beaumont; j'entendis que le lit où couchoit Mlle. de Beaumont faisoit un peu de bruit: cela me fit croire que c'étoit elle qui se levoit; je fus me mettre à un fenêtré de la galerie qui donnoit sur la basse-cour pour l'attendre, parce qu'elle étoit obligée de traverser cette cour, à cause que Madame sa mère avoit fait fermer la porte qui donnoit à côté de ma chambre: peu de temps après, à la lueur de la lune, je vis venir

de loin Mlle. de Beaumont en déshabillé ; mais comme elle avançoit , un de ces gros chiens d'attache qu'on lâchoit ordinairement la nuit , l'ayant apperçue , courut en même temps sur elle , faisant des hurlemens épouvantables : Mlle. de Beaumont tomba dans ce moment ; il ne faisoit pas assez clair pour que je pusse distinguer facilement si c'étoit le chien qui l'avoit jeté par terre , & qui l'étrangloit ; je sautai sans balancer de la fenêtre qui étoit de la hauteur d'un premier étage ; heureusement je ne me blessai pas , & je courus pour lui donner secours ; je la trouvai étendue par terre sans mouvement , & connoissant que bien-loin que ce pauvre chien lui fit du mal , au contraire , il étoit auprès d'elle , & lui faisoit mille caresses ; je fis ce que je pus pour la faire revenir , & après beaucoup de soins elle commença à ouvrir les yeux ; je lui aidai à se relever , & lui demandai si c'étoit la peur qu'elle avoit eu de ce chien qui lui avoit causé cette foiblesse. Elle me dit que l'effroi lui avoit fait faire un faux pas , qu'elle étoit tombé le genou sur une pierre , ce qui lui avoit causé un évanouissement , & l'avoit mise dans l'état où je l'avois trouvée ; je voulus la faire reposer un moment , mais la crainte d'être découverte lui donna de nouvelles forces ; elle se servit seulement de ma main que je lui présentai pour l'aider à marcher , & je la

conduisis le plus doucement que je pus à ma chambre; elle y resta jusqu'à ce que le coq donnant le signal du point du jour, elle fut obligée de s'en retourner crainte que Madame sa mère s'éveillât & ne la trouvât pas dans son lit; je la reconduisis jusqu'au bout de la galerie, & la quittai après qu'elle m'eut fait promettre de tenir les paroles que je lui avois données; de l'accompagner à . . . quand elle seroit de retour à Paris, & qu'elle m'eut pareillement promis de ne se plus porter à aucune violence, & de passer en paix & en plaisir les trois jours que nous devons encore rester dans cette maison de campagne.

Mlle. de Beaumont fut surprise quand elle entra dans la chambre de Madame sa mère, de la trouver éveillée, & son rideau tiré; elle lui demanda d'où elle venoit si matin, & elle lui répondit qu'elle avoit été obligée de se relever pour aller aux commodités; heureusement il n'y avoit qu'un moment qu'elle étoit éveillée, en sorte que ne s'étant pas apperçue du temps qu'elle étoit sortie, & d'ailleurs ne se doutant de rien, elle prit aisément ce prétexte pour une vérité. Mlle. de Beaumont se mit au lit; & après que j'eus écouté ce discours à la porte, voyant que Madame de Beaumont n'avoit témoigné aucun soupçon, je remontai sans bruit dans ma chambre; mais mon esprit trop

trop agité ne me permit pas de prendre beaucoup de repos, & si-tôt que le Soleil commença à paroître, je me levai pour m'aller promener dans un bois qui étoit au bout de l'avenue du Château, où je m'abandonnai à une profonde rêverie; mille choses me passèrent par l'esprit: quelle apparence, disois-je en moi-même, d'entreprendre un voyage dont les suites ne peuvent être que très-fâcheuses? Nous ne serons pas plutôt partis, que Madame de Beaumont, alarmée de la perte de sa fille, fera tous ses efforts pour découvrir la route que nous aurons pu prendre; elle me poursuivra comme un ravisseur, & quelque sujet que je puisse avoir d'une légitime défense, je paraîtrai criminel aux yeux de tout le monde; Mlle. de Beaumont seul témoin de mon innocence, se voyant obsédée de toute sa famille, trahira peut-être ses sentimens; mais non, c'est lui faire tort; elle m'a trop donné de preuves d'un amour sincère & fidèle, pour croire qu'elle soit capable d'une telle perfidie: enfin, quand il n'y auroit que la seule pensée d'une résolution aussi funeste que celle où je l'ai vu hier au soir, il vaut mieux hasarder de passer pour ravisseur que d'avoir contre moi le soupçon d'empoisonneur. Je raisonnois de la sorte en moi-même, lorsque je vis de loin Madame de Beaumont avec Mademoiselle sa fille; je fus au devant d'el-

les ; Madame de Beaumont me présenta une Lettre qu'elle venoit de recevoir de la part de son fils , qui lui mandoit de venir au plutôt pour une affaire pressée ; l'ayant lue , je lui conseillai de ne pas perdre de temps ; elle se résolut de partir le lendemain à la pointe du jour.

Nous passâmes le reste de la matinée dans un bois à voir travailler à des fourneaux de charbon , & après le dîner Madame de Beaumont donna ordre que l'on disposât toutes choses pour le départ. Mlle. de Beaumont se trouva fort embarrassée , parce qu'elle avoit dessein d'emporter ses hardes , ce qu'elle ne pouvoit faire sans être d'intelligence avec Chateau qui les avoit serrées : cela lui fit prendre la résolution de se déclarer , afin de l'obliger d'être de la partie. Elle la fut trouver , & lui dit que si elle vouloit lui promettre le secret , elle lui découvreroit une chose de la dernière conséquence. Chateau lui promit , en lui disant qu'elle se doutoit bien de ce qu'elle vouloit lui dire. Mlle. de Beaumont la pressa de s'ouvrir ; Chateau s'en défendit quelque temps ; mais enfin elle se hasarda de lui dire le soupçon qu'elle avoit de sa grossesse. Mlle. de Beaumont ne fit point de difficulté de lui avouer , & même que j'étois son mari , mais que dans les conjectures des choses elle devoit sortir de la maison de sa mère pour s'aller mettre

quelque temps dans un Couvent à :
que si elle vouloit la suivre & ne la point
quitter, sa fortune seroit la sienne; si au
contraire elle n'étoit pas dans ce sentiment,
la seule chose qu'elle lui demandoit étoit
de ne la pas déclarer auprès de sa mère.
Chateau, qui étoit aussi jeune que Mlle. de
Beaumont, accepta volontiers la partie, &
lui promit de la suivre avec fidélité.

J'entrai dans ce moment; Mlle. de Beau-
mont m'embrassa, ce qui me surprit. à cause
que Chateau étoit présente: n'apprehendez
rien, me dit-elle, Chateau est notre confi-
dente, je lui ai déclaré toutes choses, elle
nous suivra par-tout, & ne nous quittera
jamais: je ne pus m'empêcher d'abord de
faire paroître du chagrin; mais quand elle
m'eut fait entendre qu'il étoit impossible de
se passer d'elle dans cette entreprise, & que
Chateau lui eut fait mille protestations de
secret & de fidélité, je revins un peu à moi,
& lui témoignai que si elle la servoit fidé-
lement, je lui en aurois toute ma vie une
reconnoissance infinie. Comme nous en étions
là, un laquais me vint dire que Madame de
Beaumont me demandoit pour aller prome-
ner; je les quittai après leur avoir dit de ne
rien emporter dans leurs paquets que les
hardes les plus nécessaires & qui leur appar-
tenoient; ensuite de quoi je fus trouver Ma-
dame de Beaumont pour la conduire à la

promenade : pendant le chemin , elle me fit mille amitiés , & me pressa de lui promettre de revenir avec elle , ou de rester durant les huit jours qu'elle seroit à Paris , & que je pourrois disposer de tout en son absence , me rendant le maître de tout ; je la remerciai de toutes ses honnêtetés , & lui témoignai que j'étois bien aise d'aller faire un tour à Paris , pour y prendre des habits propres pour la saison , & lui promis de retourner avec elle. La nuit s'avancant , nous prîmes le chemin du château , où nous trouvâmes toutes choses disposées pour le départ ; on se mit au lit de bonne heure , & le lendemain 17 Septembre on partit pour Paris ; Madame de Beaumont ayant assuré tous ses domestiques d'être de retour le Dimanche suivant : ce voyage fut heureux , on arriva avant que le Soleil fut couché ; je restai avec Madame de Beaumont jusqu'après souper , que je retournai chez mon père , & le lendemain j'allai chez Madame de Beaumont ; elle étoit sortie pour affaires ; je trouvai Mlle. de Beaumont qui me demanda si je n'étois pas dans le dessein de tenir les paroles que je lui avois données : je fis encore une fois tous mes efforts pour la détourner du voyage ; je lui proposai d'en faire avertir sa mère en secret ; je lui fis voir tous les dangers où cette entreprise nous alloit exposer ; mais quelques raisons que je lui pus

dire , elle n'en trouva pas une bonne ; enfin elle avoit résolu de partir , & quand elle vit que je balançois à faire un pas si dangereux : demeurez , Monsieur , me dit-elle , demeurez , je vois bien que vous appréhendez ; mais mère s'en retourne Dimanche , je saurais bien trouver les moyens de partir Samedi sans vous , mais craignez tout de la résolution la plus funeste qu'on vit jamais. Ces paroles me firent souvenir du poison qu'elle avoit été sur le point de prendre : j'appréhendai qu'elle ne se portât encore à quelque excès de nouvelle violence ; je la retins comme elle vouloit sortir , & lui dis qu'elle s'emportoit sans raison , & que puisque rien n'étoit capable de la détourner du dessein qu'elle avoit pris , elle pouvoit donner ordre à toutes choses , & que je l'accompagnerois au péril de ma vie ; elle arrêta que nous partirions le Samedi par le coche d'eau : & pour ôter à Madame de Beaumont les soupçons qu'elle pourroit avoir dans la suite que je ne fus parti avec elle , je dis à Mlle. de Beaumont que j'avois envie de feindre un voyage à la campagne pour affaire pressée , dont je ne pouvois me défendre , & de venir prendre congé le Jeudi suivant de Madame sa mère ; elle approuva mon dessein , & en même temps m'embrassant , elle me conjura de ne la point tromper par une fausse confidence ; je l'assurai de la sincérité

de mes paroles , & la laissai avec Chateau disposer les choses nécessaires pour le funeste départ : deux jours s'écoulèrent sans que je mis le pied chez Madame de Beaumont : le Jeudi matin je me rendis chez elle , & lui témoignai le déplaisir que j'avois de ne pouvoir retourner avec elle , & qu'une affaire de famille m'obligeoit de partir pour la Beauce , où je croyois demeurer long-temps. Madame de Beaumont n'eut pas de peine de donner dans ce piège , me voyant avec un habit de campagne , & dans un équipage d'un homme prêt à monter à cheval ; elle ne put s'empêcher de me faire des reproches de ce que je ne tenois pas les paroles que je lui avois données ; mais je me justifiai si bien , que quelque chagrin qu'elle eût , elle ne pouvoit m'en vouloir de mal ; elle fit appeller Mademoiselle sa fille & Mr. de Beaumont son fils , qui se trouva au logis ; & après les complimens d'un homme qui part , je pris congé d'eux.

Je ne fus pas à dix pas du logis que Chateau me vint joindre pour m'avertir de tenir un carrosse prêt sur les deux heures dans le Cloître de Notre-Dame , & que Mlle. de Beaumont , feignant à Madame sa mère d'aller au Palais pour acheter mille choses nécessaires pour la campagne , ne manqueroit pas de me venir trouver avec elle ; je lui promis , & aussi-tôt après le dîner , m'étant

enveloppé d'un grand manteau de campagne, je fis chercher un carrosse pour aller au rendez-vous.

Mlle. de Beaumont m'attendoit dans l'Eglise, & Chateau faisoit le guet à la porte; elle ne m'eut pas plutôt apperçue qu'elle la fut avertir, & montèrent toutes deux dans le carrosse, & nous allâmes de compagnie au Bureau du coche d'Auxerre pour arrêter trois places; je descendis seul, & je pris un billet sous le nom de Baron; nous passâmes le reste de la journée en emplettes, & quand il fallut se quitter, Mlle. de Beaumont me dit de ne pas manquer de l'attendre à la porte de mon logis le lendemain à onze heures du soir, afin de recevoir ses hardes qu'elle m'apporteroit avec Chateau; je lui promis, & nous nous retirâmes chacun chez nous.

Le lendemain je ne sortis point que sur les onze heures du soir; je descendis à la porte de la rue, où je n'eus pas demeuré une demi-heure que je vis à la clarté de la Lune venir Mlle. de Beaumont & Chateau chargées de hardes; je courus au devant d'elles pour les soulager; je les fis monter sans bruit dans ma chambre, où elles en firent un paquet; elles y restèrent jusqu'à deux heures après minuit qu'elles s'en retournèrent après m'avoir donné parole de se

rendre ponctuellement au coche à sept heures du matin.

Après que je les eus reconduites, je fus me jeter sur mon lit, où je me reposai deux heures, & quand je vis la pointe du jour, je me levai pour aller chercher un crocheteur; j'en trouvai un & l'amenai; je le fis attendre à la porte, crainte d'éveiller quelqu'un du logis, & moi-même je sortis le paquet de ma chambre, & le trainai le plus doucement que je pus de degré en degré jusqu'au bas de l'escalier où le crocheteur s'en chargea pour le porter au coche.

Comme il n'étoit pas plus de cinq heures, j'allai me promener sur le bord de l'eau; jamais homme ne passa deux heures de temps avec plus de chagrin, quand je regardois le fleuve qui devoit être le témoin de cette aventure, & que je faisois réflexion à l'éclat que ce départ alloit bientôt faire, & au péril où mon amour m'alloit exposer; mon esprit agité de mille secrètes inquiétudes, balançoit d'une étrange manière ma résolution; il me vint mille fois en pensée d'aller trouver le Directeur de Madame de Beaumont pour lui découvrir tout, mais un moment après, la délicatesse de mon cœur me suggeroit d'autres mouvemens; enfin, mon amour triomphant de ma raison, je me sentis tout d'un coup de nouvelles forces, & m'appercevant que l'heure approchoit, d'un

pas assuré le pris le chemin du coche.

Il étoit déjà huit heures du matin , le coche étoit déjà démaré & prêt à partir , lorsque je vis venir Mlle. de Beaumont avec Chateau qui portoit une petite chienne ; elle me dit qu'elle avoit été obligée d'attendre que sa mère & son frère fussent sortis du logis ; elle me donna la copie d'une lettre qu'elle avoit laissée toute ouverte sur la table de sa chambre : nous ne fûmes pas plutôt placés , que le coche passa de l'autre côté de l'eau , où il reste ordinairement un quart-d'heure ; je tirai mon billet de ma poche pour montrer que j'avois payé nos places : dans ce moment , Mlle. de Beaumont se ressouvenant qu'elle avoit laissé sa bourse sur le chevet de son lit , où il y avoit de l'argent considérablement , elle me le dit ; ce qui me rendit très-chagrin , car bien que nous en eussions suffisamment pour faire ce voyage , on ne sauroit en trop avoir dans de pareilles occasions ; aussi-tôt elle sortit par la fenêtre du coche , & descendit dans un petit bateau : si tu m'aimes , me dit-elle , tu ne m'abandonneras pas ; je ne balançai pas ; mais après avoir fait réflexion , je fis tout ce que je pus pour l'empêcher de retourner chez elle , dans la crainte que Madame sa mère ne fût revenue , & qu'elle n'eût trouvée cette lettre ; mais elle me rassura , en me montrant la clef de sa chambre qu'elle avoit

emportée , en sorte que m'étant laissé persuader , je demandai au maître du coche s'il vouloit arrêter seulement un quart-d'heure , lui disant que je reconnoitrois ce service ; il me fit réponse que cela ne se pouvoit pas , mais que je pouvois prendre un carrosse , & que je rejoindrois facilement à deux lieues. Mlle. de Beaumont entendant cela , ordonna au batelier de la mener en diligence , après avoir dit à Chateau de ne se pas impatienter , & qu'elle alloit revenir un moment après ; ce trajet étoit un peu long , & j'eus tout le temps de lire la copie de sa lettre : elle étoit conçue en ses termes , ou approchans.

L E T T R E

De Mlle. de Beaumont , à Madame sa mère.

» **L** Es mauvais traitemens , & l'humeur
 » cruelle d'un frère barbare & sans
 » amitié , m'ont fait prendre le parti de me
 » mettre dans un Couvent ; n'en soyez
 » point alarmée , ma chère mère , vous
 » apprendrez de mes nouvelles du lieu où
 » je serai , si-tôt que je serai arrivée ; la
 » retraite est honnête , & le seul reproche
 » que je puisse me faire , c'est d'être partie
 » sans vous communiquer mon dessein ;
 » j'espère néanmoins tout de votre bonté.

DE BEAUMONT.

Aussi-tôt que j'eus lu cette Lettre, je dis à Mlle. de Beaumont que j'allois prendre un carrosse pour l'attendre dans un endroit que je lui fis remarquer vis-à-vis celui où j'avois quitté le coche; elle me promit de ne pas perdre de temps; & afin que les choses se fissent d'intelligence, elle me dit que si elle ne s'y rendoit pas au plus tard dans une heure, c'étoit une marque certaine que tout étoit découvert, & que je prisse là-dessus mes mesures; nous ne fûmes pas plutôt à terre, que Mlle. de Beaumont prit le chemin de sa maison, & moi je courus chercher un carrosse; enfin j'en trouvai un à force d'argent; & comme le temps pressoit, je me fis mener à toute bride; je ne fus pas à cent pas de la porte de St. Bernard, que j'apperçus Mlle. de Beaumont qui marchoit à grands pas: quand je fus auprès d'elle, je la fis monter dedans: elle étoit dans un état pitoyable; ne pouvant respirer qu'avec peine, & toute baignée d'eau: après qu'elle fut un peu remise, elle m'embrassa en me montrant sa bourse, & me dit que tout alloit le mieux du monde, qu'elle avoit trouvée Madame sa mère de retour seule dans sa maison, qu'elle-même lui avoit ouvert la porte, & lui avoit demandé d'où elle venoit si matin & si échauffée; qu'elle lui avoit fait réponse qu'elle venoit du Palais, où elle avoit acheté les plus beaux patrons

du monde pour porter à la campagne, mais que s'étant apperçue qu'elle avoit oublié sa bourse, elle étoit revenue sur ses pas, & avoit laissé Chateau, crainte qu'une personne qui les marchandoit auparavant elle ne les achetât; enfin, qu'elle avoit si bien joué son personnage, qu'elle avoit encore profité de quelque argent qu'elle lui avoit donné comme elle descendoit de sa chambre.

Ravis que la chose eût si bien réussi, je fis toucher le cocher en diligence, & rejoignis le coche d'eau à deux lieues de Paris, où nous prîmes un petit bateau pour nous y conduire; quand Chateau nous vit, sa joie fut aussi grande que son inquiétude avoit été forte, & on peut dire que notre petite troupe rassemblée auroit eu un plaisir parfait sans les réflexions qui incessamment venoient nous troubler; mais quelque résolution que pût avoir Mlle. de Beaumont, & quelques efforts que je pusse faire pour l'encourager, plus nous nous éloignons de Paris, plus il nous venoit en pensée que tout étoit découvert, & que peut-être Madame de Beaumont avoit déjà mis des gens en campagne pour nous arrêter, & c'en étoit assez pour nous ôter la liberté de nous réjouir.

En effet, nous ne nous trompions pas; car quand Madame de Beaumont vit qu'à deux heures après-midi sa fille ne revenoit

point, l'inquiétude la prit; elle n'avoit pas accoutumé de la perdre si long-temps de vue, principalement à ces sortes d'heures; elle ne put achever de dîner; elle envoya son laquais chercher par-tout le Palais, & donna ordre à celui de son fils d'aller dans les endroits où elle pouvoit s'imaginer qu'elle pût être; mais ni l'un ni l'autre n'ayant pu lui en apporter des nouvelles, son inquiétude redoubla, & se ressouvenant dans ce moment qu'elle n'avoit point vu la petite chienne de toute la matinée, elle la fit appeller à travers de la porte de la chambre de Mlle. sa fille, mais elle étoit trop loin pour l'entendre, & quand elle vit que plus elle l'appelloit, moins elle lui donnoit des marques de ses caresses ordinaires, elle fit ouvrir la porte par un Serrurier: la première chose qui se présenta à sa vue fut une Lettre déployée qui étoit sur sa table; elle ne l'eut pas plutôt lue qu'apprenant l'évasion de sa fille, les larmes lui vinrent aux yeux; elle fit appeller son fils, & lui mit cette Lettre entre les mains; jamais mère ne fut plus défolée, & jamais frère ne fut moins alarmé: quoi vous vous affligez, lui dit-il, vous n'y songez pas? vous avez trop de foiblesse pour une fille qui vous a fait un pareil tour, elle est indigne de votre succession, & ne mérite qu'un Cloître pour le reste de ses jours; mais vous voyez, mon fils, repli-

qua Madame de Beaumont, que vous seul êtes la cause de la résolution de votre sœur : au nom de Dieu si vous avez de la considération pour moi, faites vos efforts pour la retrouver en quelque endroit que ce puisse être ; je ne connois personne, répartit Mr. de Beaumont, qui puisse mieux faire la chose que le père Honoré ; il est intrigant, & a beaucoup d'habitude dans les Couvens de Paris, & peut-être que par son moyen nous pourrons découvrir le lieu de sa retraite. Madame de Beaumont, sans perdre de temps, fit mettre les chevaux au carrosse, & fut avec son fils trouver le père Honoré, auquel ils firent confidence de l'embarras où ils étoient ; il ne fut pas si-tôt l'affaire, que plutôt par un effet de ressentiment qu'il avoit toujours gardé contre Mlle. de Beaumont depuis le mépris qu'elle lui avoit témoigné, que par un effet de bon sens, il leur dit qu'il croyoit que cette entreprise étoit faite d'intelligence avec moi ; qu'il avoit remarqué trop de liberté entre Mlle. de Beaumont & moi, pour ne pas croire que la chose fût de concert entre nous ; même qu'il s'étoit apperçu dans le temps qu'il étoit à sa maison de campagne, qu'elle devenoit tous les jours si puissante, qu'il y avoit lieu présentement d'appréhender sa grosseesse. Vous vous trompez, répondit Madame de Beaumont, ma fille est sage, & il ne se peut faire

que de Breville soit avec elle, puisqu'il y a deux jours qu'il est parti pour la Beauce; ma fille est dans un Couvent, lui dit-elle, les larmes à l'œil, mon fils en est la cause, c'est pourquoi si vous voulez m'obliger, nous irons ensemble dans tous les Couvens, pour tâcher de découvrir celui où elle peut être. Le père Honoré pour la satisfaire, lui dit qu'il n'y avoit rien au monde qu'il ne fit pour lui témoigner la passion qu'il avoit de lui rendre service: pour cet effet ils monterent tous trois en carrosse, & passèrent le reste du jour à chercher de Couvent en Couvent, sans pouvoir en apprendre des nouvelles.

Le lendemain ils employèrent encore toute la matinée à se faire mener dans quelques Couvens autour de Paris, mais tout cela inutilement. Enfin le père Honoré insista toujours qu'assurément j'avois emmené Mlle. de Beaumont, & qu'il falloit me poursuivre comme ravisseur. Mr. de Beaumont qui avoit ses desseins, & qui ne demandoit pas mieux que de faire éclater l'affaire, donna dans le sentiment du père Honoré, & mit en tête à sa mère de former sa plainte pendant qu'il prendroit la poste pour aller proche Estampes, savoir si il y étoit comme il leur avoit dit.

Madame de Beaumont qui ne pouvoit se résoudre à porter en Justice une affaire dont

les suites ne pouvoient être que fâcheuses pour la fille, auroit différé du moins jusqu'après le retour de son fils ; mais le père Honoré poussé par un dépit secret qu'il avoit contre moi , ne l'abandonnoit pas d'un moment , & la pressa si fort, que cette pauvre mère affligée & hors d'état d'un libre & sain raisonnement , se laissa aveuglement conduire , & ne put jamais se défendre d'aller chez le Commissaire Moreau , où elle rendit sa plainte. Mr. de Beaumont qui avoit pris la poste le Dimanche à midi , fut de retour à deux heures après minuit ; il apprit à Madame sa mère que je n'étois point dans le lieu où je lui avois dit que j'allois , & qu'il y avoit plus de trois ans qu'on ne m'avoit vu dans ce pays-là ; cela commença à faire croire à Madame de Beaumont que je pouvois bien être avec sa fille : aussi-tôt qu'il fut jour , elle envoya chercher le père Honoré , qui se rendit un moment après chez elle , où ayant appris la nouvelle , il leur conseilla d'aller vérifier tous les Registres des Voitures par terre , & comme les momens étoient chers , ils montèrent sans différer en carrosse , & furent feuilleter la plupart des Registres sans rien découvrir.

Mr. & Madame de Beaumont se désespéroient de n'apprendre par cette voie aucunes nouvelles , lorsque le père Honoré s'avisa de les mener aux Bureaux des coches

par eau, où ils apprirent d'un Conseiller, qui m'avoit reconnu, que j'étois parti par le coche où je devois arriver le lendemain avec deux Demoiselles masquées, dont l'une portoit un petit chien. Notre route ainsi découverte, Mr. de Beaumont ne perdit point de temps, c'étoit le troisième jour de notre départ sur les neuf heures du matin; cependant il obtint permission d'informer. Information faite, il fit décréter contre moi un décret de prise-de-corps par le Lieutenant - Criminel. Ce décret lui fut délivré à huit heures du soir, & aussi-tôt il prit la poste.

Son imagination remplie du plaisir qu'il se faisoit de courir après la succession de sa sœur, & de l'espérance qu'il avoit de profiter d'une partie de mes biens, en obtenant de gros dommages & intérêts, lui fit faire une si grande diligence, qu'il seroit sans doute arrivé le lendemain à aussi-tôt que le coche, s'il n'étoit tombé rudement de son cheval, & que son éperon embarrassé dans son étrier, fut cause qu'il le traina le visage contre terre plus de deux cens pas; en sorte que pensant recueillir la succession de sa sœur, peu s'en fallut qu'elle ne profitât de la sienne; mais le chagrin de faire naufrage au port, & la crainte de manquer sa proie, lui ayant fait prendre de nouvelles forces, on auroit dit en le voyant

venir, qu'il s'étoit donné au diable pour aller si vite; il fit de si grands efforts, qu'il arriva à dix heures du soir, trois heures plus tard que le coche.

Mlle. de Beaumont commençoit à se réjouir, se flattant que la fortune nous avoit été favorable, & que notre route n'avoit pas encore été découverte; nous avions vécu dans notre voyage comme mari & femme, & avec une union si parfaite, que tous ceux du coche nous admiroient: quatre jours s'étoient déjà écoulés sans que rien de fâcheux nous fût arrivé; mais il n'en fut pas de même du cinquième jour; la fortune nous fit bientôt éprouver sa légèreté, car le lendemain à huit heures du matin, comme nous nous disposions à prendre des mesures pour exécuter notre dessein, nous fûmes bien surpris de voir entrer le Prévôt des Marchaux accompagné de vingt-hommes d'armes, & Mr. de Beaumont à leur tête.

J'eus d'abord de la peine à le connoître dans l'état où il étoit; point de perruque, mais seulement un mouchoir plein de sang autour de sa tête & son chapeau par dessus; le visage enflé de contusions, un œil à demi fermé, & l'autre naturellement trouble & égaré, joint à cela mille côutures que la fortune lui a libéralement données, & le teint fort gravé, souillé de boue depuis les pieds jusqu'à la tête; dans un état si mécon-

noissable, que bien que je fusse accoutumé à le voir tous les jours, je ne pus le reconnoître qu'à sa parole bégayante & mal assurée, quand il me dit, en montrant ses blessures, *fructus belli*, Monsieur, je vous salue; & suis bien aise de vous voir en si bonne compagnie: & moi, sans me déconcerter, en lui montrant les marques que Mlle. sa sœur portoit devant elle, je lui répliquai de la même manière qu'il m'avoit fait, *fructus belli*, Monsieur, je suis votre serviteur, & suis fâché de vous voir dans un état si pitoyable. Le Prévôt des Maréchaux trouva ma réponse si plaisante, qu'il ne put s'empêcher de rire: dans ce moment Mr. de Beaumont voulut se porter à quelque violence contre Mademoiselle sa sœur, & il l'auroit maltraitée, si, parant les premiers coups, je ne me fusse jeté sur lui, & certes je l'aurois étranglé, si les gardes ne nous eussent séparés: il se contenta de vomir contre elle plusieurs injures, & de la menacer qu'elle seroit déshéritée; sa femme de chambre fut la seule excepté de ses emportemens, il en étoit trop amonreux pour lui vouloir du mal, aussi ne lui dit-il rien de désobligeant; mais me regardant d'un œil de colère, il me dit que je serois pendu: vous avez raison, lui dis-je, en embrassant ma chère maitresse, voilà ma potence toute dressée: Mlle. de Beaumont prit la parole,

& dit avec beaucoup de fermeté, que s'il y avoit quelqu'un à punir, c'étoit elle, qu'elle seule étoit coupable; non, non, Mademoiselle, répondis-je, ce n'est ni vous ni moi qui sommes les coupables, l'amour seul est le séducteur; & en parlant à Mr. de Beaumont, croyez-moi, lui dis-je, n'éclatez pas une affaire qui troublera l'honneur de votre famille, la prison ne m'épouvante pas, mais sauvez l'honneur de votre maison: vingt mille écus, répondit brusquement Mr. de Beaumont, répareront toutes choses: aussitôt il dit au Prévôt de dresser son procès-verbal; je lui demandai quelles pièces il avoit pour m'arrêter; un décret en bonne forme, répondit Mr. de Beaumont, signé & scellé de Mr. le Lieutenant-Criminel; mais quand il fallut le faire voir au Prévôt; il se ressouvint qu'il l'avoit laissé sur la table de sa chambre. Voyant le Prévôt embarrassé, je lui dis que je me rendois prisonnier de moi-même plutôt que d'abandonner la personne du monde qui m'étoit la plus chère; principalement dans l'état où elle étoit; on procéda donc au procès-verbal, & Mr. de Beaumont se retira à son Auberge, après avoir long-temps disputé du prix pour nous faire conduire à Paris, & nous laissa à la garde du Prévôt.

Le lendemain il nous fit mettre dans le même coche qui nous avoit amenés: jamais

prisonniers ne furent plus libres & moins chagrins pendant tout le voyage. Mlle. de Beaumont fut assise près de moi, me jurant de moment en moment qu'on lui arracheroit plutôt la vie que de trahir les sentimens de son cœur; que je ne devois rien appréhender, que ma vie lui étoit plus chère que la sienne, & que j'étois en sûreté, puisqu'elle en étoit la maîtresse, & que je devois être persuadé sur la foi qu'elle m'avoit donnée en face des Autels, que quelques cruautés que sa famille pût exercer contre elle, rien ne la feroit jamais changer. Tout ce qu'il y avoit de gens dans le coche voyant la résolution de Mlle. de Beaumont & ma fermeté; plainquirent mille fois notre infortune, & ne regardoient son frère qu'avec des yeux de mépris & d'indignation: il étoit au désespoir de voir tout le monde prendre notre parti, & on le poussa si fort, que ne pouvant plus souffrir les railleries & les traits piquans qu'on lui lançoit, il fut obligé de se retirer, & de monter sur le tillac du coche; il aimait mieux essuyer l'injure du temps, que de défrayer davantage la compagnie qui se moquoit de lui. Le coche étoit à deux lieues près de Paris, lorsque nous vîmes sur le bord de la rivière deux carrosses arrêtés, & le Commissaire Moreau dans un petit bateau qui l'attendoit pour le prendre; aussi-tôt Mr. de Beaumont sortit, & demanda sa

soeur au Prévôt des Maréchaux ; ce fut en cet endroit que ce traître lui dit qu'elle n'avoit qu'à sortir d'auprès de moi : de quel droit , s'écria-t-elle , me parlez - vous de la sorte ? je ne vous connois plus pour mon frère , mais pour mon persécuteur ; & adressant la parole au Prévôt , je me mets à votre garde , Monsieur ; je suis chargée d'un gage dont il faut que je réponde , & vous répondrez des violences qui me seront faites.

Le Commissaire voulut brutalement la tirer , mais comme elle se défendoit , j'intéressois le Prévôt , en lui disant que ce n'étoit pas au milieu de la Seine qu'il pouvoit avoir la décharge de ses prisonniers ; qu'il les devoit rendre dans les prisons , où il s'étoit chargé par le procès-verbal de les conduire , & que je le faisois responsable de l'insulte qui seroit faite à Mlle. de Beaumont , qui s'écria hautement , qu'elle vouloit suivre son mari par-tout , & qu'on lui ôteroit plutôt la vie que de l'abandonner ; qu'il n'étoit pas juste , puisqu'elle étoit la plus coupable , qu'elle fût la plus libre : le Prévôt entendant cela , pour éviter le scandale & la violence , fit résistance au Commissaire , & lui dit qu'il vouloit conduire ses prisonniers dans le petit Châtelet , puisque son procès-verbal le portoit ainsi ; en sorte que Mr. de Beaumont s'étant attiré contre lui mille malédictions , fut obligé de se faire

passer, avec le Commissaire, de l'autre côté de l'eau, où ils montèrent en carrosse, & prirent le devant.

Quand ce vint au lieu du débarquement, le Commissaire Moreau, & Mr. de Beaumont se trouvèrent sur le bord de la rivière avec les deux carrosses: le Prévôt descendit le premier; je donnai la main à Mlle. de Beaumont pour lui aider à descendre, Chateau suivit ensuite, & les gardes après; il y avoit bien cent pas du coche au carrosse; Mlle. de Beaumont avoit ses coëffes hautes; le Commissaire voulut les abaisser pour éviter qu'elle fût reconnue: laissez, lui dit-elle, je n'ai point de crime, je suis bien-aïse que tout le monde sache que je suis avec mon mari.

Mr. de Beaumont étoit présent qui nous regardoit tranquillement monter dans le carrosse avec le Prévôt & le Commissaire, & les gardes monterent dans le carrosse qui suivoit. Le Commissaire dit à Mlle. de Beaumont qu'il falloit qu'elle se déterminât, & qu'elle ne pouvoit pas rester en prison: elle insista long-temps; mais m'étant appercu que c'étoit inutilement, je m'approchai de son oreille, & lui dis tout bas qu'il falloit qu'elle allât chez le Commissaire plutôt que chez ses parens, & qu'elle seroit plus en état de travailler à ma liberté.

Nous ne fûmes pas plutôt écroués sur le

registre des prisons du petit Châtelet, que le Commissaire donna ordre qu'on me mit dans un cachot, & comme un Guichetier me venoit prendre, je m'approchai de Mlle. de Beaumont, & l'embrassai les larmes aux yeux, en lui disant : ma chère enfant, on nous sépare, on me mène dans un cachot; elle me donna sa petite chieuse, & ne put rien répondre. On ne me mit pas d'abord dans un cachot, on me fit passer dans une chambre qui donnoit sur la rue, où je restai quelque temps; la curiosité me porta à regarder par la fenêtre, & le premier objet qui se présenta à ma vue, fut Mlle. de Beaumont qui montoit dans un carrosse avec le Commissaire. Cette séparation me fut cruelle, & me coûta beaucoup de larmes; & je puis vous dire que jusqu'alors il en étoit bien de même de Mlle. de Beaumont.

Un moment après je vis entrer un Guichetier qui me dépouilla comme le plus grand scélérat de la terre, & me mena dans une chambre éloignée du commerce de tout le monde, où m'ayant enfermé, j'y restai treize jours sans parler à qui que ce soit, & sans avoir d'autres communications qu'avec les lugubres domestiques qui m'apportoient mon nécessaire.

Quel changement pour un jeune homme qui avoit toujours été élevé dans la mollesse, de se voir tout d'un coup réduit sur la paille

paille dans une affreuse solitude, où le soleil à peine y donnoit un petit rayon de lumière; il ne falloit pas une tendresse moins forte que la mienne pour pouvoir supporter les rigueurs de ce cachot, avec autant de constance que celle que je fis paroître depuis le premier jour jusqu'au dernier, que j'en fus tiré pour subir l'interrogatoire devant Mr. le Lieutenant - Criminel, qui interrogea le lendemain la fille de chambre, & se transporta le jour suivant chez le Commissaire Moreau pour recevoir l'interrogatoire de Mlle. de Beaumont. La vérité veut toujours dans les circonstances qu'on ne se coupe point, & c'est ce qui fit que leurs interrogatoires se trouvèrent toutes trois semblables; & quand Mlle. de Beaumont & Chateau auroient concerté leurs réponses, elles n'eussent jamais pu être plus justes & plus favorables pour moi.

Mais ce n'étoit pas encore assez pour ma décharge, il falloit attendre qu'elles eussent persévéré dans leurs recolemens & confrontations.

Chateau fut la première qui me fut confrontée deux jours après, & qui persista dans tout ce qu'elle avoit dit dans son interrogatoire en ma faveur.

Le lendemain Mr. de Beaumont ayant fait ordonner que Mr. le Lieutenant-Criminel recevoit la confrontation de Mlle. de

Beaumont sa sœur avec moi , elle fut amenée par le Commissaire Moreau dans les prisons du petit Châtelet : jamais entrevue ne fut plus tendre ; Mlle. de Beaumont ne m'eut pas plutôt apperçu , que passant par-dessus toutes sortes de considérations , elle courut m'embrasser , & me pressant étroitement entre ses bras , elle me donna de sensibles témoignages de son amour en présence de Mr. le Lieutenant-Criminel.

Mais comme la chose étoit sérieuse , & que je ne devois pas être présent dans le recolement , il fallut cesser nos caresses , & l'on me fit retirer : après que Mlle. de Beaumont fut reholée sur son interrogatoire , elle persévéra dans toutes ses réponses ; on me fit venir ensuite pour être confronté , & j'eus la consolation d'entendre pour ma justification , par la lecture qui me fut faite de l'interrogatoire de Mlle. de Beaumont , qu'elle avoit rendu fidèle témoignage de mon innocence ; en sorte qu'ayant persisté , & dans le recolement , & dans la confrontation , bien-loin d'être chargé en la moindre circonstance , je pouvois aisément prendre droit par les charges.

Les choses en cet état , Mr. de Beaumont , qui avoit juré ma mort , voyant que les choses n'étoient pas assez fortes , & que mon salut ou ma perte dépendoient uniquement de Mademoiselle sa sœur , mit tout en

usage pour lui séduire l'esprit, & l'obliger dans le dernier interrogatoire qu'elle devoit subir en ma présence sur la selette, de se dédire de tout ce qu'elle avoit dit pour moi dans le premier, croyant par ce moyen ma ruine inévitable.

Le père Honoré fut le Ministre perfide de ce dessein : il alla trouver Mlle. de Beaumont chez le Commissaire Moreau où elle étoit ; il employa tout ce qu'il put d'artifice pour la persuader de m'abandonner ; il l'assura de la part de son frère du pardon de sa faute, & du retour heureux dans la maison de sa mère, si elle vouloit me charger, & me soutenir, dans son dernier interrogatoire, que je l'avois plusieurs fois pressée de consentir à ce voyage ; & la menaça au contraire qu'on la feroit enfermer pour le reste de ses jours si elle persistoit davantage en ma faveur ; & pour lui applanir toutes les difficultés, il lui fit entendre que tout dépendoit de son dernier interrogatoire, & que ce qu'elle avoit dit dans son premier, feroit de nul effet si elle vouloit se rétracter devant les Juges assemblés lors du jugement du procès.

Mais le père Honoré avec toute sa rhétorique ne put rien sur l'esprit de Mlle. de Beaumont ; au contraire, elle lui fit connoître qu'un homme de son caractère ne devoit pas se mêler de ces sortes d'affaires, ou du

moins que s'il les entreprenoit, ce devoit être dans un esprit de douceur & d'équité qui devoit le porter à mettre la paix entre deux familles, plutôt que d'y entretenir le trouble & la guerre, comme il faisoit par les impostures qu'il vouloit l'obliger de dire contre une personne qui lui étoit chère.

Le père Honoré irrité des leçons de la Dlle. de Beaumont, & au désespoir d'avoir si mal réussi, aigrit encore les choses davantage. Il fut trouver Mr. de Beaumont, auquel il conseilla d'obliger Madame sa mère d'aller elle-même trouver Mademoiselle sa fille, & d'employer son autorité pour lui faire faire de force, ce qu'il n'avoit pu obtenir d'elle par douceur.

Madame de Beaumont eut bien de la peine à s'y résoudre; mais enfin, poussée par son fils & par le père Honoré, elle la fut voir avec sa tante.

Cette mère, qui avoit toujours eu pour sa fille une tendresse extraordinaire, ne put la voir dans l'état où elle étoit, sans verser des larmes en abondance: Mlle. de Beaumont se jeta à ses pieds, & lui demanda mille pardons: relevez-vous, ma fille, lui dit-elle, je vous pardonne, mais il faut abandonner de Breville: ha! ma mère, s'écria-t-elle toute éplorée, embrassant ses genoux, sauvez mon honneur, & ne perdez pas une fille que vous avez aimée si tendrement; je fais

bien que j'ai fait une faute, mais je ne la puis réparer qu'en m'attachant à celui que vous voulez que j'abandonne. Non, non, vous n'épouserez pas un ravisseur qui vous a enlevé ce que vous aviez de plus cher, dit la tante. Mlle. de Beaumont lui répondit, mon ravisseur, hélas, ma tante, n'est pas si criminel que vous le pensez. Il périra pourtant, répartit la tante : pour vous, on est prêt encore de vous pardonner, & de vous recevoir dans la famille, si vous voulez vous dédire ; sans cela, ma nièce, vous ne serez jamais heureuse, & vous ferez la cause de sa perte. On ne peut pas périr quand on n'est pas coupable, répliqua Mlle. de Beaumont ; je ne puis être heureuse sans lui, & quand il iroit de ma vie, je ne trahirai jamais le sentiment de ma conscience. Madame de Beaumont, voyant la fermeté de sa fille, lui proposa un Couvent, & lui dit qu'elle la feroit bienfaitrice si elle, vouloit prendre ce parti : mais sa fille lui fit connoître qu'un voile ne rétablirait pas son honneur ; qu'il n'y avoit que moi seul qui en fut le médiateur, & qui le put réparer ; & que si on ne lui vouloit pas donner de bon gré ce consentement, elle attendroit qu'elle fût en âge de pouvoir se faire raison elle-même. Sa tante s'emportant de colère, dit, c'en est trop pour une fille de seize ans ; & craignant que la tentresse que Madame de Beaumont avoit pour

la fille, ne la fit à la fin rentrer dans les sentimens de tendresse : allons ma sœur, allons, poursuivit-elle, laissez cette fille, elle ne mérite qu'un cloître pour toute sa vie, & la prenant par le bras, elle la fit sortir.

Le conseil fut tenu dans la famille, où les plus éclairés blâmèrent la conduite de Mr. de Beaumont, & la trop grande facilité que Madame sa mère avoit eue de suivre ses sentimens dans une affaire qui devoit être étouffée dans sa source ; mais ayant éclatée par-tout Paris, & le mal étant sans remède, il fut résolu d'en poursuivre le jugement, dans l'espérance que leurs puissantes sollicitations balanceroient du moins les justes raisons que j'avois d'une légitime défense ; & pour donner quelque tour à l'affaire, ils commencèrent à publier par-tout qu'il n'y avoit jamais eu de rapt plus qualifié que celui que j'avois fait ; que je n'avois enlevé Mlle. de Beaumont que pour avoir sa possession, & qu'il étoit constant qu'elle n'étoit pas encore déflorée.

Ce bruit s'étant répandu jusqu'à moi, je demandai que Mlle. de Beaumont fut visitée, & par le rapport des jurées - Matrones, elle fut trouvée grosse seulement de huit mois & quelques jours. Le procès en état d'être jugé, on nous transféra Chateau & moi des prisons du petit Châtelet dans

celles de l'Abbaye de Saint-Germain des Prez.

Mr. de Beaumont qui avoit résolu de perdre dans le monde Mademoiselle sa sœur ; méprisant les avis de sa famille , voulut laisser à la postérité des marques éternelles de son déshonneur , en faisant imprimer plusieurs Factums , ou plutôt des libelles diffamatoires qu'il fit distribuer par-tout Paris la veille du Jugement.

Les Juges assemblés , le Procès fut mis sur le Bureau , & ayant été examiné , on me fit venir pour subir l'interrogatoire : je fus surpris en entrant de voir une sellette préparée pour me recevoir , ne me croyant pas assez coupable pour me voir assis où les plus criminels reçoivent ordinairement leur condamnation , quand on leur destine le dernier supplice.

Quand on me la présenta je fis quelque difficulté de m'y asseoir ; mais le Lieutenant-Criminel m'ayant fait entendre que c'étoit une formalité qu'il falloit observer , je fus obligé de me résoudre à faire une très-mauvaise figure , & j'eus besoin d'une très-grande présence d'esprit pour répondre juste à toutes les questions que le Lieutenant-Criminel me fit : si j'avois été plus coupable , je ne m'en serois certainement pas tiré avec tant d'avantages ; mais mon innocence me donna des forces : je plaidai ma cause avec

chaleur , & fis connoître à tous les Juges qu'il n'y avoit jamais eu d'accusation plus mal fondée contre moi , en m'accusant de ravisseur , puisqu'il ne se trouvoit par la moindre preuve contre moi dans tout le procès : qu'il étoit bien vrai qu'il y avoit deux sortes d'enlevemens , aux termes de l'Ordonnance , l'un de force & de violence , & l'autre de séduction ; mais que je n'étois ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux cas.

Quant au premier , qu'il ne se pouvoit pas soutenir , n'ayant jamais commis aucune violence contre Mlle. de Beaumont , puisqu'il étoit constant au procès qu'elle s'étoit rendue d'elle-même au coche , & qu'elle étoit partie dans une voiture publique à la vue de plus de deux cens personnes , sans armes & sans escortes , n'ayant cherché aucun détour ni pris aucuns chemins de traverser ; au contraire ayant suivi la route ordinaire du coche ; & qu'enfin , le but des violences d'un ravisseur étoit de s'assurer de la personne qu'il ravissoit pour en avoir la jouissance ; mais qu'à mon égard il n'en étoit pas de même , puisqu'il avoit été inutile d'aller chercher à Auxerre ce que je possédois tranquillement depuis plus de huit mois à Paris.

Quant au second , qu'il ne pouvoit non plus se soutenir que le premier , après les déclarations authentiques que Mlle. de Beau-

mont avoit faites par son interrogatoire, & qu'elle avoit soutenu dans son recollement & confrontation, en termes précis; que c'étoit elle qui m'avoit aimé la première, & qui avoit fait toutes les avances; qu'il ne s'étoit rien passé entre nous que d'un commun consentement; qu'elle-même m'avoit introduit la nuit dans sa maison & dans sa chambre; que c'étoit elle qui m'avoit plusieurs fois sollicité d'entreprendre ce voyage quand elle s'étoit sentie grosse; que le poison préparé qu'elle avoit été prête de prendre, lorsque je refusai de l'accompagner, avoit été la seule raison qui m'avoit obligé de la suivre pour éviter le malheur dont elle se menaçoit: & que si elle avoit suivi mes conseils, elle ne seroit jamais sortie de la maison de sa mère. Qu'après des déclarations de cette force, qui lèvent jusqu'à la moindre présomption, il étoit contre le bon sens de soutenir que j'eusse séduit en aucune manière l'esprit de Mlle. de Beaumont, & que j'étois prêt de m'en rapporter encore à ce qu'elle en diroit, la croyant trop juste & trop équitable pour ne pas tomber d'accord de la vérité.

Pendant que je me défendois de la sorte; Mlle. de Beaumont, qu'on avoit fait venir pour m'être confrontée pour la dernière fois, étoit au milieu de tous ses parens dans un cruel embarras; les uns la persécutoient

322 *Histoire de M. de Breville*

continuellement de parler contre moi , & de se rétracter de tout ce qu'elle avoit dit en ma faveur ; les autres plus finement s'efforçoient de lui persuader que si elle ne vouloit rien dire contre moi , elle pouvoit du moins avouer qu'il étoit vrai qu'après de fréquentes assiduités & mille petits soins que je lui avois rendus , elle n'avoit pu se défendre de m'aimer ; qu'il étoit difficile , quand on avoit de la tendresse pour une personne , de ne point suivre les conseils qu'elle nous donnoit , & que par ce moyen elle mettroit son honneur à couvert , & ne diroit rien de désavantageux contre moi : mais quand ils voyoient qu'ils ne pouvoient tirer autre chose d'elle , sinon qu'elle diroit la vérité , tous ensemble insultoient à son malheur , & prenoient plaisir à l'outrager : cependant rien ne fut capable de l'ébranler ; au contraire , le Lieutenant-Criminel n'eut pas plutôt cessé de m'interroger , qu'ayant donné ordre de la faire venir , on la vit entrer d'un pas assuré ; & quand il lui eut demandé si elle me connoissoit : je ne devrois pas le connoître , répondit-elle , dans l'état où je l'ai réduit sur une sellette , mais les marques que je porte devant moi , font que je ne l'oublierai jamais : si j'avois suivi ses conseils , je ne serois pas obligée de paraître devant vous aujourd'hui : rendez , Messieurs , justice à l'innocent , & punissez

la coupable : le poison que j'avois dans ma main & qu'il m'a empêché de prendre , fait tout son crime ; & pour m'avoir sauvé la vie & à mon fruit , il est donc coupable ! Puis , sans donner le temps au Lieutenant-Criminel de l'interroger , elle se jeta aux pieds des Juges les larmes aux yeux : sauvez mon mari & mon honneur : vous ne sauriez condamner l'un , que vous ne perdiez l'autre : prenez pitié , Messieurs , d'une pauvre désolée ; retirez-moi de la persécution d'un frère trop intéressé , qui a résolu ma perte , & se tournant de mon côté , elle m'embrassa en me disant , crois , mon cher enfant , que je partage avec toi les maux qu'on te fait souffrir injustement ; mais le Lieutenant - Criminel interrompant ses caresses , empêcha qu'elle n'en fit davantage , & lui ordonna de se retirer.

Je la suivis , & en sortant je ne pus m'empêcher de l'embrasser étroitement en présence de tous ses parens , mais il ne fut pas en mon pouvoir de parler.

Château fut appelée , qui persévéra dans son dernier interrogatoire , comme elle avoit fait dans son premier en ma faveur ; elle fut ensuite confrontée à Mlle. de Beaumont , qui lui donna assez de marques du chagrin qu'elle avoit de la voir sur la scielette , & n'oublia rien de tout ce que la vérité l'obligeoit de dire pour sa décharge.

Toutes ces confrontations faites, on nous fit retirer; ensuite de quoi Mr. le Procureur du Roi, qui avoit donné ses Conclusions à mort contre moi, & à peine afflictive contre Chateau, prenant la parole, remontra à Messieurs, que bien que la sévérité de sa charge l'eût obligé de donner des Conclusions rigoureuses contre les accusés, cependant après avoir entendu leurs défenses par eux-mêmes, & les réponses que la Mlle. de Beaumont avoit rendues en notre faveur, il se trouvoit obligé pour l'acquit de sa conscience, de conclure à ce que sans avoir égard aux premières Conclusions qu'il avoit données, je serois banni pour neuf ans, Mlle. de Beaumont mise dans une maison religieuse jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, & Chateau mandée à la Chambre pour y être blâmée.

Mr. le Lieutenant-Criminel, après avoir été long-temps aux opinions, rendit Sentence, par laquelle je fus atteint & convaincu d'avoir séduit & abusé Mlle. de Beaumont: pour réparation, banni pour neuf ans de la Prévôté & Vicomté de Paris; condamné à six mille livres d'intérêts civils envers Mlle. de Beaumont, & quatre mille livres pour l'élévation de l'enfant qui devoit naître, & cent livres d'amende envers le Roi, & en tous les dépens du procès; & au surplus, défense à moi de hanter & fréquenter Mlle.

de Beaumont, à peine de la vie.

Quant à Mlle. de Beaumont, qu'après ses couches elle seroit mise dans un Couvent clos, par l'avis de tous ses parens, tant paternels que maternels, jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans seulement; & à l'égard de Chateau, qu'elle seroit mandée en la Chambre du Conseil pour être blâmée & condamnée en vingt livres d'amende, & aux dépens du procès à son égard.

En vérité, s'écria Mr. de Contamine; tout autre que vous n'auroit pu si bien retenir votre jugement, vous avez la plus heureuse mémoire du monde: il ne faut pas là-dedans admirer ma mémoire, j'avois un trop grand intérêt à toutes les paroles qui sortoient de la bouche du Lieutenant-Criminel, pour en oublier aucune; mais donnez-moi encore un moment d'audience, vous allez entendre des choses qui vous surprendront plus que tout ce que je viens de vous dire.

Mr. de Beaumont, qui s'étoit flatté d'une condamnation de mort contre moi, n'eut pas plutôt appris une partie du jugement, que traversant toute l'assemblée, on le vit retirer dans la plus grande consternation du monde; & si le père Honoré, son fidèle ami, n'eût couru promptement lui annoncer que j'étois condamné à une somme de six mille livres, il auroit sans doute donné quel-

ques marques de son désespoir : cette Sentence me fut prononcée cinq jours après qu'elle fut rendue ; & quoique je ne dusse pas m'attendre à un Jugement si rigoureux , & que j'eusse fait dessein d'en interjeter appel au Parlement , de la justice duquel je pouvois espérer un Arrêt favorable , cependant j'aimai mieux suspendre ma résolution , & souffrir quelque temps les rigueurs d'une cruelle prison , dans l'espérance que les choses se porteroient dans la suite à la douceur. Quinze jours s'écoulèrent sans que je pusse apprendre des nouvelles de Mlle. de Beaumont ; elle avoit été enlevée par ses parens du jour de son Jugement , & je savois qu'elle n'étoit plus chez le Commissaire ; je n'épargnai rien pour découvrir le lieu où elle pouvoit être ; enfin , j'appris qu'elle étoit chez sa tante gardé à vue , & dans une persécution continuelle , d'où elle ne sortoit jamais que pour aller à la messe , & toujours accompagnée de cinq ou six de ses parens ou domestiques , dont la garde sévère servoit d'obstacle à la moindre personne qui leur étoit suspecte d'en approcher : cela dura jusqu'à ce que pressée d'un mal dont elle n'avoit pas encore senti les atteintes , elle donna des marques certaines d'un prompt accouchement : on envoya chez Madame de Beaumont , qui se rendit , sans perdre de temps , auprès de sa fille : Marion ,

habile & prudente sage-femme, vint un moment après, qui prépara toutes choses, & les douleurs augmentant, la tante fit retirer tout le monde, & demeura témoin, avec Madame sa sœur, de la naissance d'une petite fille que Mlle. de Beaumont mit au monde sur les trois heures du matin, belle comme un petit Ange : la raison veut qu'on croie qu'elle ne fut pas laide, ayant été faite avec tout le plaisir possible.

La Dame Marion, fort expérimentée dans cet art, ayant examiné Mlle. de Beaumont, lui dit : courage, courage, mon enfant, & regardant la mère & la tante, il ne faut pas se déconforter, leur cria-t'elle, nous avons encore un travail à souffrir, au nom de Dieu soit faite la besogne.

Aussi-tôt la tante se retournant vers sa sœur, lui recommandant le secret : hélas ! quel malheur, dit-elle, il faut bien se garder d'en parler : puis adressant la parole à Mlle. de Beaumont, qui souffroit de cruelles douleurs, ce qui se faisoit assez entendre sur les cris qu'elle pouffoit, bien qu'on lui eût mis un mouchoir dans la bouche ; eh bien ! ma nièce, aimerez-vous davantage celui qui vous cause tant de maux, ne le voulez-vous pas abandonner, il vous a sacrifié à son plaisir ; & après vous avoir ravi ce que vous aviez de plus cher, vous voyez encore ce qu'il vous fait souffrir.

Mlle. de Beaumont sa nièce étoit trop embarrassée pour prévoir tout leur artifice, & pour pouvoir répondre dans le moment; en redoublant ses cris, elle fut délivrée d'un petit garçon, & se trouva à seize ou dix-sept ans mère de deux beaux enfans: il n'en falloit pas davantage pour preuve d'un amour aussi violent, mais c'en étoit trop aussi pour devenir infidelle.

Pourrez-vous croire, après un engagement aussi tendre, après mille témoignages d'un amour qui sembloit devoir être éternel, après mille sermens de fidélité, que Mlle. de Beaumont accouchée, ne voyant plus devant ses yeux & devant elle les marques de son engagement, pût devenir infidelle en abandonnant cruellement celui que la mort seule devoit défunir avec elle: passant tout d'un coup de l'amour à la haine par une dureté sans exemple, elle voulut m'ôter jusqu'au plaisir de me flatter davantage de sa constance, & me renvoyant tous les bijoux que je lui avois donné, elle me fit dire qu'elle ne pensoit plus à moi, & qu'elle me prioit d'en faire de même.

Quel coup de poignard pour moi, quand une femme de chambre de sa part me rapporta cette nouvelle funeste, peu s'en fallut que je ne tombasse de mon haut. Grand Dieu! m'écriai-je, Mlle. de Beaumont m'envoie dire en partant qu'elle ne m'aime plus, & qu'elle

n'est pas possible, elle est trop généreuse ; retirez-vous , lui dis-je , remportez vos présens , Mlle. de Beaumont ne fut jamais capable d'une telle lâcheté ; cette nouvelle empoisonnée est un coup de désespoir de son frère de voir la fécondité de Mlle. de Beaumont ; mais je suis assuré que ces fruits venans d'une terre si fertile , sont des liens qui nous uniront encore plus étroitement : ne vous trompez pas , répondit cette femme de chambre , elle a consenti elle-même qu'on ôtât ses enfans de sa présence ; ils sont dans des lieux où elle ne les verra jamais ; & sortit sans qu'il fût en mon pouvoir de lui faire reprendre ce qu'elle avoit apporté.

Véritablement , comme il est naturel de se flatter , la raison s'opposant à un si prompt changement , je ne pus pas croire d'abord qu'un mois de temps pût avoir effacé deux années de persévérance ; & quelque assurance que cette femme s'efforçât de me donner , je ne pus la croire.

Les réflexions cependant me firent passer de fâcheux momens , & je recommençai dès-lors à ressentir les chagrins de ma prison ; tous les jours j'entendois parler du changement de Mlle. de Beaumont , ce qui m'obligea de redoubler mes soins pour tâcher d'en savoir la vérité ; je lui écrivis à cet effet une Lettre , dont je garde une copie que j'ai apportée avec moi pour vous la faire voir : la voici.

L E T T R E.

» **D**epuis qu'on m'a rapporté tous les
» bijoux que je vous avois donné,
» avec le diamant que vous m'aviez juré
» qu'on ne vous ôteroit qu'avec la vie, &
» que votre femme de chambre m'est venu
» faire de votre part le compliment de ne
» plus penser à vous, comme vous ne pen-
» siez plus à moi; que si vous m'aviez sauvé
» la vie au Châtelet, vous me la feriez bien-
» tôt perdre au Parlement. Hélas ! après de
» si étranges nouvelles, que de chagrins &
» d'inquiétudes dont je suis cruellement
» agité. J'ai fait jusqu'à présent tous mes
» efforts pour pouvoir apprendre de vous-
» même la vérité de tout ce procédé, mais
» c'a toujours été inutilement; & si j'en
» veux croire tous mes amis, il n'est que
» trop vrai que vous m'avez abandonné,
» puisque bien loin de chercher le moyen
» de recevoir de mes Lettres à la moindre
» occasion, il semble que vous l'avez tou-
» jours évité. Ah ! si cela est, pourquoi me
» sauviez-vous la vie sur la selette, que ne
» m'abandonniez-vous dès ce temps-là;
» croyez-vous que ma mort n'étoit pas un
» supplice assez rigoureux pour la répara-
» tion de la faute que vous m'avez fait com-
» mettre. Hélas ! que vous aviez raison, &

» que la vie m'est ennuyeuse sans vous; mais
» si les Juges ne me l'ont pas ôtée, les
» chagrins de ne pouvoir avoir de vos nou-
» velles, & les apparences de votre chan-
» gement ne seroient que des motifs trop
» puissans pour me jeter dans le plus vio-
» lent désespoir qui fut jamais, si je ne con-
» servois encore un rayon d'espérance par
» le secours de toutes vos Lettres, que j'ai
» gardées, du temps que vous étiez chez le
» Commissaire : non, je ne puis pas croire,
» malgré toutes les apparences, quand je les
» lis & relis, & que je vois encore des
» marques toutes sanglantes de la plus forte
» passion qu'on vit jamais; non, je ne puis
» pas croire (je le répète encore) que vous
» soyez assez lâche pour être infidelle; ce-
» pendant vous évitez de recevoir de mes
» nouvelles, & vous ne faites aucun ef-
» fort pour me donner des vôtres ! Le bruit
» court par-tout que je ne suis plus le même
» auprès de vous; en faut-il davantage
» quand on aime autant que moi pour être
» pénétré de mille douleurs. Je ne fais que
» penser; je me demande à moi-même ce
» qui pourroit vous avoir obligé à chan-
» ger; n'êtes-vous pas contente des peines
» que j'ai souffert dans les cachots, & de
» la résolution avec laquelle j'ai été sur la
» selette pour y recevoir seul la punition
» d'une faute qui nous étoit commune? en

» comptez-vous pour rien les rigueurs de
» la prison, & la fermeté avec laquelle je
» suis prêt d'y passer encore six années pour
» ne pas manquer aux paroles que je vous
» ai données? Hélas! si tout cela ne vous
» peut satisfaire, que voulez-vous donc
» davantage? Vous avez toujours été la
» maîtresse de ma vie, vous ne l'êtes pas
» moins encore aujourd'hui; & si vous
» voulez, vous n'avez qu'à parler, vous
» savez que je ne vous ai jamais rien re-
» fusé; le sacrifice ne sera pas maintenant
» si beau qu'il eût été en ce temps-là,
» puisqu'il ne me reste plus qu'une vie foible
» & languissante, mais telle qu'elle est,
» vous en pouvez disposer; aussi-bien s'il
» faut que cette voie que j'emploie pour
» avoir de vos nouvelles, ne réussisse pas,
» je ne pourrai plus y résister, & quelque
» effort que je fasse, il faudra succomber.
» Je ne doute pas que vous ne soyez fort
» obsédée, & je me flatte de quelque raison
» politique dont vous vous servez auprès
» de vos parens. Mais hélas! que cette po-
» litique me tue, quand on aime toujours
» fortement; qu'il est difficile d'accorder
» la politique avec l'amour. Vous pouvez
» prendre des mesures avec la personne qui
» vous rendra cette Lettre: cependant
» croyez-moi toujours aussi fidèle que mal-
» heureux.

J'eus à peine cessé d'écrire, que je ne fus pas médiocrement embarrassé de trouver une voie sûre, pour faire rendre cette Lettre à Mlle. de Beaumont. Il me sembla que je ne pouvois guères la confier qu'à mon frère cadet ; il a de l'esprit, & j'avois remarqué sa discrétion en plusieurs rencontres. Il fut long-temps sans pouvoir trouver l'occasion de la rendre ; Mlle. de Beaumont étoit toujours accompagnée de plusieurs personnes, & il étoit difficile d'en approcher ; cependant il fit si bien par ses assiduités, qu'un jour s'étant aperçu qu'elle sortoit seule de la maison de sa tante pour aller à la messe, il la suivit dans l'Eglise, & prit si bien son temps, qu'il eut la liberté de lui parler de cette manière. Vous me connoissez assez, Mademoiselle, pour ne vous être pas suspect ; je suis ici de la part du pauvre prisonnier, qui est beaucoup alarmé du bruit qui court de votre changement ; il n'en a voulu rien croire jusqu'à présent, & m'a envoyé pour en savoir de vous-même la vérité ; il y a fort long-temps que je cherche l'occasion de vous entretenir ; enfin, le Ciel a fait naître celle-ci, profitons-en, Mademoiselle, je vous en conjure, vous n'avez rien à craindre, & vous pouvez vous expliquer.

Mlle. de Beaumont parut interdite ; elle ne lui répondit d'abord rien autre chose,

finon qu'elle le prioit de se retirer , & qu'elle ne connoissoit point la personne dont il lui parloit. Vous ne connoissez pas , lui répliqua-t'il , celui qui souffre tous les jours pour vous dans une prison ? Ah ! ce langage me fait trop connoître que vous l'avez oublié , mais du moins ne le faites pas languir davantage ; expliquez-moi , je vous supplie , si vous êtes toujours la même pour lui , & il supportera avec patience tous les tourmens que vous lui causez ; ou si vous l'avez abandonné , ne feignez pas de le dire , afin qu'il fasse ses efforts pour les terminer. Cette Lettre , continua-t'il , vous apprendra quels sont ses sentimens.

Mlle. de Beaumont fit beaucoup de difficulté de la recevoir , mais se voyant pressée , elle la prit , lui disant : vous pouvez dire à votre frère que je ne pense plus à lui ; & que je lui conseille de n'avoir plus de confiance pour moi , qu'autant que j'en veux avoir dorénavant pour lui , & que si j'ai pris & reçu sa Lettre , il n'en doit pas tirer avantage , puisque ce n'est que pour en faire un sacrifice à ma famille , & se levant brusquement elle disparut.

Quand j'eus appris cette triste nouvelle , j'en fus si vivement touché , que mon chagrin paroissoit dans toutes mes actions ; mon cœur toujours prévenu de tendresse pour elle , ne me permettoit pas d'oublier

cette infidélité ; & quand je repassois dans mon esprit tout ce qu'elle avoit fait en ma faveur , & les témoignages qu'elle m'avoit donnés d'un amour invincible , je ne pouvois comprendre un si cruel retour ; peut-être , disois-je en moi-même , ne veut-elle pas découvrir le secret de son cœur , & que ce n'est que pour éviter les mauvais traitemens de ses parens : cependant elle pouvoit bien se dispenser de me renvoyer le diamant qu'elle avoit juré qu'on ne lui ôteroit qu'avec la vie : mais , continuois-je , elle a pris la Lettre des mains de mon frère , & bien qu'elle lui ait dit qu'elle la sacrifieroit à sa famille , elle ne la fera peut-être pas ; mais quelle raison pouvoit-elle avoir de déguiser ses sentimens à une personne qu'elle connoît pour le plus fidèle de mes frères , peut-être y avoit-il quelqu'un auprès d'elle qui lui étoit suspect.

Cette dernière pensée me flatta ; je fis un effort sur moi-même , & je pris la résolution d'attendre du temps quelque changement à ma fortune ; je fus six mois sans apprendre de ses nouvelles.

Madame de Beaumont avoit repris sa fille avec elle , & l'avoit emmenée à sa maison de campagne , où elle avoit dessein de passer un an , pour laisser assoupir une affaire qui avoit si fort éclatée ; cependant elles n'y furent que six mois , & si-tôt après leur retour ,

Mr. de Beaumont fit courir le bruit que sa sœur m'avoit entièrement abandonné, qu'elle en avoit donné des preuves certaines par le sacrifice qu'elle avoit fait à sa famille d'une de mes Lettres.

Mon frère & plusieurs autres personnes m'en ayant donné avis, je ne doutai plus de son changement, & ce qui me le persuada encore davantage, ce fut lorsque j'appris qu'elle osoit paroître dans les assemblées, & sembloit faire trophée de son inconstance; même que le Sr. de Beaumont avoit fait saisir à sa Requête mon revenu; en sorte que ne pouvant plus souffrir de si sanglans outrages, un si honteux retour, & l'avarice de son frère, qui vouloit profiter de l'infamie de sa sœur, je conçus un si grand mépris pour l'un & pour l'autre, qu'en oubliant dans ce moment Mlle. de Beaumont, & cessant d'avoir pour elle la considération qu'elle n'avoit pas elle-même, je commençai à travailler à m'acquérir de la résolution pour interjeter appel au Parlement de la Sentence du Châtelet, & de toutes les saisies & autres poursuites faites en conséquence, espérant que la Cour connoitroit par la visite du procès, que l'accusation du rapt intentée contre moi, n'étoit qu'un effet de l'avarice insupportable de Mr. de Beaumont, qui ne s'étoit servi de ce prétexte, que pour sacrifier plus facilement

Mademoiselle

Mademoiselle sa sœur à l'avidité insatiable qu'il a toujours eu de profiter de sa succession , & cela pour faire périr un homme , dont le seul crime étoit de n'avoir pu se défendre de plaire à sa sœur , & de lui avoir arraché des mains le poison qu'elle avoit été sur le point de prendre. Enfin , qu'après que la Cour auroit été pleinement informée de la résolution de la tendresse que Mlle. de Beaumont avoit fait paroître à mon avantage dans toutes ses actions pendant la poursuite du procès , du sacrifice qu'elle avoit fait peu de temps après à sa famille par son inconstance , elle auroit égard aux rigueurs que j'avois inutilement & injustement souffert pendant les dix mois que je restai en prison , elle puniroit Mlle. de Beaumont de son infidélité , & son frère de son avarice , en infirmant la Sentence du Châtelet.

Je commençai donc dès ce jour à travailler à sortir d'affaire ; & pour cet effet m'étant adressé à un habile Praticien , il agit pour moi avec tant de promptitude & de succès , que je recueillis en peu de temps le fruit de son adresse : & malgré les fortes sollicitations de Mr. de Beaumont , il eut le chagrin de me voir , par un Arrêt authentique , déchargé des condamnations prononcées contre moi au Châtelet. Il fut simplement ordonné que je garderois mon ban

338 *Histoire de M. de Breville , &c.*
pendant neuf ans ; que je consignerois mille-
écus entre les mains d'un notable Bour-
geois pour élever les enfans ; Mlle. de Beau-
mont mise dans un Monastère pendant deux-
mois ; dépens compensés. Cet Arrêt m'ap-
porta beaucoup de consolation. Je fis prépa-
rer mon équipage , & me rendis en Flan-
dres où étoit le fort de la Guerre. J'y suis
resté jusqu'à la fin de mon ban , qui est fini
depuis un mois. Je suis arrivé à Paris depuis
huit jours , où je sens que malgré l'infidé-
lité de Mlle. de Beaumont je ne saurois
l'oublier.

F I N.

MAG 2016346



PERMISSION SIMPLE.

*François - Claude - Michel - Benoît LE CAMUS
DE NÉVILLE, Chevalier, Conseiller du Roi
en tous ses Conseils, Maître des Requêtes ordi-
naire de son Hôtel, Directeur général de la Li-
brairie & Imprimerie.*

VU l'article VII de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant *Règlement pour la durée des Privilèges en Librairie*, en vertu des pouvoirs à nous donnés par ledit Arrêt : Nous permettons au Sr. LEHOUCQ, Libraire à Lille, de faire faire une édition de l'Ouvrage qui a pour titre : *les illustres Françaises, histoires véritables*, laquelle édition sera tirée à 2000 exemplaires, en quatre volumes, format in-12, & sera finie dans le délai de quatre mois, à la charge par ledit Sr. LEHOUCQ, d'avertir l'Inspecteur de la Chambre syndicale de Lille, du jour où l'on commencera l'impression dudit Ouvrage, au desir de l'article XXI de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant *suppression & création de différentes Chambres syndicales* ; de faire ladite édition absolument conforme à celle de la Haye de 1775 ; d'en remettre un exemplaire pour la Bibliothèque du Roi, aux mains des Officiers de la Chambre syndicale de Lille, d'imprimer la présente Permission à la fin du livre, & de la faire enregistrer dans deux mois pour tout délai, sur les Registres de ladite Chambre syndicale de Lille : le tout à peine de nullité.

Donné à Paris le 9 Avril 1779. Signé, NEVILLE.

Par Monsieur le Directeur Général :

DE SANCY, Secrétaire général.

Enregistrée sur le Registre de la Chambre syndicale de Lille, le 23 Avril 1779. Signé, L. DANIEL, Syndic.

A LILLE, de l'Imprimerie de J. B. HENRY.

